FORT
HILL

LURLEY
MANOR

Frontispice de
Jan van den Ave
Overheyd [illegible]

LA BELLE ANGLOISE.

NOUVELLE GALANTE.

LES AMOURS
D'UNE BELLE
ANGLOISE
OU
LA VIE ET LES AVANTURES
DE LA JEUNE
OLINDE

Ecrites par Elle meſme en forme de Lettres à un Chevalier de ſes amis.

A COLOGNE
Chez * * * * *

M. DC. XCV.

AVERTISSEMENT

DU

LIBRAIRE AU LECTEUR.

LE bruit s'étant répandu que j'allois faire imprimer les Avantures d'Olinde écrites par elle même en forme de Lettres à un de ses Amis, plusieurs autres Dames m'ont écrit par émulation dans le tems que cet ouvrage s'imprimoit, & souhaitent que je donne leurs Lettres au Public. J'ai embrassé le parti avec joie, & j'ai cru que je ferois tort aux personnes de bon goût de les priver du plaisir de les voir. Mais comme elles sont arrivées trop tard j'ai resolu de les faire imprimer dans un second Volume, & je ne doute nullement qu'elles ne soient favorablement reçûës, tant parce que les Lettres sont fort du tems, que parce qu'il n'y a rien de plus fin,

de

de plus tendre, & de plus délicat que ce que les Dames ont fait, & font tous les jours en matiere de Galanterie. Celles qu'on a inseré ici sont toutes telles qu'on les a reçûës. On ne s'est pas embarassé de l'ordre, & on les a imprimées à mesure qu'elles ont été envoyées. On ne tardera pas à faire imprimer les autres, & on les placera plus regulierement.

CLEANDRE
AUX
LECTEURS.

LOrſque je reçûs les lettres d'Olinde, je les trouvai fort agreables; & comme j'aime à communiquer ce qui me plait, je vous les donne dans l'eſperance que vous y prendrez le même goût que moi. Elles ſont toutes telles que je les ai reçûës, excepté les noms que j'ai changé. J'ai ſujet d'eſperer que vous les recevrez d'autant plus favorablement, qu'elles viennent d'une belle perſonne. Vous pouvez même ſi vous voulez donner quelque choſe à la bonne foi de l'Heroïne qui les a ecrites ſans beaucoup de meditation,

ditation, & je puis dire ſans aucun deſſein de les rendre publiques. Mais peut-être les trouverez vous ſi bonnes & ſi correctes, qu'elle ne vous auroit pas beaucoup d'obligation de la grace que vous lui ferez, n'étoit que l'envie & la malignité regnent ſi fort dans le ſiecle où nous ſommes, qu'on doit avoir obligation à ceux qui rendent juſtice. Cependant je n'ai pas beſoin de me mettre beaucoup en frais pour vous faire ma cour; je dois au contraire vous laiſſer dans tous vos droits, & ne pas briguer à l'avance vôtre approbation. Les Lecteurs les plus equitables & les plus indulgens traitent les Auteurs ſans quartier. Mais ceux qui ne liſent que pour critiquer n'auront pas ici tout l'avantage qu'ils ſe propoſent, puis qu'ils ne connoiſſent ni l'Auteur de ces Lettres, ni celui qui les publie. Olinde ne peut pas

être l'objet de leur critique; & pour moi quel mal m'en reviendra-t-il d'entendre dire que l'Amour intereſſée que Cleandre a pour ſon Amie lui fait admirer tout ce qu'elle dit? Comme j'ai pour cette Belle des ſentimens plus raiſonnables, je ne m'oppoſe pas que vous faciez de ſes lettres le jugement qu'il vous plaira. Au reſte tout ce que je puis vous en dire de pluseſt, qu'elles m'ont été envoyées par la Poſte, & que j'ai jugé à propos de vous donner celles qui me ſont venuës ſous le même couvert, afin que vous en ſachiez autant que moi. Comme les Lettres en general ſont fort en vogue, celles qui ſont de la façon des Dames ne ſauroient manquer de plaire. Ainſi je n'en dirai pas davantage, car à moins qu'un Ouvrage ne ſe recommande lui même, tout le bien qu'on en peut dire à l'avance ne ſert de

rien.

rien. Aprés m'être determiné à produire en bonne compagnie les lettres d'Olinde, j'ai prié cette Belle de me donner copie des deux premieres qui m'avoient été adreſſées; & comme elle a bien voulu me faire ce plaiſir, je les donne toutes deux pour ſatisfaire la curioſité de ceux qui voudront ſavoir comme elle écrit à ſon Amant, puiſqu'elle traite ſon Ami avec tant de tendreſſe. C'eſt tout ce que j'avois à vous dire, Lecteurs, & je crois que je vous ai tenu aſſez long-tems pour rien; car je ſuis perſuadé que vous n'êtes guere plus ſavants que vous l'étiez au commencement de cette Epitre: Mais il eſt de la bienſeance de dire toûjours quelque choſe, quand même on devroit ne rien dire qui vaille.

LES AMOURS D'UNE BELLE ANGLOISE.

Ecrites par Elle même à un Gentilhomme de la Campagne.

LETTRE I.

CHER CLEANDRE,

Je ne crois pas qu'il soit necessaire de vous dire avec combien de peine je soufre votre Absence; car je vous avouë que je ne puis m'empêcher de souhaiter que vous sentiez par ce que vous

oufrez vous même combien je ous eſtime & combien je ſoufre tout enſemble; Etrange & bizarre effet de l'Amitié la plus intime & la plus parfaite; car ſi je vous aimois moins je ne ſouhaiterois pas avec tant de paſſion d'apprendre que vous étes dans l'embarras. Mais ces ſortes de contradictions ne ſont pas des Miſteres pour vous, qui connoiſſez ſi bien les petites delicateſſes de l'Amitié. Pour vous faire voir donc que je ne ſonge dans ma ſolitude à rien tant qu'à vous obliger, j'ai reſolu d'employer la meilleure partie de mon tems à vous accorder une choſe que vous m'avez ſi ſouvent demandée, qui eſt de vous faire une Relation exacte & bien circonſtanciée de tout ce qui m'eſt arrivé de particulier. C'eſt un ſacrifice que je ne vous fais pas ſans peine, parce que je crains de perdre une par-

partie de l'eſtime que vous m'avez conſervée juſqu'ici, en vous apprenant certaines Avantures qui me ſont arrivées, quoi-que dans le fonds il n'y ait rien de ſi criminel qu'un Ami ne puiſſe excuſer en quelque maniere, s'il en enviſage bien toutes les circonſtances. Mais peut-être ſe trouvera-t-il aprés tout qu'encore que je n'aye pas toûjours été auſſi ſcrupuleuſe & auſſi circonſpecte que le doivent être les perſonnes de mon ſexe, je ne ſuis pourtant jamais ſortie des bornes d'une ſolide vertu. Cependant, puiſque vous le ſouhaitez j'en veux bien courir les riſques, & vous faire un fidelle recit de toutes mes foibleſſes. Monpere en mourant me laiſſa toute jeune ſous la conduite d'une Mere, qui, comme vous ſavez, a toutes les qualitez qu'il faut pour élever une jeune Fille; & auſſi s'en aquitta-t-elle auſſi bien

que le pouvoit permettre la mediocrité de ſa Fortune, qui ne ſufiſoit qu'à peine pour la ſoutenir dans le rang où ſa Naiſſance l'avoit placée. Cela n'empêcha pourtant pas qu'elle ne me donnât toute l'éducation qui m'étoit néceſſaire. Mais j'eſpere que vous voudrez bien me diſpenſer d'entrer dans le détail de ce qui m'arriva avant l'âge de treize ans, car ce fut environ ce tems là que je commençai à me croire une grande Fille, & pour mieux me le perſuader, il arriva que je fis connoiſſance avec un Gentil-homme nommé Licydon, qui parut avoir tant de confiance en moi la premiere ou la ſeconde fois que nous nous vîmes, qu'il me fit un long recit de ſes Amours, & me communiqua toûjours depuis les lettres qu'il écrivoit à ſa Maîtreſſe, auſſi bien que celles qu'il en recevoit. Cela ne me faiſoit pas peu

de

de plaiſir, comme vous pouvez croire ; car lors que je voyois qu'il me conſultoit ſur toutes ſes Affaires, & ſur tout lors que j'apprenois que pluſieurs perſonnes regardoient ce Cavalier comme un Homme de merite, je m'imaginois être auſſi ſage que le politique le plus grave & le plus rafiné. Un jour que nous étions enſemble la converſation tomba ſur l'Amour des Femmes. Il ſoutenoit qu'il étoit tres-injuſte de les priver de la ſatisfaction de découvrir une paſſion à laquelle elles n'étoient pas moins ſujettes que les Hommes. J'oppoſai à cela tout ce que je pûs, mais il étoit plus habile que moi, & il ſoutenoit ſon hipotheſe avec tant d'adreſſe, que je me laiſſai facilement perſuader. Je me renfermai à dire qu'on avoit raiſon de s'en tenir à la coutume établie, parce que la complaiſance que les Meſ-

ſieurs

ſieurs ont pour les Dames pourroit quelque fois les obliger à faire des choſes contraires à leur inclination; ne pouvant pas m'imaginer qu'ils pûſſent honnétement ſe défaire des douceurs d'une Dame. Il me répondit que ſi je voulois lui faire par écrit une déclaration d'Amour, il me feroit voir comment ſans amour l'on y pouvoit répondre avec beaucoup de reſpect. J'y conſentis, je le fis le lendemain, & la réponſe que je reçûs me ſatisfit. Quoi-qu'il ſemble que ce ſoit une choſe aſſez ordinaire, vous connoîtrez par la ſuite s'il y avoit apparence que cela produiſit de méchans effets. Quelque tems aprés il nous rendit viſite accompagné d'un de ſes Amis, qui étoit de bonne Famille, mais qui ſelon la coûtume d'Angleterre, où l'on fait apprendre des Métiers à tous les cadets, étoit Orfevre de ſon Métier, d'ail-

d'ailleurs fort bienfait de sa personne, & de si bonne mine, qu'il sembloit avoir une ame au dessus de sa profession. Il demanda à Licydon s'il avoit quelques pretentions sur moi. Licydon l'ayant asseuré qu'il n'y prétendoit rien, il lui dit qu'il étoit ravi de n'avoir pas un Rival & un Ami tout ensemble, qu'il étoit profondement blessé, & qu'il avoit grand besoin de son secours, puisqu'il avoit remarqué qu'il y avoit entre nous une liaison si étroite, qu'il avoit eu sujet de croire que Licydon avoit beaucoup de credit sur moi, & qu'il s'asseuroit au reste que s'il n'étoit pas mon Amant, il ne refuseroit pas de lui rendre service. Licydon l'asseura encore qu'il n'avoit pour moi que ce qui s'appelle de l'amitié, & qu'il employeroit volontiers tout le pouvoir qu'il avoit sur moi pour me persuader de ré-

répondre favorablement à ſon Amour; ce qu'il fit auſſi d'abord que l'occaſion s'en preſenta. Il dit de ſon-Ami tout ce qu'il pût s'imaginer de plus engageant, & ne manqua pas de faire bien valoir ſur tout la violence de ſa paſſion. Je m'accommodois aſſez de l'Amour quoi-que l'Amant ne me revint pas; car dans l'âge où j'étois alors on ſouhaite ordinairement une foule d'Adorateurs, quoi-qu'au fonds l'on n'ait pour eux que du mépris, & à vous dire vrai je ne crois pas qu'on doive imputer cette vanité à la ſeule jeuneſſe, puiſqu'il y en a pluſieurs qui s'en entêtent lors même qu'il ſemble qu'elles ſoient aſſez âgées pour ſentir la folie & l'embarras qu'il y a d'être continuellement courtiſées & haraſſées par des gens pour leſquels on n'a que de l'indifference, ou peut être de l'averſion. Je crois pour

moi

moi qu'il n'y a point de plus grande torture. Mais comme j'étois alors d'un autre ſentiment, auſſi je me raillois de l'amour, & il ſembloit que je cruſſe que ce qu'on en diſoit étoit une Chimere. Je puis bien vous aſſeurer que les principes où l'on dit à mon nouvel Amant que j'étois, ne contribuerent pas peu à l'encourager; & franchement il n'avoit pas tout le tort de le prendre de cette maniere, car il me ſemble que c'eſt une preuve certaine qu'on ne ſeroit pas fâché d'étre convaincu. Il fallut donc ſe preparer du mieux qu'il fût poſſible à ſoutenir l'attaque, que je n'attendis pas longtems. Elle commença par un Billet doux, qui tomba d'abord entre les mains de ma Mere avant que de paſſer par les miennes; & lorſqu'elle me le rendit elle me demanda quelle réponſe j'y voulois faire. Je lui répondis que je ſui-

ſuivrois abſolument ſon conſeil; mais que ſi elle me permettoit d'agir ſelon mon inclination, je n'y répondrois point du tout. Ma Mere répondit qu'elle croyoit que j'y devois répondre; car elle s'imaginoit qu'il n'étoit pas poſſible que j'euſſe de l'averſion pour lui, d'autant moins qu'elle ne le regardoit pas comme un mauvais parti pour moi, vû l'état preſent des affaires de la maiſon. Je la priai donc de me dicter la réponſe, car je ſentois aſſez que ſi je la faiſois moi même elle ne ſeroit pas de ſon goût. Elle en fit une dont elle me donna copie, & la tourna de maniere que ſans dire rien de tendre, elle lui laiſſoit pourtant entrevoir qu'il n'avoit pas ſujet de deſeſperer. Mais il me fut impoſſible de contraindre mes yeux & mes manieres, où il ne remarquoit que de la froideur; & quoique le commerce de lettres qu'il

y avoit eu entre nous eût pû determiner l'homme du monde le plus irreſolu, nous avions ſouvent des tête à tête de demie heure ſans qu'il me dit une ſeule parole. A la fin il ſe plaignit à Licydon de l'extrême difference qu'il y avoit entre ce que je faiſois & ce que j'écrivois; que toutes les fois qu'il m'avoit voulu parler de ſon amour je l'avois rebuté avec des yeux pleins de ſeverité, & j'avois tourné la converſation de maniere qu'il n'avoit pas oſé aller plus loin, quoiqu'il ſemblât que mes lettres dûſſent lui faire eſperer tout autre choſe. Licydon lui perſuade, & peut-être en étoit-il perſuadé lui-même, que c'étoit un pur effet de ma modeſtie, & que je ſerois peut-être plus hardie s'il pouvoit avoir le conſentement de ma Mere. Beronte, car c'étoit ſon nom, fut auſſi content de ce conſeil, que ſi je le

lui

lui eusse donné moi même, & partant de la main il s'en alla d'abord trouver ma Mere, & lui dit qu'il étoit éperduement amoureux de sa Fille. En suite on parla des conditions, de l'établissement, &c. & puis enfin on conclud. On me fit appeller, & l'on me commanda de regarder ce Cavalier comme un Homme qui devoit être bien-tôt mon Epoux; & pour nous donner plus de liberté ma Mere nous laisse ensemble & se retire. Et bien, Ma„dame, dit-il, je n'ai plus d'obs„tacles à surmonter puisque j'ai „le consentement de Madame „vôtre Mere, & que vous m'a„vez fait esperer de ne me refuser „pas le vôtre. Que devois-je faire „dans cet embarras? J'avois fortement resolu de ne me marier jamais avec lui; mais j'ai trouvé ma Mere si opposée à mes sentimens, que je n'ai osé les faire con-

connoître; de plus je me ſuis ſi fort engagée à luy obeïr, que je ne ſai comment m'en débaraſſer. Pour le preſent je veux ſuivre mon caprice, & prendre mon tems pour ſonger à ce que je dois faire dans la ſuite. Je revêtis donc mon air faché & dis, Je ne ſai pas pourquoi, Beronte, vous vous imaginez avoir plus d'avantage qu'auparavant; mais je ſai bien qu'un veritable Amant pour faire ſa cour à ſa Maîtreſſe l'auroit fait par un autre canal que par celui de ſa Mere, & il n'eſt pas ſeur que pour avoir gagné ma Mere vous gagniez jamais mon cœur pour cela. Je n'ai que de l'averſion pour un Homme qui veut devoir à d'autres qu'à moi même les faveurs qu'il veut obtenir de moi. Cruelle, me répondit-il, quel plaiſir prenez vous à me faire ſouffrir? vous ſavez que je vous aime avec tout le reſpect qu'on

peut

peut s'imaginer, & que vous ſeule pouvez faire tout mon bonheur. Je n'ai eu recours à vôtre Mere qu'aprés que vous m'y avez obligé; & permettez moi de vous dire que vous me traitez de la maniere du monde la plus injuſte. Je ſavois aſſez qu'il avoit raiſon; mais je ne voulois pas le ſavoir: Ainſi nous nous ſeparâmes fort mal ſatisfaits l'un de l'autre. Je ne ſaurois vous dire à quoi s'occupa l'eſprit de Beronte, mais je ſai bien que je ſongeois continuellement aux moyens de me débaraſſer de cette facheuſe affaire. Je ne trouvois rien de meilleur que de lui dire franchement que tout ce que j'avois écrit en ſa faveur n'avoit pas été volontaire; que j'étois encore trop jeune pour ſonger à l'amour ou au Mariage; & qu'en s'en rapportant ainſi à ſa genéroſité, je l'obligerois peut-être à abandonner l'affaire. La

pre-

premiere fois que j'eus occaſion d'executer le deſſein que j'avois formé, je crûs que le pauvre Beronte ne vivroit pas aſſez longtems pour me voir parvenuë à l'âge que je lui marquois, & qui n'étoit que le prétexte de mon refus; mais il fut aſſez ſage pour moderer ſa douleur. Il fut prés d'un quart d'heure ſans parler, (c'étoit comme vous voyez un ſilence d'une raiſonnable longueur;) & aprés être un peu revenu de ſa ſurpriſe, voici la réponſe qu'il me fit. Si je ne m'imaginois pas, dit-il, que ce qui vous fait chercher des excuſes n'eſt uniquement que l'averſion que vous avez pour moi, je vous attendrois avec le plus grand plaiſir du monde juſques à ce qu'il vous pleût de me rendre heureux. Mais comme ce n'eſt que cela je mourrai mille fois de peur que quelqu'autre plus heu-

heureux que moi ne me prive de vous pour jamais. Il dit enfin mille jolies choſes pour me perſuader de lui donner ma parole, mais je n'en voulus rien faire; & lui de ſon côté ne voulut jamais promettre de renoncer à ſon amour quelque choſe que je pûſſe lui dire. Il aimoit mieux attendre toute ſa vie, diſoit-il, plûtôt que de perdre ſon Ange. Ne ſeroit-ce donc pas quelque choſe de cruel s'il le perdoit au bout du compte? Et je ſens bien qu'il court grand riſque de le perdre, car je crains que cet Ange, puiſqu'il faut l'appeller ainſi, ſe reſoudra difficilement à borner ſi fort ſes prétentions. Je ne puis penſer à guére rien de plus qu'à une Boutique, peut-être même eſt-ce une Fortune trop haute en comparaiſon de la ſienne; mais enfin je ſuis trop jeune pour faire ces conſidera-

tions

tions, ou pour preferer l'intérêt à ma ſatisfaction. Mais pour revenir au fait, ma Mere n'étoit pas fachée que la choſe fut diferée; de ſorte que je croyois n'avoir rien à faire pendant un an ou deux, que de ſouhaiter, qu'il ſurvint quelque nouvel obſtacle. Mais bientôt aprés une ſervante du Logis trouva moyen de me ſuſciter d'autres affaires. Je m'étois plainte de certaines négligences où elle étoit tombée pendant l'abſence de ma Mere, & tout cela ne provenoit que de l'amour qu'elle avoit pour le Valet de Licydon. Il ne s'en falut de rien que ma Mere ne la chaſſât; & comme elle étoit d'un eſprit vindicatif, elle ne pût jamais me pardonner. Elle avoit remarqué que Licydon me donnoit ſouvent des Lettres en particulier, & que je lui en donnois auſſi; car faute d'autre occaſion

il avoit accoûtumé de me donner celles qu'il envoyoit ou qu'il recevoit de ſa Maîtreſſe, lorſque nous nous ſeparions, & dans le tems que je l'avois conduit juſqu'à la porte; ce que je faiſois ſouvent pendant que ma Mere entretenoit le reſte de la Compagnie; & à la premiere vûë je les lui rendois. Cette maligne fille eſperant d'y trouver quelque choſe qui pût me faire tort, dit au Valet de Licydon, ſur lequel elle avoit beaucoup de pouvoir, qu'elle avoit ouï dire que ſon Maître étoit grand Poëte, & qu'elle avoit grande envie de voir quelque choſe de ſa façon, en cas qu'il pût trouver moyen de l'introduire dans ſon Cabinet pendant ſon abſence. Le Valet qui ne la ſoupçonnoit de rien lui promit de la faire avertir la premiere fois que ſon Maître laiſſeroit

ſa clef, ce qu'il faiſoit fort ſouvent. Il lui tint parole: cette méchante creature aprés avoir examiné tous les papiers, trouva enfin la Lettre dont je vous ai parlé au commencement de celle-ci. Comme elle connoiſſoit mon écriture, vous pouvez croire qu'elle ne manqua pas de la mettre dans ſa poche ſans que que le garçon s'en apperçût. Alors ſans perdre de temps elle alla trouver Beronte, & lui dit qu'elle ne pouvoit voir de ſang froid qu'il fût la dupe de deux perſonnes ſur leſquelles il comptoit ſi fort, c'eſt à dire de ſa jeune Maîtreſſe & de Licydon, & que par conſequent elle ne pouvoit s'empêcher de lui dire, qu'elle avoit découvert leur intrigue; & qu'ils étoient ſi familiers, que s'ils n'étoient pas déja mariez, elle étoit aſſeurée qu'ils le ſeroient bien-tôt. Et pour

rendre plus plausible ce qu'elle disoit, elle l'accompagnoit d'une infinité de circonstances, toutes de son invention. Il ne la crût pas d'abord, mais il n'en douta plus dés qu'elle lui eut fait voir la Lettre. De sorte qu'aprés lui avoir donné sa parole de ne la pas découvrir quelques mesures qu'il prît, elle se retira fort satisfaite de m'avoir privé d'un Epoux, & d'avoir reçû pour ses peines une bonne récompense. Beronte ne laissa point refroidir sa colere & sa douleur; car dans les prémiers mouvemens de l'un & de l'autre, qui sont violens d'ordinaire, il écrivit deux Lettres, l'une à Licydon & l'autre à moi. Vous pouvez vous imaginer quelle fut ma surprise à la lecture de cette Lettre, de voir qu'il faisoit un Apel, (car dans le desordre où il étoit en écrivant il avoit mal mis l'adresse) à une per-

perſonne qui l'avoit trahi dans une choſe qui lui étoit plus chere que ſa propre vie. Je ne pouvois pas m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, juſques à ce que Licydon entrant me montra la Lettre qu'il venoit de recevoir, croyant qu'elle fût pour moi, & me pria de lui dire qui étoit cet homme heureux dont Beronte ſe plaignoit ſi fort. Je jugeai bien alors qu'il étoit jaloux de Licydon, mais je ne pouvois pas deviner qu'elle étoit la cauſe de ſa jalouſie. Licydon me donna donc la Lettre conçûë en ces mots.

Pleût à Dieu que vous m'euſſiez dit la verité, lorſque vous me dites que vous étiez trop jeune pour ſonger à l'amour. Vous n'y avez que trop ſongé, Olinde, pour mon repos; mais vous étes née pour me faire ſouffrir. C'eſt ma deſti-

née, pourquoi me plaindre de vous? plaignez moi au moins si je suis la victime de mon bienheureux Rival, & si vous le pouvez, pardonnez moi si je suis capable de lui survivre. C'est la derniere fois que j'ai résolu de vous importuner. Je souhaite que vous ayez plus de sujet que moi de vous féliciter de sa fidelité. Adieu Madame: plaignez le malheureux Beronte.

Il paroissoit dans cette Lettre tant de trouble & tant de désordre, que je ne pûs m'empêcher de le plaindre; car je le croyois fou au pied de la Lettre. Mais je ne jugeai pas à propos de montrer à Licydon celle qui luy avoit été destinée. Il ne fut pas plûtôt sorti que j'envoyai chercher Beronte, mais il ne voulut pas venir, & ce fut avec beaucoup de peine qu'il vint aprés avoir été

été mandé trois ou quatre fois. Je lui dis comme j'avois vû ſes deux Lettres; mais que c'étoit pour moi de ſi grands myſteres, que je l'avois fait prier de venir pour me les expliquer. Il fut long-temps à me faire connoître ſur quoi ſes ſoupçons étoient fondez : mais je l'importunai tant, qu'à la fin il me montra la Lettre d'amour que j'avois écrite à Licydon : puis-je avoir, me dit-il, une meilleure preuve que cela? J'avouë, repliquai-je alors, que vous avez raiſon de croire ce que vous croyez; mais vous voulez bien que je vous diſe que vous vous étes extremement trompé; & je lui apris alors à quelle occaſion cette Lettre s'étoit faite. Je m'apperçûs trés-bien qu'il ne me croyoit point, & je ne ſavois comment le convaincre, à moins que de pouvoir retrouver la réponſe de Licydon qui l'éclairci-

roit au moins en cas qu'elle ne le détrompât pas tout à fait. Je la trouvai par bonheur, & l'apportai à Beronte. Liſez cela, lui dis-je, & vous verrez s'il eſt vrai que j'aye écrit tout de bon à Licydon. Il n'y a rien dont vous ayez ſujet de l'accuſer. Aprés avoir lû il s'écria d'un ton violent, j'ai fait tort à l'innocente Olinde, & je mérite d'être l'objet éternel de ſa haïne. Modérez vos tranſports, lui répondis-je froidement, je puis aimer Licydon tout indiferent qu'il eſt. L'Apoſtille vous juſtifie entierement, répliqua Beronte, & me fait voir mon erreur ſi clairement que je n'oſe vous prier de me la pardonner. Aprés cela je repris la Lettre, & y lûs ces mots, que j'avois entierement oubliez. *Je ne croyois pas qu'on pût ſi bien écrire ſur l'amour, & la ſentir ſi peu. Qu'un hom-*

me ſeroit heureux de recevoir de vous une ſemblable Lettre, où le cœur eut autant de part que la main! Je ſuis aſſeurée que perſonne ne pouvoit faire à Olinde une telle réponſe. Ce compliment me faiſoit tant de plaiſir, qu'on auroit crû que je tenois grand compte à ceux qui m'en régaloient; mais vous ſavez ce qui en eſt. Beronte me quitta preſqu'auſſi en colére contre ſoi-même, qu'il l'étoit auparavant contre nous; & je ne le revis de quelque tems aprés. Lorſque j'appris à Licydon ce qui s'étoit paſſé, il en fut ſurpris. Il examina ſon Valet, qui avoit été dans la chambre, qui confeſſa la verité; & nôtre ſervante ſe voyant accuſée n'eût pas l'impudence de nier abſolument le fait, ainſi tout fut découvert; & bien leur en prit que ce fut une heureuſe équivoque, car ſans cela il

nous en auroit à tous coûté selon les apparences, à l'un ou peut-être à tous deux, la vie, & à moi l'honneur. Deux jours aprés Licydon se maria, & par consequent nôtre societé fut rompuë; car quoique son Epouse me vint voir & me pressât souvent de faire Cotterie avec elle, je ne le fis néantmoins jamais, car je savois qu'avant son Mariage je lui avois donné beaucoup d'ombrage que je ne voulois pas courir risque de renouveller. Beronte n'eût pas grand peine à obtenir grace (car comme vous savez je panche fort du côté de la douceur & de l'humanité) de sorte qu'il me continuoit ses visites, & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me plaire. Trois mois s'écoulerent sans qu'il se passât rien de considerable. Le frere aîné de Beronte, qui voyageoit & qu'on avoit dit mort, revint en ce tems-là; & par consequent

nôtre

nôtre Beronte n'étoit plus en état de remplir les engagemens qu'il avoit pris avec ma Mere; car il n'avoit pour toute ſubſiſtance que ſon ſeul métier, que j'appris dans la ſuite qu'il avoit extrêmement négligé pour ſe donner à la débauche, le Remede banal des ſoucis & des chagrins. Il diſoit pour s'excuſer en quelque maniere qu'il ne le faiſoit que pour ſe conſoler de la douleur que lui cauſoit la perte de ſa Maîtreſſe, & à dire vrai cela eſt digne de compaſſion lorſque la perte d'un bien conſiderable en eſt la cauſe. Quoi qu'il en ſoit il fut bien-tôt conſolé de l'un & de l'autre, & ſe maria fort avantageuſement. J'étois ravie d'être débaraſſée de mon Amant, mais trés-marrie que ſa mauvaiſe fortune m'eût rendu ce ſervice. Voilà, Cleandre, le recit de mes premieres Avantures, qui m'ont fait paſſer de bonne heure de mauvais momens

mens. Je vous ferai au premier jour le Catalogue de mes Amans; c'eſt à dire qu'ils étoient miens en paſſant, & que ſans leur faire aucune peine non plus qu'à moi, je m'en ſervois plus utilement pour me divertir, que je n'aurois pû faire de la conſtance la plus Romaneſque. Quoi qu'il ſoit plus que tems de finir cette Lettre je veux pourtant avant que d'en venir là vous donner dequoi vous entretenir agréablement, en attendant le Catalogue que je vous ai promis, c'eſt une Fable qui n'eſt pas mal placée ici. Vous en jugerez & lui donnerez le titre que vous voudrez, car je vous en laiſſe le Maître.

FABLE.

Dans l'âge d'Or que l'Amour vantetant,

Où

Où l'on aimoit ſans loix, & ſans contrainte,
On croit qu'Amour eut un Regne éclatant;
C'eſt une erreur il fut ſi peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des ſujets, mais ils ſont trop ſoûmis,
Dit-il, je regne, & je n'ai point de gloire:
J'aimerois mieux dompter des Ennemis;
Je ne veux plus d'Empire ſans victoire.
A ce diſcours Jupin réve & produit
L'auſtere honneur Epouvantail des Belles,
Rival d'amour, & chef de ſes rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit:
L'enfant mutin le conſidere en face

De prés de loin, & puis faiſant un ſaut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rens grace;
Tu m'as fait là le monſtre qu'il me faut.

Voilà tout ce que vous aurez de moi pour aujourd'hui. Adieu nôtre Ami ſongez toûjours à moi, & écrivez à Olinde le plus ſouvent que vous pourrez.

LETTRE II.

POur faire avec ordre le Catalogue que je vous ai promis, je dois commencer par un de mes Galans qui doit être mis le premier en compte, ſoit à cauſe de ſon âge, ſoit à cauſe du tems que je l'ai connu. C'étoit un Colonel Hollandois d'environ ſoi-

ſoixante ans. Ne croyez-vous pas que ſon Païs & ſon âge le rendiſſent un Galant fort aimable? Cependant tout vieux qu'il étoit il avoit fait une Maîtreſſe dans la Maiſon. J'étois plus jeune qu'elle, & je croi que je puis dire ſans vanité que ce n'étoit pas le ſeul avantage que j'avois ſur elle; de ſorte que le bon homme m'aimoit avec paſſion, & que je recevois avec beaucoup de complaiſance tous les ſoins & tous les empreſſemens qu'il avoit pour moi, en partie pour faire peſter ſa Belle, & en partie auſſi pour me divertir. Je voyois avec plaiſir qu'elle avoit le chagrin dans le cœur quoi qu'elle n'oſât en rien témoigner. Elle avoit grand peur de le perdre, car le bon homme avoit de l'argent qu'elle aimoit autant que ſes charmes, quoi qu'il fût laid au ſouverain degré. Dûſſiez

vous

vous me traiter de ridicule je vous avoüeray franchement que je me faisois le plus grand plaisir du monde de voir les œillades amoureuses qu'il me jettoit d'un œil, pendant que l'autre étoit occupé à prendre garde si sa Belle ne l'avoit point remarqué. Car il faut vous dire que nous étions tous dans la même Maison, & qu'il m'étoit dificile d'éviter de me trouver souvent avec eux; & à la verité je ne me souciois pas beaucoup d'en prevenir les occasions; car je me faisois un plaisir malin de rire de leurs folies; & je crois que j'avois raison, puisqu'il n'y a rien de si ridicule qu'un Galant à barbe grise, qui a la vanité de croire qu'il est aimé, & qu'une femme jalouse qui n'a pas l'esprit de cacher sa jalousie. Pour les ménager tous deux je fis un jour tomber la conversation sur les jeunes & sur

les

les vieux Amans, & je me déclarai en faveur des derniers, que je trouvois plus conſtans, plus paſſionnez & plus ſolides que les autres. Cela fit ſouſrire le vieillard qui me prit la main, & qui dit mille choſes pour loüer la ſageſſe de mon choix. Il s'oublia même ſi fort que de s'en faire l'application, & dit des choſes ſi paſſionnées qu'un jeune homme n'auroit ſeu en dire autant ſans paſſer pour extravagant. La Belle avec une extréme chaleur ſoûtint le contraire de tout ce que j'avois dit, & avança mille impertinences. Elle ſoûtint qu'on étoit expoſé avec un vieillard à mille incommoditez qu'elle connoiſſoit mieux que moi par une plus longue experience, ſans conſiderer combien il étoit touché qu'elle s'emportât ainſi contre moi. Cela mit le bon homme en ſi grande colére, & déconcon-

contenança ſi fort la belle lorſqu'elle vint à faire reflexion à ce qu'elle avoit dit, que je ne me ſuis jamais donné une plus agréable Comedie. Elle ne ſavoit comme s'excuſer, & la diſpute alla enfin ſi loin qu'ils rompirent tout à fait. Le bon homme plus échauffé qu'auparavant m'obſedoit par des viſites preſque continuelles, & le pauvre avoit ſi mal compris ma plaiſanterie, qu'il pretendoit avoir quelque droit ſur moi, & vouloit ſe mêler de me cenſurer lorſqu'il me voyoit avec des gens plus jeunes que lui; mais je lui répondois de maniere, qu'il ne ſavoit que faire de moi. Lorſqu'il eût reçû ordre de repaſſer en Flandres il me dit de la meilleure foi du monde qu'il falloit que je me preparaſſe à faire le voyage avec lui, & que j'y ſerois grande & heureuſe comme une Reine. Je lui répondis que

je

je le ferois de tout mon cœur à condition que ſon fils ſeroit toûjours avec nous. Le bon homme ſe reculant me dit, mon fils, mon cœur ! Et qu'en voudriez vous faire? Je crois, lui répondis-je, que ſa compagnie me convient mieux que la vôtre; & ainſi je le quittai ſi confus qu'il évita toûjours depuis les occaſions de me voir. Il fit donc ſans moi le voyage de Flandres, & fit réſolution, jeune comme il étoit, de n'avoir jamais affaire à aucune femme. Voilà comme je me débarraſſai de mon bon homme. Sa place fut bien-tôt remplie par un de ces jeunes Cavaliers qui n'attendent jamais les petites faveurs de la lente liberalité de la compaſſion, mais qui nous les raviſſent comme ſi c'étoit une choſe qui leur fut dûë, qui nous mettent dans une eſpece d'impoſſibilité de croire que

ce

ce ſoit un crime de donner ce qu'ils demandent ſi hardiment; & qui ſont continuellement en action pour tâcher de divertir celle à laquelle ils veulent plaire. Le Bal, la Muſique, & les Cadeaux en étoient ſouvent, & au milieu de ces divertiſſemens il me diſoit de tems en tems à l'oreille quelque agréable Galanterie. La premiere fois que nous nous vîmes ce fut à Greenwich chez un de mes parens. Il étoit Officier de l'Armée qui campoit alors à Black Heath, où il étoit: & comme il étoit connu dans la maiſon où j'étois, il y venoit ſouvent. Comme la renommée flatte ordinairement ou médit, il avoit ouï dire de moi pluſieurs choſes avantageuſes, comme par exemple que je chantois bien, que j'étois belle, &c. J'avois auſſi ouï dire qu'il étoit parfaitement bien tourné, & le plus poli, le plus

beau

beau, & le plus galant Cavalier qui fut dans toute l'Armée; de ſorte que nous avions également bonne envie de nous voir l'un & l'autre, & nous nous connûmes fort-bien la premiere fois que nous nous vîmes. Il ne balança pas à me dire qu'il m'aimoit paſſionnément, & qu'il ne doutoit pas que je ne l'aimaſſe un peu. Il vint me voir tous les jours pendant que je fus à Greenwich. Il me donna tous les divertiſſemens qu'on pouvoit avoir dans le lieu & dans le voiſinage; & lorſque je revins en ville, il me dit qu'il ne ſeroit pas long-tems à me ſuivre. Mais ſi vous voulez me revoir, je vous prie, belle Olinde, ajoûta-t-il, de m'écrire tout auſſi-tôt que vous ſerez à Londres; car je ne ſaurois vivre à moins que je n'apprenne que vous y étes arrivée en bonne ſanté. Je lui écrivis donc, & je bigarrai ma Lettre de mille petites

tites folies. Il me répondit à peu prés ſur le même ton mélant par ci par là quelques traits paſſionnez auſſi finement touchez qu'on le pouvoit deſirer. Sept ou huit jours aprés il me vint voir; & depuis ce tems là ce fut tous les jours réjouïſſances nouvelles & preſque continuelles. Pendant ſon ſéjour je menai un agréable genre de vie juſques à ce qu'il alla en Campagne, où il eût à divertir deux ou trois autres Maîtreſſes; car ces ſortes de gens ne ſe ſouviennent jamais des abſens: Leur amour n'eſt jamais dans le cœur, auſſi rarement gagnent-ils le nôtre: Il eſt vrai qu'ils ne manquent preſque jamais de plaire, & quelque fois ils nous forcent d'avoir de bons ſentimens pour eux; mais ils ne ſont ni aſſez diſcrets ni aſſez conſtans pour aller plus loin. Je ſuppoſe qu'il m'ou-

m'oublia tout auſſi-tôt qu'il m'eût quitée, & je puis vous dire que je n'en fis guére moins à ſon égard. Aprés ſon départ à peine avois-je joüi d'un moment de relâche qu'un autre de ſa profeſſion plus ſerieux & mieux intentionné lui ſucceda. Il avoit du bien, & paſſoit dans le monde pour un honnéte homme; de ſorte que ces préjugez avantageux furent cauſe que ma Mere le reçût favorablement. Il ne me plaiſoit, ni ne me déplaiſoit; auſſi j'en uſai civilement avec lui juſques à ce qu'il m'eût fait connoître que ſes intentions n'étoient ni pures ni honnétes; car je crûs alors qu'il falloit changer de manieres. Je commençai par lui défendre de me voir, & toutes les fois qu'il venoit je n'étois pas viſible, ou l'on lui diſoit que je n'étois pas au Logis, quoi qu'il ſeut fort bien que j'y étois.

Aprés cela il ne revint plus, & lorſqu'on lui en demandoit la raiſon, il répondoit qu'il me connoiſſoit trop bien, & qu'il ne croyoit pas qu'une Fille ſi jeune pût être ſi débauchée. Remarquez ici, mon cher Cleandre, combien le Sexe eſt malheureux d'être expoſé comme il eſt du côté de la vertu & de l'honneur. Si j'avois eu de la complaiſance pour lui, perſonne n'eût été peut-être plus ſoigneux que lui de conſerver ma réputation: Mais celles-là ſeules peuvent ſentir combien eſt à préferer le parti que je pris, auſquelles l'experience a appris combien eſt inexprimable la ſatisfaction qui en revient. Je traitai cela avec beaucoup d'indiference, & je crûs même qu'il étoit au deſſous de moi d'avoir de l'averſion pour l'Auteur d'un bruit ſi ſcandaleux. La place ne fut pas long-

tems

tems vacante. Il ſe preſenta un Gentilhomme François fort bien fait de ſa perſonne : Il avoit beaucoup d'eſprit, & plus encore de vanité ; grand flateur, & ſe fatigant beaucoup à perſuader aux credules qu'il les aimoit ; & s'il y réüſſiſſoit, il ne manquoit jamais de les laiſſer là, & d'encenſer quelquefois à ſa vanité aux dépens de celles qui avoient été aſſez indiſcretes pour lui en donner ſujet. Il fit de ſon mieux pour me prendre ; Il ne faiſoit alternativement que proteſter, que jurer, que dancer, & que chanter ; mais j'étois trop habile pour me laiſſer prendre, quoi qu'il me fît cent proteſtations, que j'étois la ſeule qu'il aimât, ou qu'il pouvoit jamais aimer. Il me ſuivoit par tout où j'allois, & quelque rigoureuſement que je pûſſe le traîter, il s'opiniâtroit toûjours à me voir. Je ne ſavois comme

me défaire de cet Enthousiaste, pour ne pas dire de cet extravagant. Je crûs que si je pouvois le convaincre d'inconstance & de legereté, il ne seroit pas assez hardi pour pousser plus loin ses importunitez. Je ne manquois pas de moyens, & la dificulté ne consistoit qu'à se fixer. Je le fis enfin, & je choisis un expedient qui devoit réüssir en apparence, à juger de l'évenement par rapport à l'esprit du Cavalier. Je contrefis donc mon écriture, & j'écrivis une Lettre qui paroissoit venir d'une femme, qui l'aimoit jusqu'à la folie, & qui le conjuroit de lui dire sincerement s'il étoit engagé ou non; car j'étois trop équitable pour vouloir voler son cœur s'il l'avoit donné, & trop délicate pour me contenter d'une partie. Je lui écrivois que s'il n'avoit aucun engagement, je le priois de se trouver

le

le lendemain à la Voliere du Parc. Il fit à l'Inconnuë une réponſe des plus obligeantes. Il lui dit qu'il aimoit paſſionnément ſon eſprit; qu'il étoit perdu ſans reſſource ſi la beauté de ſon viſage y répondoit, & qu'enfin il ſe faiſoit par avance une ſi agréable idée de ſa perte, qu'il attendoit avec la derniere impatience l'heure marquée, pour pouvoir l'aſſeurer de bouche que ſon cœur étoit entiérement à elle, & qu'elle en pouvoit diſpoſer. Il entra préciſement dans le tems que j'achevois de lire ſa Lettre, & pour preuve de ſa conſtance il me fit voir celle qu'il avoit reçûë, & la réponſe qu'il avoit réſolu d'y faire, par laquelle il marquoit qu'il aimoit déja ſi paſſionnément, qu'il lui étoit impoſſible de changer, accompagnant tout cela de pluſieurs beaux morceaux à la loüange de la perſonne qu'il aimoit.

Ce fut pour moi une ſi plaiſante Comedie, que j'eus toutes les peines du monde à garder mon ſerieux. Je mis en œuvre toute ma Rhetorique pour lui perſuader de demeurer avec moi, ce que je n'avois jamais ſouhaité ci devant, & alors il me fut inutile de l'en prier. Il s'excuſa ſur des affaires preſſées, & ſon impatience étoit ſi grande, qu'il ſortit avant l'heure. Il ne fut pas plûtôt ſorti que je changeai d'habits, pris avec moi une Dame qui ſavoit l'affaire, & m'en allai au rendez vous. Nous étions en Maſque, & comme il faiſoit obſcur, il ne nous reconnut pas d'abord; mais aprés l'avoir raillé pendant quelque tems j'abatis mon Maſque. Je ne ſaurois vous repreſenter de combien de paſſions diferentes il fut alors agité; tantôt il entroit en fureur contre moi de l'avoir ainſi joüé;

tan-

tantôt il produiſoit de méchantes raiſons pour excuſer ce qu'il avoit fait, & tantôt il ne pouvoit pas dire une ſeule parole, tant il étoit outré de douleur d'avoir non ſeulement manqué une nouvelle Maîtreſſe, mais d'avoir même perdu toute eſperance d'en gagner une à laquelle il avoit ſi long-tems fait la Cour avec tant d'aſſiduité. Je revins au logis auſſi aiſe d'avoir perdu un Galant, que je l'avois été quelquefois de faire une Conquéte, fortement perſuadée que je n'en ſerois plus embarraſſée ; ce qui arriva comme je l'avois crû. Voilà, Cleandre, quelle ſorte d'Amans j'ai eu, s'il m'eſt permis de leur donner ce nom. Quoi qu'ils fuſſent tous d'une humeur diferente, il eſt pourtant vrai que pas un d'eux n'a trouvé le ſecret de me plaire. Je ſuis fort contente d'eux pourvû qu'ils ayent con-

tribué de quelque choſe à vôtre divertiſſement; & ſi cela eſt je ſuis dédommagée de reſte de toutes leurs impertinences.

Puis que vous voulez que je vous face part de toutes les nouvelles pieces que je recevrai de nôtre Ami de Paris, & que vous étes content de la fable que je vous ai envoyée, je veux bien faire tout ce que je pourrai pour vôtre ſatisfaction; mais je vous prie auſſi de ne vous chagriner pas ſi vous n'en recevez pas autant que vous ſouhaiteriez. Vous ſavez que de toutes les occupations celle de copier eſt la plus ennuyeuſe pour moi. Vous ne vous contentez pas de me faire faire une Relation de mes avantures que je ne tire de ma tête qu'à force de bras, vous voulez encore que je ſois le copiſte de Meſſieurs de Fontenelles, Perrault, Des Preaux, de Madame des Hou-

Houlieres, & des autres dont vous me faites un Catalogue d'une énorme longueur. Vous y penſerez s'il vous plaît; mais vous me permettrez de vous dire à l'avance, que je me repens preſque d'avoir été trop complaiſante, & je ſens que nous ſerons heureux tous deux ſi je ne me rebute pas. Si nous étions à portée je vous ferois tout voir, mais la copie me deſole; & aſſeurement je vous fais un grand ſacrifice de vous tranſcrire une piece auſſi longue que les ſouhaits ridicules de Monſieur Perrault. La réflexion ne ſerviroit ici de rien. Vous ſavez qu'il n'eſt rien de ſi commun que de faire des ſouhaits, & ſouvent rien de plus ridicule que les ſouhaits mêmes. Voici dequoi il s'agit.

LES SOUHAITS RIDICULES.

FABLE

A Mademoiſelle.....

SI vous éties moins raiſonnable;
Je me garderois bien de venir
vous conter
La folle & peu galante Fable;
Que je m'en vai vous débiter.
Une Aune de Boudin en fournit la
matiere.
Une Aune de Boudin, ma
chére!
Quelle pitié! c'eſt une horreur
S'écrieroit une precieuſe,
Qui toûjours tendre & ſerieuſe,
Ne veut ouir parler que d'afaires
de cœur.

Mais

Mais vous qui mieux qu'autre qui vive,
Savez charmer en racontant,
Et dont l'expreſſion eſt toûjours ſi naïve,
Que l'on croit voir ce qu'on entend;
Qui ſavez que c'eſt la maniere
Dont quelque choſe eſt inventé,
Qui beaucoup plus que la matiere
De tout recit fait la beauté
Vous aimerez ma Fable & ſa moralité;
J'en ai, j'oſe le dire, une aſſeurance entiere.

Il étoit une fois un pauvre Bucheron,
Qui las de ſa penible vie,

Avoit, disoit-il, grande envie
D'aller se reposer aux bords de
l'Acheron,
Representant dans sa douleur pro-
fonde,
Que depuis qu'il étoit au monde,
Le Ciel cruel n'avoit jamais
Voulu remplir un seul de ses sou-
haits.

Un jour que dans le bois il se mit
à se plaindre,
A lui la Foudre en main Jupiter
s'aparut.
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en
eut.
Je ne veux rien, dit-il, en se
jettant par terre,
Point de souhaits, point de Ton-
nere,
Seigneur, demeurons but à but.
Cesse d'avoir aucune crainte,

Je

Je viens, dit Jupiter, touché de
ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me
fais.
Ecoute donc, je te promets,
Moi qui du monde entier ſuis le
ſouverain Maître,
D'exaucer pleinement les trois pre-
miers ſouhaits
Que tu voudras former ſur quoi
que ce puiſſe être.
Voi ce qui peut te rendre heu-
reux,
Voi ce qui peut te ſatisfaire;
Et comme ton bonheur dépend tout
de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les
faire.

A ces mots Jupiter dans les Cieux
remonta,
Et le gai Bucheron embraſſant ſa
Falourde

Pour

Pour retourner chez lui ſur ſon dos
la jetta;
Cette charge jamais ne lui parut
moins lourde.
Il ne faut pas, diſoit-il, en tro-
tant,
De tout ceci rien faire à la le-
gére,
Il faut, le cas eſt important;
En prendre avis de nôtre Me-
nagére.
Ca, dit-il, en entrant ſous ſon toit
de Fougére,
Faiſons, Fanchon, grand Feu,
grand-Chere,
Nous ſommes riches déſormais,
Et nous n'avons qu'à faire des ſou-
haits.
Là deſſus fort au long tout le fait
il lui conte.
A ce recit l'Epouſe vive &
prompte,
Forma dans ſon eſprit mille vaſtes
projets,
Mais conſiderant l'importance,

De s'y conduire avec prudence,
Blaiſe, mon cher Ami, dit-elle à
ſon Epoux,
Ne gâtons rien par nôtre impa-
tience,
Examinons bien entre nous
Ce qu'il faut faire en pareille oc-
currence.
Remettons à demain nôtre premier
ſouhait,
Et conſultons nôtre chevet.
Je l'entens bien ainſi dit le bon
homme Blaiſe,
Mais va tirer du vin derriere ces
Fagots.
A ſon retour il bût, & goûtant à
ſon aiſe
Prés d'un grand feu la douceur
du ropos,
Il dit en s'appuyant ſur le dos de ſa
chaiſe,
Pendant que nous avons une ſi bon-
ne braiſe,
Une aune de Boudin viendroit bien
à propos.

A peine acheva-t-il de prononcer
ces mots,
Que ſa femme apperçût, grande-
ment étonnée,
Un Boudin fort long qui partant
D'un des coins de la Cheminée,
S'approchoit d'elle en ſerpen-
tant.
Elle fit un cri dans l'inſtant ;
Mais jugeant que cette avan-
ture
Avoit pour cauſe le ſouhait,
Que par bétiſe toute pure
Son homme imprudent avoit fait,
Il n'eſt point de pouille, d'injure,
Que de dépit & de courroux
Elle ne dit à ſon Epoux.

Quand on peut, diſoit-elle, obte-
nir un Empire,
De l'Or, des Perles, des Ru-
bis,

Des

Des Diamans, de beaux habits,
Eſt-ce alors du Boudin qu'il faut que l'on deſire?
Et bien j'ai tort, dit-il, j'ai mal placé mon choix,
J'ai commis une faute énorme;
Je ferai mieux une autre fois.
Bon, bon, dit-elle, attendez moi ſous l'Orme.
Pour faire un tel ſouhait il faut être bien bœuf.
L'Epoux plus d'une fois emporté de colere
Penſa faire cent fois le ſouhait d'être veuf;
Et peut-être entre nous ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, diſoit-il, pour ſoufrir ſont bien nez.
Peſte ſoit du Boudin, & du Boudin encore.
Pleut à Dieu, maudite pecore,
Qu'il te pendit au bout du nez!

Sa priere auſſi-tôt du Ciel fut écoutée,
Et dés que le Mari la parole lâcha,
Au nez de l'Epouſe irritée
L'aune du Boudin s'attacha.
La femme étoit jolie, elle avoit bonne grace,
Et pour dire ſans fard la verité du fait,
Cet ornement en cette place
Ne faiſoit pas un bon effet,
Si ce n'eſt qu'en pendant ſur le bas du viſage,
Et lui fermant la bouche à tout moment,
Il l'empêchoit de parler aiſément:
Pour un Epoux merveilleux avantage.
Je pourrois bien, diſoit-il à part ſoi
Pour me dédommager d'un malheur ſi funeſte, Avec

Avec le souhait qui me reste
Tout d'un plein saut me faire Roy.
Rien n'égale, il est vrai, la grandeur souveraine;
Mais encore faut-il songer
Comment seroit faite la Reine;
Et dans quelle douleur ce seroit la plonger,
D'aller la placer sur un Trône,
Avec un nez plus long d'une aune.
Il faut l'écouter sur cela,
Qu'elle même soit la Maîtresse,
De devenir une grande Princesse,
En conservant l'horrible nez quelle a,
Ou de demeurer Bucheronne,
Avec un nez comme une autre personne,
Et tel qu'elle l'avoit avant ce malheur là.

La chose bien examinée,

Quoi

Quoi qu'elle ſeut d'un Sceptre & le prix & l'efet
Et que quand on eſt couronnée,
On a toûjours le nez bienfait.
Comme au deſir de plaire il n'eſt rien qui ne cede,
Elle aima mieux garder ſon Bavolet,
Que d'être Reine, & d'être laide.
Ainſi le Bucheron ne changea point d'état,
Il ne devint point Potentat,
D'écus il n'emplit point ſa bourſe,
Trop heureux d'employer le deſir qui reſtoit,
Fraile bonheur! pauvre reſſource!
De remettre ſa femme en l'état qu'elle étoit;
Tant il eſt vrai qu'aux hommes miſerables,
Aveugles, imprudens, inquiets, variables,

N'ap-

N'appartient pas de faire des ſouhaits,
Et que peu d'entr'eux ſont capables
De bien uſer des dons que le Ciel leur a faits.

Si j'avois autant d'eſprit que vous, & que je ne fuſſe pas ſi fatiguée d'écrire, que je vous ferois ici, Monſieur, de jolies remarques ! Il faut avouër que bien que la nation Françoiſe ait pluſieurs mauvaiſes qualitez, il n'y a pas de gens au monde qui réüſſiſſent mieux que les François dans les productions de l'eſprit. Les Italiens ont trop de feu. Ils ont de beaux endroits, mais ils ne ſe ſoutiennent pas, & enchaſſent ſouvent à la ſuite d'une belle penſée une pauvreté qui fait pitié. Les Eſpagnols toûjours guindez ne vont que par ſauts & par bonds, & donnent aiſé-

aiſément dans la viſion, qu'ils poſent gravement comme ſi c'étoit une verité demonſtrative. Les Allemans ont trop de flegme; & quoi qu'ils ayent beaucoup de ſens, ils écrivent d'ordinaire avec tant de deſordre, qu'on ne les lit pas avec plaiſir: ſans compter que leur ſtile eſt dur, & peu animé. Nos Anglois ont de l'eſprit & de la vivacité; mais on les accuſe d'être un peu trop meditabonds; & quelquefois ils penſent ſi creux qu'ils ont de la peine à s'entendre eux mêmes. J'ai ouï dire à un ſavant Courtiſan de ma connoiſſance que cela ne vient que de ce qu'ils ſont trop ſavans, & qu'ils veulent traiter les matieres trop à fonds: auſſi ſont ils ordinairement plus propres, ſelon nôtre Courtiſan, aux ſciences abſtraites qu'aux ouvrages d'eſprit. Ces défauts leur ſont glorieux, & je trouve qu'ils

ont

ont ſujet de s'en conſoler. Mais pour les François, il ſemble qu'ils ſoient un compoſé de tous ces diferens Genies. Ils ont du feu & de la juſteſſe : Ils n'ont pas un ſavoir de grande étenduë, mais ils ont le don de ſe bien ſervir de ce qu'ils ſavent, & d'écrire nettement. Ils ne vont qu'à la ſuperficie des choſes, mais à la faveur de l'agrément & de la délicateſſe de leur langue, ils trouvent ſouvent le ſecret de plaire. Ils gardent aſſez bien les caracteres, & rarement outrent-ils les choſes, excepté lorſqu'il s'agit de loüer leur Roi & ſes conquétes, car ſur ce chapitre ils n'entendent point raiſon du tout ; & les plus habiles ſont les plus extravagans là deſſus. Je n'en croyois pas tant faire. Vous vous contenterez de cela s'il vous plait. Je ſuis

Vôtre &c.

OLINDE.

LET-

LETTRE III.

CHER CLEANDRE,

Les reflexions que vous faites ſur mes deux dernieres ſont ſi juſtes, ſi utiles, & ſi agréables, que j'y vois la grande capacité de leur Auteur, qui ſait faire un bon uſage des plus petites choſes. Je ne les lis jamais que je ne me felicite d'avoir quelque part dans vôtre amitié, dans un tems ſur tout où il n'eſt rien de plus rare que les bons & ſages Amis. C'eſt un bonheur ſi ſingulier & dont je fais d'autant plus de cas, qu'il me dédommage de reſte de tout ce que l'infidelité de Clorinde m'a fait ſoufrir. Je ſuis perſuadée que vous ſerez ſurpris qu'en

qu'en vous faiſant le détail de mes avantures je ne vous aye jamais parlé d'elle, aprés vous avoir dit en preſence de pluſieurs perſonnes que je la connoiſſois & que je l'aimois. Mais il me ſeroit impoſſible d'en parler, & de ne rien dire des marques d'amitié que je lui ai témoignées, & de celles que j'en ai reçûës, que je voudrois de tout mon cœur pouvoir oublier. Et comptez que je ne vous en dirois pas le moindre mot aujourd'hui, n'étoit que je veux que vous ſachiez que vôtre amitié me conſole de reſte de ſon ingratitude. Mais puiſque je ſuis ſur ce ſujet, permettez moi de vous faire connoître un peu mieux que vous ne faites la femme du monde en qui je me ſuis jamais confiée. N'allez pas vous imaginer que je parle de quelque ſecret, car vous ſavez qu'alors je n'en avois aucun de con-

ſequence; il ne s'agit que d'un ſecret d'amourete; & c'eſt en cela qu'elle ma trahi. Sa ſœur me diſoit ſouvent qu'elle ne pouvoit voir ſans douleur que je donnaſſe mon amitié à une perſonne qui la méritoit ſi peu; que Clorinde étoit toûjours pour tout le monde ce qu'elle prétendoit être pour moi ſeule; que ſes nouveaux Amis étoient ceux dont elle faiſoit le plus de cas, & qu'elle ne ſe faiſoit aucune peine de ſacrifier ou de ſatiriſer les vieux. Mais comme je ſavois qu'elles n'étoient pas bien enſemble, je ne voulus rien croire de tout ce qu'on me diſoit de Clorinde, qu'aprés que l'experience m'eût apris que cela n'étoit que trop veritable. Ce fut alors que de la partialité que j'avois eu pour elle, je tombai dans une grande erreur, car je voulois rendre tout le ſexe reſponſable de ſa fau-

faute, & comme ce fameux Philoſophe de l'Antiquité, je me répentis de m'être jamais fiée à femme. Je ne ſai ſi j'oubliai que j'en étois une, ou ſi j'eus la vanité de croire que j'étois plus parfaite que toutes les autres; mais enfin je conclus qu'il n'y en avoit point qui fuſſent capables d'aimer; & je fus dans cette erreur juſques à ce que j'eus fait connoiſſance avec Ambriſie, qui me convainquit de mon injuſtice, au moins ſi l'on pût juger des choſes par la regle des contraires; car elle eſt préciſement l'Antipode de Clorinde. Celle-ci s'accommode fort des viſages nouveaux, & fait d'abord de grandes avances; mais il faut du tems à l'autre pour aller au delà des civilitez ordinaires; ce qu'elle ne fait qu'aprés avoir bien étudié les gens, & lorſqu'elle eſt convaincûë qu'ils méritent qu'on

leur donne quelque choſe de plus. Clorinde ne ſe fera pas de peine de calomnier un Ami pour s'en faire un autre en ſa place. Ambriſie ne peut ſoufrir qu'on accuſe un innocent ſans le défendre, je veux même qu'il fût ſon ennemi. Clorinde aimera aujourd'hui juſqu'à la folie, & le lendemain ce ſera l'indiférence même. Ambriſie eſt toûjours la même, & lorſqu'elle aime une fois, elle ne change jamais. Clorinde s'emporte aiſément. Ambriſie n'eſt peut-être que trop bonne & que trop pacifique. Clorinde a de l'eſprit, il en faut convenir, mais elle manque de jugement; & ſouvent elle fait & dit cent choſes qui font douter de ſa diſcretion. Ambriſie a un jugement ſolide & pénétrant, & parle ſi bien & ſi ſagement, qu'on diroit qu'elle a medité tout ce qu'elle dit; cependant elle ré-

pond

pond avec tant de préſence d'eſprit qu'on jureroit qu'elle n'y penſe pas. Tout ce qu'elle fait eſt de la derniere regularité; & je ſuis perſuadée qu'elle ne s'eſt jamais accuſée d'imprudence. Voilà le fidelle portrait de ces deux perſonnes; & j'oſe vous dire qu'il n'eſt pas moins veritable que déſintereſſé. Si vous me demandez d'où vient que j'ai pû aimer une femme qui a d'auſſi grands défauts, je vous répondrai que les uns m'étoient alors inconnus, que j'ai excuſé les autres, car je ne me ſuis jamais propoſée de trouver rien de parfait, & qu'enfin l'entêtement que j'avois pour elle m'a fait prendre les autres pour des vertus qui leur reſſemblent aſſez. Tant il eſt vrai que nôtre eſprit eſt ſouvent la dupe de nôtre cœur. Vous ſavez qu'Ambriſie a de grands avantages ſur Clorinde ſoit pour

l'eſprit. Je vous ai ſouvent oüi louër ſa beauté exterieure, & je viens de vous faire voir une partie des charmes de ſon Ame. Je ſuis perſuadée qu'ils vont beaucoup au delà de ce que je pourrois dire; & comme vous avez auſſi tout ce qu'on peut deſirer, ne trouvez pas mauvais ſi je dis, que je voudrois de tout mon cœur que vous fuſſiez le Maître d'une perſonne d'un ſi grand merite. Pardon, Monſieur, ſi le ſouhait que je fais pour vous eſt un peu intereſſé. Je n'ai pû reſiſter à la joye qui naît de l'eſperance dont je me ſuis flatée de voir deux dignes Amis réünis en un par une ſi heureuſe union. Vous y penſerez, Cleandre. Il n'y a que vous ſeuls dont on puiſſe faire un couple bien aſſorti. Je ſens bien que vous me prierez de profiter de l'avis que vous m'avez déja donné, & de faire la

plan-

planche; mais je vous dirai des choſes qui vous convaincront de la juſtice de mon réfus. J'avois juſtement quinze ans lorſqu'une particuliere Amie de ma Mere enterra ſon Epoux. Et comme vous ſavez que la coûtume en pareil cas eſt d'être fort afligée, ou du moins de le paroître, cette Amie l'étoit éfectivement ſi fort, que ma Mere n'oſoit preſque la quitter. Elle paſſoit auprés d'elle les jours & les nuits, & avoit ſoin de toutes ſes affaires. Il en ſurvint une aſſez fâcheuſe où il n'y avoit guére d'apparence que la veuve eût juſtice, à moins qu'on ne pût faire agir une perſonne d'autorité comme Cloridon, qui avoit de l'amitié pour le défunt. De ſorte que ma Mere voyant que le ſuccés de cette affaire dépendoit de la faveur de Cloridon, elle fut contrainte d'aller chez lui. Mais

les perſonnes de ſa qualité ne ſont pas toûjours viſibles, & lorſqu'on eſt obligé de leur parler, on fait fort ſagement de ſe préparer à la patience. Ma Mere fit deux ou trois voyages chez lui, & ne pût le voir. Et comme outre les affaires de ſon Amie, elle en avoit auſſi d'autres qui la regardoient perſonnellement, ſans compter qu'elle étoit obligée de paſſer avec elle une partie du tems, elle ne pût pas attendre les heures de Cloridon. Cependant l'affaire étoit trop importante pour la negliger. Elle prit donc le parti de lui écrire, me chargea de ſa Lettre, & me commanda de la rendre en main propre. Je fus ſouvent à ſon Hôtel avant que de pouvoir lui parler, & Clorinde y vint avec moi. On me dit à la fin de revenir à une telle heure, qu'indubitablement je le trouverois. Clorinde

eut

eut malheureuſement des affaires, & ne pût venir avec moi, de ſorte que comme elle étoit la ſeule perſonne que je connûſſe auſſi familierement, je fus contrainte d'y aller ſeule. Je n'attendis pas long-tems à avoir audience; Car Cloridon vint à moi avec cet air de grandeur qui lui eſt particulier, & qui inſpire du reſpect à tous ceux qui le voyent. Je le regardois de tems en tems comme il liſoit la Lettre que je lui avois donnée, mais je rencontrois ſes yeux par tout, ce qui fut cauſe que je ne pûs pas le bien examiner; cependant j'en vis aſſez pour juger qu'il eſt l'un des hommes du monde le plus charmant. Il me demanda mon nom, & de qui j'étois Fille. Aprés que je lui eus dit l'un & l'autre, il me répondit qu'il avoit fort connu mon Pere, qu'il étoit un honnête homme, & qu'à ſa conſidera-

tion il feroit pour mon ſervice tout ce qui dépendroit de lui. Vous pouvez croire que je ne manquai pas de le remercier; quoi que je regardaſſe ſes honnêtetez comme des complimens de Courtiſan. Je le ſupliai de répondre à ce qui faiſoit le ſujet de mon voyage. *J'y irai tout à l'heure même, dit-il, je verrai ce qui pourra ſe faire, & je vous rendrai compte l'aprés-midi de ce qui ſe ſera paſſé; mais il y a ici tant de gens que ce n'eſt pas un lieu qui vous convienne. Ne pourriez-vous point vous rendre ailleurs?* Oüi, Milord, lui répondis-je, fort innocemment, je me rendrai où vous voudrez. *Si vous voulez, ajoûta-t-il, prendre un Fiacre & vous trouver à cinq heures prés de l'Egliſe du Jardin du Cloître, j'iray vous y joindre, & je vous dirai ce que je puis faire pour vôtre Amie.* Je lui dis que j'y ſerois à l'heu-

l'heure marquée, & je me retirai fort ſatisfaite de ma négotiation ; car je ne ſoupçonnois rien d'un homme de ſon caractere. Vous ſavez que toute la terre le regarde comme le meilleur & le plus paſſionné de tous les Maris, & qu'on ne croit pas qu'il ait jamais penſé à aucune femme qu'à la ſienne depuis qu'il eſt marié ; cela me raſſeura, & me fit réſoudre à me trouver au rendez-vous. Ma Mere ne ſeût rien de tout cela que quelque tems aprés ; car je ne pûs la voir de tout ce jour là. Il vint comme il l'avoit promis, m'aprit ce qui s'étoit paſſé, s'informa de certaines choſes dont il étoit néceſſaire qu'il fût inſtruit, & m'aſſeura qu'il rendroit juſtice à la veuve. Alors me renouvellant la parole qu'il m'avoit donnée, il me proteſta que je pouvois eſperer tout ce qui dépendoit de

ſon autorité & de ſon crédit, & me pria de ne l'épargner ni pour mes Amis, ni pour moi même toutes les fois que j'en aurois beſoin. Il me dit enſuite quelques douceurs ſur mon eſprit & ſur ma beauté, & puis nous nous ſeparâmes. Auſſi-tôt que je vis ma Mere, je lui dis tout ce qui s'étoit paſſé entre nous. Elle fut ravie d'avoir un Ami de ce poids, & d'autant plus ravie qu'elle n'avoit aucun ſujet de ſoupçonner qu'il eût quelque mauvais deſſein, puiſqu'il n'avoit pas profité de l'occaſion favorable que je lui avois donné de ſe déclarer, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire s'il avoit penſé à quelque choſe de pareil; & bien loin d'avoir rien témoigné, il n'avoit pas même demandé que nôtre correſpondance continuât. Le lendemain l'affaire fut terminée plus avantageuſement pour nous

qu'on

qu'on ne l'avoit eſperé. Quelque tems aprés un Gentilhomme de la connoiſſance de ma Mere lui dit, qu'il avoit envie d'avoir une commiſſion pour l'Armée, & qu'il donneroit une ſomme conſiderable à qui la lui voudroit procurer. Ma Mere lui dit qu'elle y employeroit ſon crédit, & qu'elle me feroit écrire à Cloridon ſur ce ſujet. En effet je lui écrivis, & j'en reçûs une réponſe obligeante, par laquelle il me prioit de me trouver au méme lieu où nous nous étions déja vûs, pour lui rendre un compte exact de la perſonne que je lui recommandois, & pour répondre plus particulierement que je ne pouvois le faire par écrit à certaines queſtions qu'il avoit à me faire. Nôtre converſation ne roula d'abord que là deſſus, & il fut content de mes réponſes. En ſuite il ſe mit à parler des

maux

maux qui ſuivent la grandeur, & dit qu'il régardoit la flaterie comme le plus grand de tous ; car, diſoit-il, le plus grand malheur qui puiſſe arriver à un homme c'eſt d'être encenſé dans ſes défauts. *Mais, Olinde*, reprit-il, *je voi que vous avez la ſincerité & la franchiſe que doit avoir une Amie, & je m'eſtimerois heureux ſi vous vouliez me permettre de vous voir quelquefois ; ſi vous vouliez me faire remarquer mes défauts, & m'avertir de ce qu'on dit de moi dans le monde.* Vous me faites trop d'honneur, Milord, lui répondis-je, mais vous avez pris tant de ſoin de rendre les vertus que vous poſſedez ſi veritablement vôtres, qu'on ne pût ni vous flater ni vous cenſurer. Enfin pour ne vous pas tenir trop long-tems, aprés pluſieurs complimens de la même nature, il me dit que j'étois ſi bonne & ſi géné-

généreuſe qu'il ne croyoit pas que je pûſſe lui refuſer la grace qu'il me demandoit. Mais que dira-t-on, lui dis-je, de ces ſortes de tête à tête. *Si vous ou moi n'en diſons rien, dit-il, perſonne ne le ſaura, mais il n'en ſeroit pas de même ſi j'allois vous rendre viſite; de ſorte que ſans faire aucun bruit je puis avoir l'innocent plaiſir de vous voir, que vous ne voudriez pas me refuſer en public. Et puiſque je vous aſſeure que je n'ai pour vous qu'une ſimple Amitié, vôtre vertu ſeroit bien délicate ſi vous vous formaliſiez de ce que je vous dis.* Je ne dis ni oüi ni non; car je ne ſavois pas s'il feroit le premier; & dans cette incertitude je ne pûs me réſoudre à faire le dernier; & cela, tant parce que je craignois que ce ne fut un obſtacle à nôtre affaire, que parce que ſa converſation me plaiſoit extrémement.

Rien

Rien ne pouvoit être plus agréable : c'eſt un homme fort ſenſé, & qui a autant d'habileté qu'homme que j'aye jamais connu. Je puis dire qu'il a des qualitez auſſi dignes de loüange que d'admiration ; car tout Miniſtre d'Etat qu'il eſt il n'a jamais rien promis qu'il ne l'ait fait. Il me donna ſa parole pour la commiſſion dont je l'avois prié, me marqua le jour que je devois l'aller voir pour cela, & fut ponctuel en tout, car je revins avec la commiſſion. Les obligations que je lui avois étoient ſi grandes, que je ne pouvois pas m'empêcher d'en avoir de la reconnoiſſance. On ne parloit de rien tant au logis que de la généroſité de Cloridon ; & à peu prés en ce tems-là toute la ville retentiſſoit du bruit de quelque choſe de grand qu'il avoit fait ; de ſorte que tout contribuoit à augmenter l'eſtime

que

que j'avois pour lui. Je lui écrivis une Lettre de remercîment, à laquelle il répondit que toute la récompenſe qu'il vouloit pour tout ce qu'il pouvoit faire pour moi, étoit de me voir quelquefois. Je conſiderois qu'il n'y avoit point de danger de voir un homme qui aimoit ſon Epouſe autant qu'il faiſoit la ſienne, & qui ne me parloit que de ſimple amitié. D'ailleurs je faiſois réflexion que ſi jamais il changeoit, je m'en conſolerois facilement, & que quelque choſe qui pût arriver, je n'avois beſoin d'autre garde que de ma propre vertu. Vous ſaurez une autre fois ce que produiſirent nos ſecretes entrevûës; car je n'ai de tems ni de papier que pour vous faire part d'une piéce de Madame des Houlieres que nôtre Ami m'a envoyée. C'eſt cette Madame des Houlieres qui s'eſt diſtinguée par tant d'ouvra-

ges

ges qui ont passé dans tous les païs, & qui ont plû également par tout. Vous vous attendez peut-être que ce soit quelque piéce galante; car c'est là le fort de Madame des Houlieres; mais vous n'avez qu'à décompter si vous le croyez, puisque ce sont des réfléxions morales sur l'envie immoderée que les hommes ont de faire passer leurs noms à la posterité. Le portrait de Madame des Houlieres fait par Mademoiselle Cheron a donné occasion à ce poëme. Ne me dites point que cette Morale n'est pas trop ici dans son lieu, & qu'il vaudroit mieux y placer quelque chose de moins serieux, & de plus conforme à ce que je vous écris. Car outre que je ne prétens pas vous écrire rien qui puisse choquer la vertu la plus rigide, je vous dirai de plus qu'on gobe avec tant d'avidité les piéces galantes

de

de Madame des Houlieres, que tout le monde prend ſoin de les ramaſſer avec la même exactitude que les Diſciples de Socrate ramaſſerent autrefois ce qu'il leur dit de l'immortalité de l'ame quelques jours avant ſa mort; & je ne voudrois pas même vous répondre que celle-ci n'ait déja couru.

REFLEXIONS MORALES DE MADAME DES HOULIERES.

LA ſavante Cheron par ſon divin pinceau,
Me redonne un éclat nouveau:
Elle force aujourd'huy les graces,
Dont mes cruels ennuis & mes longues douleurs,

Laiſ-

Laiſſent ſur mon viſage à peine quelques traces,
D'y venir réprendre leurs places:
Elle me rend enfin mes premieres couleurs.
Par ſon Art la race future,
Connoîtra les préſens que me fit la nature,
Et je puis eſpérer qu'avec un tel ſecours,
Tandis que j'errerai ſur les ſombres Rivages,
Je pourrai faire encor quelque honneur à nos jours.
Oüi je puis m'en flater, plaire & durer toûjours
Eſt le deſtin de ſes Ouvrages.

Fol orgueil! & du cœur humain
Aveugle & fatale foibleſſe!
Nous maîtriſerez vous ſans ceſſe,

Et

Et n'aurons nous jamais un généreux dédain,
Pour tout ce qui s'oppoſe aux Lois de la ſageſſe?
Non l'amour propre en nous eſt toûjours le plus fort,
Et malgré les combats que la ſageſſe livre,
On croit ſe dérober en partie à la mort,
Quand dans quelque choſe on peut vivre.

Cette agréable erreur eſt la ſource des ſoins,
Qui dévorent le cœur des hommes:
Loin de ſavoir joüir de l'état où nous ſommes,
C'eſt à quoi nous penſons le moins.
Une gloire frivole à jamais poſſedée,
Fait qu'en tous lieux à tous momens L'ave-

L'avenir preſque ſeul poſſede nôtre
idée;
Il eſt l'unique but de nos empreſſe-
mens,
Pour obtenir qu'un jour nôtre nom
y parvienne;
Et pour nous l'aſſeurer durable &
glorieux,
Nous perdons le préſent, ce tems ſi
précieux,
Le ſeul bien qui nous apartien-
ne,
Et qui tel qu'un éclair diſparoît à
nos yeux.
Au bonheur des humains leurs chi-
meres s'oppoſent,
Victimes de leur vanité,
Il n'eſt chagrin, travail, danger,
adverſité
A quoi les Mortels ne s'expoſent,
Pour tranſmettre leurs noms à la
poſterité.

A quel deſſein, dans quelles vûës,
Tant d'obeliſques, de portraits,
D'Arcs, de Medailles, de ſtatuës,
De Villes, de Tombeaux, de Temples, de Palais,
Par leur ordre ont-ils été faits?
D'où vient que pour avoir un grand nom dans l'hiſtoire
Ils ont à pleines mains répandu leurs bienfaits?
Si ce n'eſt dans l'eſpoir de rendre leur mémoire
Illuſtre & durable à jamais.

Il eſt vrai que ces eſpérances,
Ont quelquefois ſervi de frein aux paſſions,
Que par elles les Lois, les beaux Arts, les Sciences,

On

Ont formé les esprits, poli les Nations,
Embelli l'Univers par des travaux immenses,
Et porté les Heros aux grandes actions.
Mais aussi combien d'impostures,
De sacriléges, d'attentats,
D'erreurs, de cruautés, de guerres, de parjures,
A produit le désir d'être aprés le trépas,
L'entretien des Races futures?
Deux chemins diférens, & presqu'aussi batus,
Au Temple de Memoire également conduisent;
Le nom de Penelope & le nom de Titus,
Avec ceux de Medée & de Neron s'y lisent:
Les grands crimes immortalisent
Autant que les grandes vertus.

Je

Je ſai que la gloire eſt trop belle,
Pour ne pas inſpirer de violens déſirs;
La chercher, l'aquerir, & pouvoir joüir d'elle,
Eſt le plus parfait des plaiſirs.
Oüi ce bonheur pour l'homme eſt le bonheur ſuprême:
Mais c'eſt là qu'il faut s'arrêter
Tout charmé qu'il en eſt, à quelque point qu'il l'aime;
Il a peu de bon ſens quand il va s'entêter
De la vanité de porter
Sa gloire au delà de lui-même;
Et quand toûjours en proye à ce déſir extrême,
Il perd le tems de le goûter.

Encor ſi dans le champ que le Cocyte aroſe,
Dépoüillé de toute autre choſe,
Il étoit permis d'eſpérer
De jouir de ſa renommée,
Je ſerois bien moins animée
Contre les ſoins qu'on prend pour la faire durer:
Mais quand nous décendons dans ces demeures ſombres,
La gloire ne ſuit plus nos Ombres,
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux,
Et quelque bruit que le mérite,
La beauté, la valeur puiſſent faire aprés nous,
Hélas on n'entend rien ſur les bords du Cocyte!

Par où donc ces grands noms d'illuſtres, de fameux, Aprés

Aprés quoi les Mortels courent toute leur vie,
Avides de laisser un long souvenir d'eux,
Doivent-ils faire tant d'envie?
Est-ce par interêt pour d'indignes néveux,
Qui seuls de ces grands noms jouïssent,
Qui ne les font valoir qu'en des discours pompeux,
Et qui toûjours plongez dans un désordre afreux,
Par des lâchetez les flétrissent?

De ces heureux Mortels qui n'ont point eu d'égaux
Tel est l'ordinaire partage,
Traitez par la nature avec moins d'avantage,
Que la plûpart des animaux;
Leur race dégénere, & l'on voit d'âge en âge

En elle s'éfacer l'éclat de leurs travaux.
Des choſes d'ici bas c'eſt le vrai caractere:
Il eſt rare qu'un fils marche dans le ſentier,
Que ſuivoit un illuſtre Pere:
Des mœurs comme des biens on n'eſt pas heritier,
Les exemples n'inſtruiſent guére.
Tandis que le Soleil ſe leve encor pour nous,
Je conviens que rien n'eſt plus doux
Que de pouvoir ſurement croire,
Qu'aprés qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,
Rien de lâche, rien d'odieux
Ne ſouillera nôtre memoire.
Que regrettez par nos Amis,
Dans leur cœur nous vivrons encore.
Pour un tel avenir tous les ſoins ſont permis, C'eſt

C'eſt par cet endroit ſeul que l'amour propre honore,
Et ſans laiſſer le reſte entre les mains du ſort,
Quand le mérite eſt vrai mille fameux Exemples
Ont fait voir que le tems ne lui fait point de tort:
On refuſe aux vivans des Temples
Qu'on leur éleve aprés leur Mort.

Quoi l'homme ce chef-d'œuvre à qui rien n'eſt ſemblable?
Quoi l'homme pour qui ſeul on forma l'Univers?
Lui dont l'œil a percé le voile impénétrable,
Dont les arrangemens & les reſſors divers,
De la nature ſont couverts,
Lui des Lois & des Arts l'Inventeur admirable,

Aveugle pour lui ſeul ne peut-il diſcerner,
Quand il n'eſt queſtion que de ſe gouverner,
Le faux bien du bien véritable?

Vaine réfléxion, inutile diſcours!
L'homme malgré vôtre ſecours
Du frivole avenir ſera toûjours la dupe.
Sur ſes vrais intérêts il craint de voir trop clair,
Et dans la vanité qui ſans ceſſe l'occupe,
Ce nouvel Ixion n'embraſſe que de l'air.
N'être plus qu'un peu de pouſſiére,
Bleſſe l'orgueil dont l'homme eſt plein.
Il a beau faire voir un viſage ſerain,

Et

Et traiter de ſang froid une telle
matiére,
Tout dément ſes dehors, tout ſert
à nous prouver
Que par un nom célébre il cherche
à ſe ſauver
D'une deſtruction entiere.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui
mon eſprit eſt ſi vain?
Que fais-je & de quel droit eſt-ce
que je cenſure
Le goût de tout le genre hu-
main?
Ce goût favori qui lui dure
Depuis qu'une immortelle main
Du ténébreux Cahos a tiré la na-
ture.
Ai-je aquis dans le monde aſſez
d'autorité
Pour rendre mes raiſons utiles,
Et pour détruire en lui ce fond
de vanité,

Qui ne pût lui laisser aucuns momens tranquiles.
Non, mais un esprit d'équité
A combattre le faux incessamment m'attache,
Et fait qu'à tous hazards j'écris ce que m'arrache
La force de la verité.
Hé! comment pourrois-je prétendre
De guérir les Mortels de cette vieille erreur,
Qu'ils aiment jusqu'à la fureur,
Si moi qui la condamne ai peine à m'en défendre.
Ce portrait dont Apelle auroit été jaloux,
Me remplit malgré moi de la funeste attente,
Que je ne saurois voir dans autrui sans courroux.
Folle raison que l'homme vante,
Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur vous!

Toû-

Toûjours vains, toûjours faux,
toûjours pleins d'injuſtices,
Nous crions dans tous nos diſcours
Contre les paſſions, les foibleſſes,
les vices,
Où nous ſuccombons tous les jours.

Voilà en ſix vers le plus beau portrait du cœur humain que j'aye vû de ma vie. Je connois des gens qui ſe ſont diſtinguez dans le monde par de gros volumes, qui ſe feroient plus d'honneur d'être Auteurs de ces ſix vers ſeulement, que de tout ce qu'ils ont fait en leur vie. Je ſai bon gré à nôtre Ami de choiſir ſi bien ce qu'il nous envoye. Mais croiriez vous bien ce qu'il me dit de Madame des Houlieres même, qu'elle a échoüé comme les autres, s'il faut ainſi dire, ſur les loüanges de ſon Roi, &

qu'elle a fait depuis ſix mois un petit poëme ſur la campagne paſſée de Monſieur le Dauphin, où l'on ne reconnoit plus Madame des Houlieres. Tout ce que j'ai vû de ſa façon me paroît ſi beau, & ſi bien tourné, que j'ai de la peine à croire qu'elle ſoit capable de faire quelque choſe de mediocre. J'aimerois mieux dire que les François ont changé de goût, ou qu'accablez de la miſére qu'ils ſouffrent ſous un regne que les Panegiriſtes de la Cour de France ont repreſenté comme un Regne des plus heureux pour le Souverain & pour les Peuples, ne peuvent ſouffrir qu'on leur parle de bonheur & d'abondance, dans un tems où ils ont à ſoutenir le peſant fardeau d'une Guerre qui les ruine, & qui les expoſe aux cruelles extremitez de la famine. Mais il me ſemble qu'on devroit diſtinguer entre Mon-

Monsieur le Dauphin & le Roi son Pere. Celui-ci a fait le mal, & l'autre en souffre. Si le Roi a été loüé aux dépens de Dieu & des hommes, & souvent même aux dépens de la verité; s'il a fait par sa valeur & par sa prudence tant de glorieuses conquétes, doit-on trouver mauvais qu'on regale à l'avance Monsieur le Dauphin de la conquête de l'Allemagne. Les tems changent, Monsieur, à mesure que les affaires changent. Les François ne parloient autrefois de leur Gouvernement qu'avec beaucoup de respect. Aujourd'hui que chacun sent les besoins tout le monde se donne la liberté de le satirifer. C'est une preuve convainquante qu'on le mépriſe autant de l'heure qu'il est, qu'on le respectoit autrefois. Si vous voulez bien juger des sentimens que les François ont aujourd'hui de leur Roi, permettez moi

avant que de finir cette Lettre de vous mettre ici des vers qui ont fait beaucoup de bruit. Ils ont déja couru bien des Païs, mais n'importe, ils ſont beaux, & pourvû qu'ils ſoient nouveaux pour vous cela me ſufit.

AU ROY DE FRANCE.

A vaincre tant de fois les forces s'affoibliſſent;
Tu triomphes, Louïs, mais tes Peuples gemiſſent:
La France avec douleur admire tes hauts faits,
Et ta grandeur, grand Prince, accable tes Sujets.

Louïs

Louïs tu veux courir de victoire en victoire;
Mais prens bien garde auſſi de triompher en vain:
Tu ſeras, il eſt vrai, raſſaſié de gloire.
Hé quand le ſerons nous de pain!

Rappelle ta bonté, conſerve ta memoire;
Prens garde qu'en parlant de toi, quelque écrivain,
Ne diſe que Louïs pour vivre dans l'hiſtoire,
Nous a tous fait mourir de faim.

Que peux-tu déſirer, mille & mille Lauriers,
Te font nommer par tout le Guerrier des Guerriers;
Ta grandeur eſt preſque divine.
Laiſſe nous donc joüir des douceurs de la Paix:

Quel

Quel funeſte deſſein d'obliger tes Sujets
A crier victoire & Famine ?

Voilà bien des vers, Monſieur, vous voyez qu'on prend ſoin de vous ſatisfaire. Je ne m'embaraſſe guére qu'ils quadrent, ou ne quadrent pas au ſujet ſur lequel vous m'obligez d'écrire, puiſque ce n'eſt qu'à vous que je les envoye. Vous m'en demandez de toutes les façons; comment peut-on faire pour vous refuſer ? Vous vous y prenez d'une maniére qu'il n'y a pas moyen de s'en défendre. Vous ſavez ce qu'il m'en coûte, & il ne ſeroit pas honnête que vous abuſaſſiez de ma bonté. Adieu, Monſieur, croyez moi toûjours,

Vôtre trés-humble &c.

OLINDE.

LET-

LETTRE IV.

CHER CLEANDRE,

Vous me plaindriez bien loin de me blâmer, si vous saviez ce qui m'a empêché de vous écrire depuis tant de tems. Il y a quinze jours que je n'ai pas eu un seul moment à moi. On m'a condamnée pour mes pechés à entretenir une compagnie composée de gens mêlez, tous diférens d'humeur, de maniére de vivre, & de conversation; de sorte qu'il étoit presqu'impossible de plaire aux uns sans déplaire aux autres. Si vous vous resouvenez de ce que je vous ai dit si souvent, que j'aimerois mieux être seule toute ma vie, à moins

que

que d'être avec des gens choisis, vous conclurez sans peine que j'étois dans un étrange embaras, d'autant plus que je vous ai dit encore, s'il vous en souvient, que je preferois quelquefois la solitude à la meilleure compagnie, & que je ne me suis confinée à la Campagne que pour éviter l'embaras du grand monde. Cela me fait bien voir qu'il n'y a point de plaisir tout pur, & que ce qui fait le bonheur des uns ne fait pas celui des autres; & je serois fort condamnable si je croyois avoir un privilége particulier, & une destinée diférente de celle de tout le monde. Les roses & les épines se cueillent par tout; & la campagne, non plus que la ville, n'est pas exempte de cette bizarre confusion. Mais quelque chose qui m'arrive, quelque contre-tems qui puisse me priver de ce que j'aime, je

me

me console de tout, & je me croirai toûjours heureuse tant que Cleandre me conservera son amitié. Vous vous souvenez bien sans doute que j'en demeurai dans ma précedente à la résolution que j'avois faite de voir Cloridon, comme il le souhaitoit. Je veux vous aprendre le reste, & recommencer par vous dire, que nous nous vîmes aussi souvent qu'il nous fût possible, & que nous nous separâmes toûjours également bien satisfaits l'un de l'autre. Il me fit part de tous ses petits chagrins, & il avoit une si grande confiance en moi, qu'il me communiqua quelques intrigues d'Etat, qui sont encore Lettres closes pour certaines gens qui s'imaginent savoir les plus grands secrets de la Cour; & je puis vous dire enfin qu'il n'entreprit jamais rien d'important sans me consulter. Cela du-

ra pendant deux mois, & juſques là il ne ſe paſſa rien qui me donnât ſujet de me repentir d'avoir fait une choſe, qui n'étoit pas mauvaiſe en elle même, mais qui pouvoit le devenir à cauſe des conſequences. Un jour aprés m'avoir dit pluſieurs choſes qui le touchoient de prés, il s'ouvrit en ces termes : *Il y a un ſecret Olinde*, ajouta-t-il, *que je ne vous ai pas encore dit, quoi que mon cœur ne ſoit occupé d'autre choſe; mais je ſuis perſuadé que vous ne le ſavez déja que trop.* Je lui répondis que je ne ſavois dequoi il s'agiſſoit. Quoi, *Olinde*, reprit-il en m'interrompant, *eſt-il poſſible que vous ne ſachiez pas, que je ſuis l'homme du monde le plus amoureux? Comment avez vous pû vous imaginer qu'aprés vous avoir bien connuë, j'aye été capable de n'avoir pour vous qu'un froid reſpect, ou ſimplement ce qu'on*

qu'on appelle amitié? Non, non, Olinde, je vous aime, & je puis vous dire avec paſſion. Je ne puis vivre à moins que vous ne me permettiez de vous le dire, & d'eſperer que vous m'aimerez un jour.

Ce diſcours me ſurprit ſi fort que je ne ſavois que répondre. Il me fâchoit d'être obligée de changer avec lui de maniére de vivre; mais je ne me trouvois pas dans le fond auſſi offenſée de ſon amour que je devois l'être. Cependant je me contraignis, & je révêtis toute la ſeverité qui eſt néceſſaire en pareil cas. J'ai bien plus de ſujet, Milord, lui répondis-je, de me plaindre de la déclaration que vous venez de me faire, que je n'en aurois ſi elle m'étoit faite par un autre. Eſt-ce ſur ce pied-là, Milord, que vous dites que vous me connoiſſez ſi bien? Qu'avez vous donc vû en

moi qui vous ait obligé à me traiter de cette maniére? Vous ai-je donné quelque ſujet de ſoupçonner ma vertu? ou eſt-ce que vous étes las de ma converſation, & que vous cherchez les moyens de vous en défaire?

Beauté cruelle, me répondit-il, *devez-vous me haïr parce que je vous aime? Pouvez-vous vous réſoudre à me défendre de vous voir par la ſeule raiſon que vous voyez que je le ſouhaite avec plus de paſſion que jamais.* Je vous ferois une trop longue Lettre ſi je voulois vous rendre compte de tout ce qu'il me dit de tendre. Il ſufit de vous dire qu'il me débita tout ce qu'un Amant pût s'imaginer de plus paſſionné, & qu'il parla ſi bien, que je ne ferai pas dificulté de vous avouër, que mon cœur ſentit quelque émotion, que je ne trouvai que trop grande. Cependant je ſus ſi bien

diſſimuler qu'il ne s'aperçût de rien. Il m'écrivit pluſieurs Lettres ſur le ton dolent. Il m'aprenoit que toute la Cour s'étoit aperçûë de ſon chagrin, & qu'il n'avoit plus guére de tems à vivre à moins que je ne vouluſſe le voir. Il me prioit en même tems de vivre avec lui comme auparavant, & me promettoit de ne plus me parler de ſon amour. Je refuſai encore le parti, mais je vous avouë que ce ne fut pas ſans repugnance. Je n'étois pas contente de moi-même lorſque je penſois en lui, & j'avois peine à me pardonner le plaiſir que je me faiſois lorſque j'aprenois dans les compagnies où je me trouvois, qu'il étoit devenu de ſi mauvaiſe humeur depuis quelque tems, que perſonne n'oſoit lui parler d'afaires. Je me faiſois un plaiſir de penſer que c'étoit à cauſe de moi, & je faiſois cent queſtions ſur

ſon

son chapitre. Quelque tems après les affaires publiques l'obligerent d'aller en Flandres, où il fit des choses dignes de lui. On ne parloit par tout que de sa valeur, de sa générosité, & de sa liberalité ; ce qui m'engageoit encore davantage. Je ne pouvois qu'avoir de l'inclination pour un homme si bien fait, lorsque je venois à considerer que j'en étois aimée. Cependant je m'imaginois que je n'avois pour lui que l'estime que je croyois devoir à son mérite, & la reconnoissance qu'exigeoient de moi les services qu'il m'avoit rendus. Mais je m'apperçûs que je devenois insensiblement plus triste qu'à l'ordinaire. Un soir que ma Mere & moi nous promenions tout le long du Canal du Parc saint Jaques, un Gentilhomme de son Païs & de sa connoissance nous aperçût de loin, & vint

& vint nous faire compagnie. Comme l'air étoit un peu frais nous étions en masque, & aprés avoir fait deux ou trois tours, il vit un de ses Amis & de ses compatriotes qui venoit à nous. *C'est Antonio*, dit-il, *fils de Milord... C'est un Cavalier parfaitement bien fait; il a du bien, & je voudrois qu'il fût marié à Olinde.* Je connois sa Maison, & j'ai oüi parler du Cavalier, répondit ma Mere, je ne desaprouverois pas trop le parti. Là dessus il nous joignit, & aprés avoir fait des excuses sur la liberté qu'il avoit prise de nous aborder, & nous avoir prié de trouver bon qu'il fût de nôtre promenade, il passa de mon côté. Il n'avoit pas vû mon visage, car il faisoit obscur, & lorsque nos premiers complimens s'étoient faits je m'étois contenté de faire semblant de lever le masque; cependant il ne

laissa

laiſſa pas de dire une infinité de jolies choſes au ſujet de ma beauté & de mes charmes : car comme vous ſavez, Meſſieurs les Galans ont toûjours l'Encenſoir à la main. Aprés demie heure de converſation nous reprîmes le chemin du logis, où ils vouloient abſolument nous conduire. Mais un des Domeſtiques d'Antonio ſurvint, & lui dit qu'on l'attendoit depuis long-tems; qu'un de ſes Amis qui partoit le lendemain pour les Païs étrangers l'attendoit au Mail, & vouloit lui parler tout à l'heure à quelque prix que ce fût; de ſorte qu'il rebrouſſa, & nous laiſſa aux ſoins & à la conduite de ſon Ami.

La premiere fois qu'Antonio rencontra ſon Ami, il lui dit qu'il étoit ſi charmé de la converſation de la Dame avec laquelle il s'étoit promené en ſa compagnie, qu'il n'auroit point de repos qu'il

ne

ne l'eût vûë encore. Il lui répondit que s'il l'avoit vûë il n'en ſeroit pas ſi content; mais qu'il vouloit lui en faire voir une dont la beauté lui feroit bien-tôt oublier celle dont il étoit ſi charmé. Antonio lui dit qu'il faiſoit plus de cas de l'eſprit & de la bonne humeur que du plus beau viſage du monde. Mais afin que vous ne croyez pas que je ſois un entêté, je la verrai à condition que ſi ſes yeux ne font pas ſur moi tout le fracas que vous eſperez, vous me ferez connoître celle dont l'eſprit m'a peut-être plus frapé que vous ne vous imaginez. Il lui promit de le faire, & aprés l'avoir quitté il vint nous voir. Il nous fit le détail de cette converſation, nous pria de continuër ſur ce plan là, & de ne lui pas faire connoître que nous l'euſſions déja vû; car il ſe faiſoit un fort grand plaiſir

de me faire Rivale de moi-même. J'en tombai d'accord. Nos Meſſieurs étant venus, j'entretins le mien avec la plus grande ſimplicité du monde; car il faut vous dire que j'avois pour lui une averſion dont je ne ſaurois vous rendre raiſon, cette paſſion n'étant pas moins bizarre que l'amour; de ſorte que j'étois bien aiſe qu'il crût que j'étois folle, afin de lui faire perdre l'envie de revenir me voir. Je n'étois pas fachée de m'apercevoir qu'il étoit embaraſſé de ma compagnie; & pour l'en embaraſſer encore davantage, je parlai beaucoup, & fort peu à propos. Aprés qu'ils furent ſortis il dit à ſon Ami, *que ſi Olinde avoit l'ame de l'autre, elle ſeroit une dangereuſe perſonne; mais que faite comme elle étoit il ne pouvoit l'aimer que comme on aime une belle Peinture. Que ſa ſimplicité*

ne

ne faiſoit qu'augmenter la paſſion qu'il avoit de voir l'inconnuë, & qu'il le ſommoit de ſa parole. Il répondit qu'il ne ſavoit pas que produiroit une ſeconde viſite à Olinde ; que cependant pour tenir ſa parole, il feroit enſorte de lui donner ſatisfaction, & chercheroit les moyens de lui faire voir celle qu'il ſouhaitoit ; mais qu'il ne pouvoit pas lui promettre qu'il la verroit ſans Maſque ; car elle étoit extrémement reſervée, en quoi elle n'avoit pas tout le tort. J'avois une extréme repugnance à le revoir, mais ſon Ami me preſſa tellement, & ma Mere me dit tant de choſes, qu'il fallût enfin ſe rendre ; ce que je ne fis qu'à condition d'avoir le viſage couvert.

Il mena donc Antonio au Parc à l'heure dont nous étions convenus, lui faiſant entendre qu'il avoit apris que la Dame devoit

y être & qu'il ſeroit mieux de la rencontrer comme par un pur éfet du hazard. La converſation que nous eûmes enſemble m'auroit aſſez diverti, ſi l'averſion que j'avois pour lui ne m'eût fait trouver deſagréable tout ce qu'il faiſoit ou qu'il diſoit. Il me dit que depuis qu'il m'avoit vûë j'avois continuellement occupé ſon eſprit, & que j'avois fait ſur ſon cœur une impreſſion qui ne s'en éfaceroit jamais. Je lui répondis qu'il falloit qu'il eût une étrange opinion de ma crédulité, s'il s'imaginoit me faire croire qu'il fût amoureux d'une perſonne qu'il n'avoit jamais vûë. Ha! Madame, répondit-il alors, vous étes infiniment plus charmante toute maſquée que vous étes, que ne l'eſt une belle Agnés qui n'a de charmes que pour les yeux, & que mon Ami me mena voir il y a quelques jours. Et alors il

me

me fit un long portrait d'Olinde, & me fit le détail de tout ce qu'elle lui avoit dit, qui étoit aſſûrement le diſcours du monde le plus inſipide. Nous fîmes ſur la pauvre Dame quelques remarques ſatiriques, & puis nous nous ſéparâmes. Antonio vouloit fort nous conduire chez nous, mais on ne voulut pas le lui permettre. Aprés cela il importuna extrémement ſon Ami de lui faire connoître l'inconnuë; mais il lui répondit qu'il n'oſoit le mener chez elle ſans ſa permiſſion; que tout ce qu'il pouvoit lui promettre étoit d'eſſayer s'il pourroit l'obtenir en cas qu'il continuât à le deſirer, aprés avoir vû Olinde deux ou trois fois. Il répliqua qu'il eſſuïeroit cette mortification, dans l'eſperance qu'il lui procureroit l'avantage qu'il lui promettoit; mais qu'il le prioit de faire diligence, puiſqu'il ſa-

voit juſqu'où alloit l'impatience d'un Amant; & qu'il aimeroit mieux voir le viſage le plus horrible qu'on puiſſe s'imaginer, que d'être dans l'incertitude où il étoit. Il le mena enfin chez nous pluſieurs fois, & je fis toûjours le même perſonnage, c'eſt à dire celui d'étourdie. Cependant il avoüoit à ſon Ami, que je lui avois cauſé un peu d'émotion; mais il ajoûtoit en même tems qu'il ne vouloit plus me voir, de peur d'être obligé d'aimer une perſonne pour laquelle il ne pouvoit avoir d'eſtime. Mais un moment de converſation, diſoit-il, avec ſon autre charmante dépoüilleroit Olinde du peu de progrés qu'elle avoit fait ſur ſon cœur. Peu de tems aprés des Dames de ma connoiſſance, & à peu prés de mon âge, allant à la Comedie me prierent d'en être. J'étois ſi chagrine que je ne pou-

vois

vois penſer à aucun divertiſſement; & ce fut cela même qui les obligea à me preſſer davantage, parce, diſoient-elles, que ſi cela ne diſſipoit pas ma triſteſſe, cela feroit au moins une agréable diverſion. Je me rendis donc à leurs ſolicitations. Nous allâmes à la Comedie, & les premiers que j'y vis ce fut Antonio & ſon Ami. Ce dernier voyant auprés de moi une Dame qui n'étoit rien moins que belle, il lui vint en penſée de dire que c'étoit celle dont Antonio étoit amoureux. Il la conſidera long-tems avec toute l'attention imaginable; en ſuite ſe tournant du côté d'une autre qui étoit de leur compagnie; laquelle des deux, dit-il, en nous montrant au doigt, vous revient le mieux? Vous me faites là, répondit-il, une queſtion qui me ſurprend; Je trouve trop de diſparité entr'elles pour balan-

cer à me déterminer en faveur d'Olinde, car il faut vous dire qu'il savoit mon nom. Vous changeriez de sentiment, dit Antonio, si vous les connoissiez toutes deux aussi bien que moi; car je fais deux fois plus de cas de l'esprit & de la solitude de l'autre que de la beauté d'Olinde. Olinde a l'un & l'autre, répliqua le Cavalier, & je suis persuadé que vous en seriez convaincu si vous lui aviez parlé, ou si vous l'aviez entenduë raisonner; car tout le monde lui rend cette justice. On lui fait trés-grand tort, répondit Antonio, car elle est bête à faire pitié. Je n'ai jamais connu femme dont la conversation soit plus ennuyeuse. Elle parle éternellement, & ne dit rien de sensé. Il est impossible que Monsieur vôtre Ami que voilà, qui est un trés-bon juge de ces sortes de choses, m'en ait par-

parlé ſur ce pied-là, & que cela ne ſoit pas: cela me fait croire que vous vous équivoquez, & que vous prenez Olinde pour une autre. J'ai été trop ſouvent avec elle pour m'équivoquer, répondit Antonio: croyez plûtôt que nôtre Ami plaiſantoit lorſqu'il vous a parlé d'elle ſi avantageuſement. Leur conteſtation alla ſi loin qu'ils queſtionnérent l'Ami ſur la matiére, qui répondit en riant qu'il n'avoit jamais vû un viſage plus mignon, & qu'il croyoit qu'elle avoit autant d'eſprit qu'il lui en falloit. Ils trouverent cette réponſe ſi ambiguë, & elle l'étoit en éfet, qu'ils n'en pûrent rien conclurre. Antonio qui n'eût pas été fâché de trouver autant d'eſprit à Olinde, qu'il s'imaginoit en trouver à une autre dont les dehors ne lui revenoient pas à beaucoup prés ſi bien, ſe faiſoit un plaiſir de s'imaginer

qu'il s'étoit trompé. Mais lorſqu'il revenoit à la conſiderer avec attention il étoit perſuadé que ce qu'il diſoit n'étoit que trop vrai. Cependant pour s'éclaircir de la verité il s'enquit de moi à tous ceux qu'il jugea pouvoir lui aprendre quelque choſe ſur le fait dont il s'agiſſoit; mais cela ne fit que le confondre davantage; car tout le monde convenoit que je n'étois rien moins que bête, & il ne pouvoit pas s'imaginer pourquoi j'affectois de le paroître; & c'eſt ce qu'il réſolut de ſavoir. Il nous vint voir ſouvent, & me trouva toûjours la même. Il vint un jour entr'autres que nous avions groſſe compagnie. Ce fut un extrême embaras pour moi; car d'un côté je ne voulois pas faire la ridicule devant tant de gens, & d'un autre côté il n'étoit pas honnête de garder

der le ſilence. Il falloit pourtant prendre parti, & c'eſt ce que je fis, car j'aimai mieux paſſer pour groſſiére que de le détromper. Lorſqu'on me parloit je faiſois ſouvent ſemblant de ne pas entendre, mais je fus obligée de répondre ſur ce qu'une Dame de la Compagnie me dit. Quoi, Olinde, étes vous devenuë muette tout à coup? Je ſuis ſûre que vous ne le devez pas, car s'il étoit pardonnable à quelqu'une du Sexe de parler toûjours, ce ſeroit ſans contredit à vous qui parlez ſi bien. Ce compliment à contretems me rendit ſi confuſe, que je croi que je n'y répondis pas ſagement. Ce qui acheva de tout gâter fût qu'une autre Dame tirant un papier de ſa poche dit, *j'ai réſolu de faire parler Olinde malgré elle, & jugez je vous prie par cette chanſon de ce qu'elle ſait faire.* Aprés cela elle lût tout

du long une chanſon qu'elle m'avoit prié de faire; car elle chantoit parfaitement bien. Je l'aurois volontiers deſavoüée; mais je vis que cela n'auroit de rien ſervi, car il faut que l'eſprit paroiſſe de maniére ou d'autre, & aſſeurément il n'eſt pas aiſé de le cacher. Antonio parut auſſi joyeux de cette découverte que j'en fus afligée; car jamais femme n'a eu plus de paſſion de paſſer pour ſage, que j'en avois de paſſer pour folle. Depuis ce tems-là il vint me voir tous les jours, & lorſque ſon Ami lui diſoit, qu'il eſpéroit qu'il ne diſputeroit plus la preference à Olinde, puiſqu'elle lui avoit fait oublier entiérement celle qu'il lui preferoit autrefois de beaucoup; il répondoit que ce n'étoit pas la même Olinde qu'il aimoit, puiſqu'elle avoit changé d'eſprit. Qu'il n'avoit pas oublié l'autre

non

non plus puiſque c'étoit le même eſprit, les mêmes penſées fines & bien tournées, & les agrémens de la même converſation qu'il adoroit en la perſonne d'Olinde. Je ne ſaurois vous dire s'il avoit apris que ces deux perſonnes n'étoient que la même, mais je puis vous dire qu'il ne demanda plus à voir l'autre.

Lorſqu'il me déclara ſon amour, je reçûs ſa déclaration ſi froidement, qu'il ne pouvoit avoir que bien peu d'eſperance; mais c'eſt la derniere choſe dont un Amant ſe défait entiérement, & c'eſt ce qui ſoutient ſon Amour & ſa perſeverance. Il étoit attentif aux occaſions, & ne manquoit pas de faire quelque tentative lorſqu'il voyoit que quelque choſe m'avoit plû; mis il étoit toûjours repouſſé, & ne remportoit que des mépris qui le déſoloient. Lorſqu'il étoit avec moi je me fai-

faiſois un plaiſir de repeter ſouvent ces paroles de Sophonisbe, *les Forts imprénables ſe moquent du ſiége, il y en a un que vous ne ſauriez prendre; il eſt pour le plus fier, pour le plus brave, & pour le premier homme de la terre.* Il m'importuna fort pour m'obliger de lui dire quel étoit cet homme heureux; & il me proteſta que ſi je voulois le lui faire connoître il ne me reparleroit jamais de ſa paſſion. Je lui répondis que s'il y avoit un tel homme il n'étoit pas néceſſaire qu'il ſût ſon nom pour l'obliger à ne plus me fatiguer, puiſque ſes empreſſemens n'étoient pas capables de me faire changer de ſentiment; & que d'ailleurs c'étoit peut-être un ſecret que je n'étois pas obligée de dire; mais qu'enfin je ne voulois plus entendre parler de ſon amour. Il employa pendant une heure ou deux les ſupplications,

les

les ſoûpirs, & les plaintes pour me faire retracter, mais tout cela fut inutile, & je ne fus pas fâchée qu'il crût que j'étois amoureuſe, quoi que je ne le cruſſe pas moi-même. Il ne laiſſa pas de me continuër ſes viſites, mais ſans me dire rien de particulier, ni ſans ſoupçonner l'objet de mon amour. Un jour ma Mere & quelques perſonnes qui nous avoient rendu viſite ſe mirent à parler de ce que Cloridon avoit fait de grand. Il n'entendit pas plûtôt parler du nom de Cloridon, qu'il me regarda, (peut-être cela ſe fit-il par hazard;) Mais comme j'étois un peu coupable je crûs que cela s'étoit fait à deſſein. Je rougis, je baiſſai la vûë, & à vous dire vrai j'eûs de la confuſion; ce qui me fit encore rougir davantage. Il ne falloit que cela pour lui donner de l'ombrage, car il y avoit déja long-tems

que

que la jalousie s'étoit emparée de son esprit, & il n'attendoit que la moindre petite ombre de raison pour prendre quelqu'un à partie.

J'eus tant de honte de moi même, qu'il me fût impossible de demeurer dans la chambre. Je n'en fus pas plûtôt sortie qu'Antonio réleva ce qu'on avoit dit de Cloridon, commença à faire l'éloge de sa personne, & demanda à ma Mere ce qu'elle en pensoit. Elle répondit qu'il y avoit si long-tems qu'elle ne l'avoit vû, qu'elle l'avoit presqu'oublié; mais que sa fille l'avoit vû depuis peu au sujet d'une telle afaire, & qu'elle en parloit comme de l'homme du monde le mieux fait. Il n'en fallut pas davantage pour le confirmer dans l'esprit de jalousie où il étoit déja. La premiere fois qu'il eut occasion de me voir il me dit des nou-

nouvelles de Cloridon, & me demanda enſuite ſi je ne l'avois jamais vû, & ce que j'en penſois. Comme je ne ſavois rien de ce que ma Mere lui avoit dit ſur ce chapitre, & que j'étois bien aiſe qu'il ne crût pas ce que je ſoupçonnois qu'il croyoit, je répondis que je l'avois vû deux ou trois fois de loin à la promenade, qu'il m'avoit paru aſſez bien fait, mais qu'il falloit un peu prendre au rabais le bien que la renommée en publioit. Dés ce ce moment là il ne douta plus qu'il ne fût ſon Rival. Il s'agiſſoit ſeulement de ſavoir où nous en étions, & c'étoit là la dificulté. Il n'ignoroit pas le caractere de Cloridon, il croyoit que j'avois de la vertu, & ne pouvoit s'imaginer qu'il ſe fût paſſé entre nous rien de criminel. Dans cette ſituation d'eſprit il réſolut de chercher les moyens de ſavoir

voir ſi j'étois dans de grands engagemens, & juſqu'où pouvoit aller mon afection. Pour cet éfet il me fit voir une Lettre écrite de Flandres, par laquelle on lui mandoit que Cloridon, au grand étonnement de tout le monde, avoit gardé pendant toute la Campagne une jeune Dame traveſtie en homme, & que cela s'étoit découvert par un accident dont il lui faiſoit un ample détail. Je me trouvai ſaiſie de je ne ſai quoi d'extraordinaire. Je fis tout ce que je pûs pour cacher ma ſurpriſe; mais comme je changeai deux ou trois fois de couleur, il me fut impoſſible d'empêcher qu'il ne s'aperçût que cette nouvelle m'avoit touchée. Il ne m'en dit pourtant rien, & je fus obligée pour faire une eſpece de diverſion de faire tomber la converſation ſur des choſes indiférentes. Dés que

je

je fus ſeule je m'examinai ſur la matiére. D'où vient que je m'en embaraſſe, me diſois-je à moi-même? Il a voulu m'aimer, mais je l'ai remercié de ſon amour; & bien loin d'avoir reçû ſes ſoins, j'ai ſouvent fait réſolution de ne le voir jamais, lors même que je l'ai crû conſtant. D'où vient donc la douleur que je ſens, & le chagrin que je me fais d'aprendre qu'il en aime une autre? D'où vient que je deſire ſon retour avec tant d'impatience? Je m'aperçûs enfin que ce que j'avois appellé eſtime & reconnoiſſance, n'étoit autre choſe qu'amour, & j'avois autant de honte de ma foibleſſe, que ſi elle avoit été connuë de toute la terre. Je m'imaginois que tous ceux qui me voyoient liſoient en gros caractére mon amour dans mes yeux; & lorſque la jalouſie me laiſſoit la liberté de raiſonner, je

me

me haiſſois moi-même de penſer & de deſirer quelque choſe de ſi extravagant.

Antonio de ſon côté n'étoit pas pareſſeux; il croyoit que la conjoncture étoit favorable, & qu'il devoit profiter des premiers mouvemens de ma colére contre Cloridon; que mon reſſentiment & la ſoumiſſion où j'étois à l'égard de ma Mere, ſupoſé qu'il pût la mettre dans ſes intérêts, comme il y voyoit beaucoup d'apparence, m'obligeroient à l'épouſer; & qu'alors il étoit perſuadé que la raiſon & le devoir l'emporteroient ſur mon amour. Il fit ſi bien auprés de ma Mere qu'il eût ſon conſentement, & la pria d'interceder pour lui. Mais bien loin que cela produiſit l'éfet qu'il s'en étoit promis, cela ne fit qu'augmenter l'averſion que j'avois pour lui. J'étois aſſez injuſte pour le regarder com-

comme la cause de mon affliction, & j'étois tellement choquée de lui voir prendre de semblables mesures, que je previs bien qu'il m'en coûteroit dans la suite; de sorte que je le maltraitai jusqu'à lui dire des duretez. Mais laissons Antonio & Olinde également malheureux jusqu'à l'ordinaire prochain, que je vous aprendrai le changement de leurs afaires. Si ce fut un soulagement pour Olinde, je suis persuadé que ce ne fut rien moins que cela pour Antonio, qui n'en eut qu'un peu davantage à soufrir.

Je n'ai rien de nouveau à vous envoyer. Je croi que les beaux esprits de Paris sont si occupez des afaires de la Guerre, qu'ils ne pensent plus aux Muses, ou plûtôt que les Muses, qui aiment naturellement le repos, ont quitté le séjour de Paris. D'ailleurs le Roi est obligé de faire de tous

côtez tant de dépenſe, que je ne doute pas qu'il ne retranche, ſi cela n'eſt déja fait une bonne partie des penſions de ces Meſſieurs là: Aprés cela le moyen de faire des vers. On m'écrit qu'un venerable Vieillard d'une maiſon Illuſtre de la Province s'étant rendu amoureux d'une jeune Demoiſelle, belle, riche, & bien faite ſoit pour le corps, ſoit pour l'eſprit, en a été remercié & regalé d'un honnête refus. Le bon homme accuſant ſa vieilleſſe de ſa diſgrace, & ayant un fils tout jeune a prié la belle de recevoir ſon fils, & d'attendre encore quelques années qu'il fût en âge de ſe marier. La Demoiſelle n'a voulu accepter ni l'un ni l'autre parti. Elle a refuſé le Pere parce qu'il étoit trop vieux, & le fils parce qu'il étoit trop jeune. De ſorte que le bon homme pour pleurer, ou ſi vous l'aimez mieux, pour chan-

chanter leur commune diſgrace, a fait les vers que je vous envoye, & qui ont été trouvez bons.

Philis, mes beaux jours ſont paſſez,
Et mon fils n'eſt qu'à ſon aurore,
Pour vous il eſt trop jeune encore,
Et je ne le ſuis pas aſſez.

Une maligne deſtinée
Nous diſpenſe de vôtre Loi:
Vous nâquites trop tard pour moi,
Trop tôt pour lui vous étes née.

Ni moi, ni ce jeune écolier
Ne ſaurions comment nous y prendre;
A peine il commence d'aprendre,
Et je commence d'oublier.

Que

Que vôtre bonheur & le nôtre,
ſeroit charmant & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux,
Pouvoit ſe retrancher de l'autre.

Si de mon âge joint au ſien,
On faiſoit un égal partage,
Et qu'on ajoûtât à ſon âge
Ce que l'on ôteroit du mien.

Par là vous pourriez voir éclore
Pour vous deux Amans à la fois;
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'eſt pas encore.

Mais Pourquoi former ce deſir?

Si

Si nôtre âge aprochoit du vôtre,
Nous serions Rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choisir ?

Que mon fils donc seul y pretende,
Que pour posseder vos appas,
L'Amour en lui double le pas,
Et que vôtre beauté l'attende.

Que fera-t-elle en l'attendant ?
Vôtre cœur avant qu'il s'engage
Voudroit-il se mettre en ôtage,
Entre les mains d'un confident ?

Mais Dieux quelle assûrance prendre
Sur ce jeune cœur en dépot ?

Tel qui l'auroit mourroit plûtôt,
Que de ſe reſoudre à le rendre.

Ce cœur s'il vouloit prendre avis,
Sur un ſi délicat myſtére,
Pourroit eſſayer ſur le Pere;
Comment il aimeroit le fils.

Ne trouvez-vous pas que ce bon homme faiſoit l'amour d'une maniére bien ſinguliere? On dit que la Demoiſelle a répondu à ces vers. S'il m'en vient quelque choſe je vous en ferai part. Cependant croyez moi toûjours,

Vôtre trés-humble &c.

OLINDE.

LET-

LETTRE V.

CHER CLEANDRE,

Vous ne ſauriez vous imaginer, & je ne ſaurois moi-même vous dire combien ma jalouſie & la perſecution d'Antonio me firent ſoufrir. L'un ou l'autre de ces maux auroit été dificile à ſoutenir, mais tous deux enſemble ils me furent inſuportables : ce qu'il y avoit encore de cruel étoit que je n'y voyois point de remede, car je ne ſavois ce que je voulois. Mon eſprit ne pouvoit ſe fixer à rien ; chaque moment m'inſpiroit de nouveaux ſentimens. Je deſirois avec paſſion que Cloridon revint, & cependant j'étois réſoluë de ne le pas

voir; mais lorſque je faiſois réfléxion qu'il ne le ſouhaiteroit peut-être pas, je mourois preſque de peur. Ces craintes & ces embaras ne durerent pas longtems, car huit jours aprés qu'Antonio m'eût fait voir la Lettre dont j'ai parlé dans ma precedente, Cloridon arriva en ville, & m'écrivit dés la nuit même la Lettre du monde la plus tendre & la plus paſſionnée. Il me proteſtoit entr'autres choſes que toutes les conquétes qu'il venoit de faire dans les Païs étrangers ne ſauroient lui donner la moindre joye tant que je ſerois inexorable, & me prioit mille & mille fois de le voir encore, qu'aprés cela il mourroit content. C'étoit une eſpéce de ſatisfaction pour moi, mais comme vous voyez elle étoit aſſez imparfaite. Quelquefois je croyois tout ce qu'il me diſoit, & incontinent aprés

je

je l'apellois infidele & parjure. Tantôt j'étois réſoluë de ne lui pas répondre, & un moment aprés je changeois de ſentiment. Le plus long & le plus dificile fut de me déterminer ſur ce que j'avois à dire. Je lui écrivis enfin avec beaucoup de froideur afectée, & lui inſinuai enigmatiquement quelques traits au ſujet de la Dame que j'avois ouï dire qu'il avoit avec lui, & j'apris par la réponſe qu'il me fit qu'il n'y avoit rien compris. Il m'écrivit diverſes fois par la voye ſecrete que je lui avois donnée dans le tems que je le croyois de mes Amis ſeulement; mais bientôt aprés il envoya au logis me dire qu'il avoit une charge en main, & que ſi j'avois quelqu'un de mes Amis qui voulût l'accepter, elle étoit à mon ſervice. Ma Mere m'obligea de lui écrire pour le remercier, & pour lui

dire que j'avois un parent qui pouvoit remplir cette charge, & qui auroit l'honneur de le voir auſſi tôt qu'il ſeroit en ville. Cloridon qui ne demandoit pas mieux me manda, que ſi je voulois permettre qu'il me vît, il me diroit ce qu'il falloit faire pour cela. Il ajoûtoit que ce n'étoit pas une choſe à négliger, parce qu'il y avoit pluſieurs pretendans, qui pourroient l'avoir par d'autres voyes, puiſqu'elle ne dépendoit pas entiérement de lui. Je ne ſavois quelle excuſe trouver pour me diſpenſer de faire cette démarche, car je n'oſois dire à ma Mere les tête à tête que j'avois eu avec lui ſans ſa participation : peut-être auſſi n'étois-je pas fâchée que la néceſſité m'obligeât à le voir, parce que cela changeoit la nature de la choſe, & ſervoit d'excuſe à lui & à moi, quoi que dans le fond je ne fuſſe

pas bien aiſe d'être forcée à lui avoir de nouvelles obligations. Je n'ai jamais vû d'homme témoigner autant de joye qu'il en fit paroître à cette entrevûë. Il fut long-tems immobile & muet, & lorſqu'il vint à parler il dit des choſes ſi paſſionnées & ſi charmantes, avec tant de grace & tant de dégagement, que je ne pûs jamais me reſoudre de le traiter avec la ſeverité que je m'étois propoſée. Je le blâmai de ce qu'il m'obligeoit de le voir aprés l'en avoir ſi ſouvent refuſé. Je lui dis qu'il ne pouvoit pas ignorer que je ne le fiſſe contre mon inclination; mais il ſût bien me dire à ſon tour quelque tems aprés, qu'il avoit vû dans mes yeux quelque choſe qui lui avoit fait croire, que je n'étois pas fort en colére contre lui. Lorſque je lui expliquai l'endroit de ma Lettre où j'avois voulu lui parler de ſa

Dame, je le fis d'une maniére qui lui fit croire que la jalousie s'en mêloit. Il parut d'abord surpris de ce que je lui dis, mais ensuite il nia le fait si froidement, & se mit si peu en peine de me persuader que cela étoit faux, que j'en fus dans une espéce de fureur; ce qui ne servit qu'à lui faire d'autant mieux connoître mon foible. Il trouva moyen de tirer en longueur l'afaire de la commission, & de me voir par consequent deux ou trois fois. A l'égard de la jalousie il prit plaisir de l'entretenir & même de l'augmenter. Mais enfin jugeant que s'il plaisantoit plus longtems il couroit risque de me perdre pour jamais, il commença à protester serieusement, qu'il n'y avoit rien de tel: Que ce ne pouvoit être qu'une invention de quelque Ennemi particulier: Que si je voulois me donner la peine

de

de m'en informer, je verrois que ce n'étoit pas un bruit général ; & qu'il étoit impoſſible, ſi ce que j'avois ouï dire étoit vrai, que cela ne fut ſû de tout le monde. Nous croyons aiſément ce que nous ſouhaitons; mais de plus lorſque je vins à conſiderer de qui je tenois ce fait, je doutai fort qu'il fût véritable. Et lorſque je le vis jurer que depuis qu'il m'avoit vûë il n'avoit jamais aimé que moi, je fus fortement perſuadée de ſa fidelité; mais je ne l'eus pas plûtôt quitté que je retombai dans ma jalouſie. Il me dit qu'il pardonnoit volontiers à celui qui avoit inventé cette fauſſeté, puiſqu'il ne l'avoit fait que pour découvrir mes ſentimens, qui étoient à ſon avantage; mais qu'il n'en feroit pas de même s'il étoit aſſez malhonnête pour ſe vanter de ce que j'aurois declaré par foibleſſe. Je

Je ne pouvois pas alors desavouër que mon cœur ne prît trop de part en ce qui le regardoit. Cependant il sentit fort bien que rien ne seroit capable de m'obliger à le revoir. Je le quittai donc; mais je ne pûs m'empêcher de dire en partant, qu'il me rendoit fort malheureuse, & que je souhaiterois ne l'avoir jamais vû. Je m'en repentis ensuite, & condamnai cent fois ma foiblesse & mon imprudence, mais il étoit un peu trop tard. Je demandois à tous ceux que je connoissois, que je savois avoir été en Flandres, ou avoir entretenu correspondance avec Cloridon, s'ils avoient ouï dire qu'il eût une femme deguisée en homme. Tout le monde m'asseuroit qu'on n'avoit jamais ouï parler de rien de tel. Ainsi j'étois assez contente à cet égard, persuadée que j'étois que les demarches d'un homme de sa qualité

lité & de ſon caractére ſont tellement obſervées, qu'il étoit impoſſible qu'une action ſi extraordinaire fut un ſecret, ſupoſé qu'elle fût veritable. Cependant javois trés-grande envie de ſavoir ce qui avoit donné lieu à la Lettre qui avoit été écrite de Flandres à Antonio. De queſtionner Antonio là deſſus il n'y avoit pas d'aparence, car je voyois qu'il ſe doutoit déja de mon amour; quoi qu'il ne m'en eût jamais rien dit. Cependant il me rendoit toûjours les mêmes viſites, ou pour mieux dire il étoit encore mon Eſclave & mon perſecuteur; & à vous dire vrai je croi que je ne lui en devois guére de reſte, car je le traitois avec aſſez de cruauté.

Ma Mere en uſoit tout autrement, & lui rendoit tous les ſervices qu'elle pouvoit. Elle eut un jour des affaires qui l'oblige-

rent à ſortir pour ne révenir que le ſoir. Elle me laiſſa au logis, & donna ordre qu'on n'y laiſſât entrer perſonne qu'Antonio. Cet ordre me fit un ſi mortel chagrin que je réſolus de m'en venger ſur celui en faveur duquel il étoit donné. De ſorte qu'entendant que quelqu'un montoit, je me préparai à le recevoir le plus durement qu'il me ſeroit poſſible, & pour cet éfet je m'aſſis avec un Livre à la main le dos tourné du côté de la porte, & ne me levai point lorſqu'il entra, juſques à ce que je vis l'ombre d'un homme qui ſe mettoit à genoux devant moi. Alors ſans le regarder je me levai, & me promenai juſqu'à l'autre bout de la chambre. *Quoi, Madame, dit-il, ma faute eſt-elle bien ſi grande? ou avez vous tant d'averſion pour moi que de ne vouloir pas ſouffrir que je vous en demande pardon?*

Cette

Cette voix me parut douce & touchante, & me frapa comme une voix qui avoit accoûtumé de me plaire. Mais je fus dans une grande ſurpriſe aprés que j'eus enviſagé celui qui l'avoit prononcée. Mon Dieu, m'écriai-je, eſt-il poſſible? Eſt-ce vous Cloridon, ou bien eſt-ce que je ſonge?..... *Comment ai-je pû attendre ſi long-tems à vous venir voir, répondit-il alors en m'interrompant? ou comment puis-je vivre un moment éloigné de vous? Je ne puis m'empêcher de vous voir, Olinde, quelque riſque qu'il y ait pour moi; & puiſque vous n'avez pas voulu me donner un moyen plus ſûr, pouvois-je m'empêcher de profiter d'une occaſion ſi favorable?* Je voulus ſavoir comment il avoit apris que j'étois ſeule. Il me dit que depuis nôtre derniere entrevûë, où j'avois eu la bonté de témoigner que je n'étois pas in-

insensible à son amour, son esprit ne s'étoit occupé qu'à chercher les moyens de me voir, & qu'aprés avoir inventé cent choses pour cela, il n'avoit trouvé aucun moyen pratiquable que celui dont il s'étoit servi; Qu'il avoit envoyé un valet en qui il avoit beaucoup de confiance, avec ordre de tenter toutes choses pour observer mes mouvemens, & l'avertir lorsque je sortirois, ou que je serois seule au logis: Que ce valet avoit trouvé moyen de gagner une servante du Maître de la Maison, qui avoit promis de garder le secret, & de lui faire savoir le tems que je serois seule: Que son homme s'étoit conduit si sagement, que la servante ne savoit à qui elle rendoit ce service; & qu'il s'étoit contenté de lui dire que c'étoit un homme de qualité qui m'aimoit, & qui souhaitoit de me voir en particu-

ticulier, pour ſavoir les ſentimens que j'avois pour lui, avant que de faire une déclaration publique: Que l'étant allée voir elle lui avoit dit que ma Mere étoit ſortie, & qu'elle avoit ouï qu'elle avoit dit en ſortant qu'elle ne reviendroit que le ſoir; & que s'il vouloit venir avec la perſonne qui vouloit me voir, elle ſeroit à la porte pour l'introduire: Qu'elle leur avoit dit en arrivant qu'un Gentilhomme qui me faiſoit la Cour ne faiſoit que partir de là, mais que pour nous obliger elle lui avoit dit que je n'étois pas au logis. J'étois fâchée qu'il prît ſi peu de ſoin de ma reputation; mais il répondoit à cela qu'elle ne couroit aucun riſque, puiſque la choſe n'étoit connuë de perſonne que de la ſervante, qui n'en diroit rien pour ſon propre intérêt; ou qu'en cas qu'elle babillât, elle voyoit que tout cela ſe faiſoit ſans

ma participation. Il me dit de plus que ſi je ne voulois pas conſentir qu'il me vît ailleurs je l'obligerois à faire encore quelque choſe de plus extravagant qui nous expoſeroit tous deux. Mais que ſi je voulois il me promettoit de ne jamais me parler de ſon amour. En un mot ſes menaces, ſes ſuplications, & ma propre inclination triompherent; mais je le fis jurer avant que de me rendre, qu'il ne me diroit mot de ma pretenduë paſſion. Pardonnez à ma foibleſſe, cher Cleandre, il me fut impoſſible de reſiſter à un homme que j'aimois, quelque choſe que je pûſſe dire. Je trouvai des raiſons, ou j'en inventai, pour excuſer ma conduite, & pour me perſuader qu'il n'y avoit aucun mal de le voir. Je le preſſai de ſe retirer de peur qu'on ne le vît avec moi, mais quelque choſe

que

que je pûſſe faire, il s'écoula deux ou trois heures avant qu'il pût ſe reſoudre à partir. Preciſément comme il s'en alloit j'entendis Antonio qui me demandoit, de ſorte que Cloridon ne pouvoit ſortir ſans le rencontrer. Cela me mit dans une affliction extréme, mais ce n'étoit pas le tems de ſe chagriner ni de gronder. Je le priai d'entrer dans un cabinet de la chambre, où j'avois mes Livres, & je l'aſſeurai que je trouverois moyen de me debaraſſer bien-tôt de l'autre. Je ne l'eus pas plûtôt renfermé que je pris mes coiſes; & comme je paroiſſois dans l'équipage d'une perſonne qui vouloit ſortir, Antonio ne pouvoit pas honnêtement me tenir long-tems. Il me pria de lui prêter quelques Livres pour tâcher de diſſiper ſon chagrin, puiſqu'il avoit le malheur d'être privé du plaiſir qu'il

toit promis de ma compagnie. Je lui repondis qu'il y en auroit trouvé ſi peu qu'il ne devoit pas beaucoup s'afliger de cette perte. Ce qu'il y avoit de cruel étoit qu'il me demandoit un Livre d'une maniére ſi preſſante, que ne ſachant comment m'y prendre pour le refuſer, je ne trouvai rien de meilleur que de donner le change, de reprendre un ſiége, de lui dire que j'avois changé de ſentiment, & que je ne voulois plus ſortir. Antonio fut tout ſurpris d'une ſi grande faveur. Il étoit ſi peu accoûtumé d'en recevoir de moi, qu'il en étoit hors de ſoi-même. Il m'en remercia mille fois, & je ſuis perſuadée qu'il regarda ce changement comme un préſage de ſa bonne Fortune, quoi que la maniére dont je l'entretins ne dût lui faire eſpérer rien de tel. Si je vous faiſois le détail de nô-

tre

tre converſation, vous la trouveriez auſſi extravagante, que je la trouvai ennuyeuſe. Je me contenterai de vous dire que jamais demie heure ne m'a tant duré & ne m'a tant coûté. Car outre que ſa compagnie m'étoit extrémement à charge, la conjoncture étoit encore pour moi un accroiſſement de chagrin.

Pendant que je me chagrinois de ce cruel contre-tems, & de la peur que j'avois qu'Antonio ne s'en allât qu'aprés que ma Mere ſeroit de retour, la ſervante de nôtre Hôte vint me dire qu'il y avoit un homme en bas qui demandoit à me parler. Etant décenduë je trouvai que c'étoit le valet dont Cloridon m'avoit parlé. Il me dit que le Roi avoit envoyé chercher ſon Maître deux fois, & qu'il me prioit de lui dire de venir tout à l'heure, car l'afaire étoit importante.

tante. Autre nouvel embaras. Je fus long-tems à déliberer ſur le parti que je devois prendre, & enfin je me déterminai à dire, pour obliger Antonio de s'en aller, qu'une Dame malade m'envoyoit querir. Mais je fus bien ſurpriſe à mon retour de trouver Cloridon dans la chambre. Je n'eus pas beſoin de faire l'étonnée, car je ne le fus pas moins de le voir là, que ſi je n'avois pas ſû qu'il étoit dans la Maiſon. Il vint à moi, & aprés avoir fait une profonde reverence, il me dit, *Vous avez raiſon, Madame, d'être ſurpriſe, & d'être en colére contre moi; mais lorſque vous ſaurez que la foibleſſe, qui eſt commune à tout le monde, m'a fait venir ici, je m'aſſûre que vôtre bonté me pardonnera la liberté que j'ai priſe. Cette foibleſſe, dont je parle, Madame, eſt l'amour, qui fait faire aux plus ſages les plus grandes irré-*

irrégularitez. Ce diſcours me fit rougir; & comme je ne comprenois pas quel pouvoit être ſon deſſein, je lui dis que ſa preſence & ſon diſcours étoient quelque choſe de ſi miſterieux pour moi, que je ne ſavois que lui répondre. Il répliqua, qu'il ſe ſenſentoit obligé de dire la verité, parce qu'en ne la diſant pas ma reputation ſeroit expoſée. Mais qu'avant toutes choſes il me demandoit grace pour la ſervante de la Maiſon, & me prioit de n'en rien dire à ſon Maître: Qu'il étoit vrai qu'ayant eu quelque inclination pour elle, il l'avoit obligée à permettre qu'il la vint voir, quoi qu'il fût perſuadé que la fille fût fort honnête: Que tout le monde étant ſorti, elle l'avoit fait paſſer dans cette chambre, & que me voyant de retour elle l'avoit mis dans ce cabinet eſperant que je reſortirois: Que

voyant que je demeurois long-tems il s'étoit entretenu avec mes Livres; Que comme il en avoit voulu prendre quelques uns il avoit fait tomber les autres, & que le bruit qu'ils avoient fait en tombant avoit obligé Antonio d'ouvrir la porte; mais qu'enfin puiſqu'il avoit le malheur d'avoir fait cette fredaine, & d'y avoir été ſurpris, il eſperoit que Monſieur & moi voudrions bien que la choſe n'allât pas plus loin. Nous lui promîmes de garder le ſecret; & lorſqu'il s'en fut allé, nous fûmes long-tems ſans parler, chacun attendant ce que l'autre diroit. Antonio rompit enfin le ſilence, & dit: il fâchoit fort à Cloridon d'être forcé de découvrir un tel ſecret. Lui qui a aquis la reputation d'homme ſage, n'eſt pas trop délicat de ſe donner tant de peine pour une fille ſi médiocre du côté de la naiſſan-

naiſſance, & qui n'a rien au reſte qui la rende recommandable. Vous avez le bonheur de déterrer les intrigues de Cloridon dans un tems où perſonne n'en ſait rien que vous. Il eſt heureux que ſon ſecret tombe en de ſi bonnes mains, ſi vous étes auſſi ſoigneux de celui-ci, que vous l'avez été de celui de Flandres, dont qui que ce ſoit que vous n'a jamais oüi parler. *Aſſûrément, Madame, répliqua-t-il, je tiendrai cette avanture ſecrette pour ne pas commettre vôtre reputation; car les gens naturellement malins, & ingenieux à juger mal des choſes, ne manqueroient pas de dire qu'il en vouloit à quelque choſe de plus qu'à une ſervante, puis qu'il étoit dans vôtre cabinet. Mais je dois croire tout ce qu'il vous plaît, & quand même vous me diriez que vous ne l'avez vû juſqu'ici que de loin à la promena-*

de,

de, je n'en douterois pas le moins du monde. Je ne me mets pas fort en peine, lui dis-je, de ce qu'on croit de moi, ni de ce que vous en penſez vous même; ma ſatisfaction ne dépend pas des ſentimens d'autrui; & je ſerai toûjours heureuſe tant que je ſerai innocente, ſoit que vous me croyez telle, ſoit que vous ne le croyez pas. Quoi qu'il en ſoit je dois rendre hommage à la verité, & vous aſſeurer que quelque deſſein que Cloridon puiſſe avoir, je ſavois auſſi peu que vous qu'il vint ici, & je lui en ſai trés-mauvais gré. *Si vous ne m'aviez pas dit cela, Madame, j'aurois peut-être crû que vous auriez mieux aimé me prêter un Livre que de ſoufrir ſi long-tems un homme, dont vous avez toûjours fui la compagnie, n'étoit que vous avez eu peur que je viſſe Cloridon ſi vous ouvriez vôtre Cabinet;*

mais

mais je ſuis ravi que vous m'expliquiez la choſe d'une maniére qui m'eſt plus avantageuſe. J'étois fâchée qu'il crût que je l'avois fait pour l'obliger; de ſorte que voyant qu'il ſavoit malgré moi la plus grande partie de mon ſecret, je crûs que le meilleur parti qu'il y avoit à prendre étoit de lui en faire confidence pour prevenir ſes perſecutions, & pour l'obliger à une fidelité d'autant plus grande. Je lui dis donc tout ce qui s'étoit paſſé entre nous, & il me conſeilla de ſon côté de rompre une correſpondance qui pourroit à la fin devenir dangereuſe vû le caractére de Cloridon. Mais j'étois allée trop loin pour prendre les bons conſeils qu'il me donnoit; & d'ailleurs comme ils venoient d'un Rival je n'y fis pas grande attention. Les conſeils que donne une perſonne intereſſée ne ſont jamais ſuivis, ou du

moins ils ſont fort ſuſpects, ſur tout lorſqu'ils repugnent à l'inclination de celui à qui l'on les donne. Je ne lui dis pas que j'avois conſenti de voir Cloridon, parce que je n'avois réſolu de lui dire que ce que je ne pouvois lui cacher.

Un mois ſe paſſa ſans que je viſſe Antonio, mais il envoya ſouvent demander comment nous nous portions, & nous fit dire qu'il avoit été trés-mal. Il m'écrivit une fois pour me dire qu'il travailloit à vaincre une paſſion qu'il voyoit ne m'être pas agréable, & qui par conſequent ne pouvoit le rendre que trés-malheureux. Il me prioit en ſuite, ſi je le pouvois, de le recevoir comme un Ami, & de n'avoir pas pour l'Ami l'averſion que j'avois pour l'amant.

Pendant cet intervalle de tems le trop charmant Cloridon & moi

moi nous vîmes ſouvent. Nous ne parlâmes d'abord que de nouvelles, & de certaines petites intrigues de la ville. Il avoit en moi une confiance ſi entiere, il prenoit tant de plaiſir à me voir, & profitoit ſi volontiers de toutes les occaſions qui ſe preſentoient d'obliger mes Amis & moi, que je me croyois alors heureuſe à n'avoir rien à déſirer de plus. Il me donnoit les plus grandes preuves du monde de ſon amour, & ne m'en parloit jamais. Que pouvois-je ſouhaiter davantage d'un homme dont je preferois l'amour à toutes choſes, excepté à la vertu, & cependant j'euſſe regardé comme un crime s'il m'eût parlé de ſon amour? Mais que des démarches de cette nature nous entrainent aiſément dans des choſes contre leſquelles nous nous étions trés-fortement déclarez!

Quelque tems s'étant écoulé il commença à me faire des plaintes, & à me parler de ſon amour en troiſiéme perſonne. J'entendois bien ce qu'il vouloit dire, mais je ne pouvois m'en fâcher; & je ne ſaurois vous dire comment je m'accoûtumai inſenſiblement & par dégrez à l'entendre parler de ſon amour. D'abord je me récriai, & le blâmai de fauſſer ſa parole; mais les raiſons qu'il produiſoit pour ſe juſtifier me paroiſſoient plus fortes que mes accuſations; & à la fin je le laiſſai faire avec plaiſir & ſans aucune repugnance. Ainſi mon cœur ſans précaution s'embaraſſoit de plus en plus, ſe faiſoit un plaiſir de ſon extravagance ſans ſe mettre en peine du paſſé ni de l'avenir, & ne regardant que le préſent il ſe croyoit heureux en toute maniére, car alors je me voyois délivrée des perſecutions d'Antonio.

Aprés

Aprés un mois d'abſence il vint me voir, & me dit qu'il ne deſiroit que mon amitié, & que pour me convaincre qu'il n'étoit plus mon Amant, il vouloit me dire un ſecret en faveur de Cloridon, pourvû que je vouluſſe promettre lui pardonner. Aprés lui avoir répondu que je le ferois volontiers, il me fit le détail que je vous ai déja fait des premiers ſoupçons qu'il avoit eu de mon amour, & me dit que pour en mieux ſavoir la verité c'étoit lui qui avoit feint la Lettre qu'il me fit voir. Il ajoûta qu'il avoit réſolu de me détromper d'abord qu'il auroit découvert les ſentimens que j'avois pour lui ; mais que comme il avoit remarqué que j'en étois extrémement touchée, la jalouſie l'avoit empêché de le faire, & que l'amour l'avoit obligé de le tourner à ſon avantage. Il dit encore que quoi

que l'amour l'eût fait ſortir de ſon naturel, & l'eût rendu coupable de trahiſon, cela n'empêcheroit pas pourtant que je ne le trouvaſſe toûjours le plus ſincere & le plus fidelle de mes Amis. Quoi que je cruſſe déja que cette Lettre étoit de commande, vous pouvez vous imaginer que je fus fort-aiſe d'en être aſſûrée. Je lui pardonnai aiſément puiſque j'avois promis de le faire, & je le fis d'autant plus volontiers, que je croyois qu'il le méritoit, puiſque l'aveu qu'il en faiſoit étoit volontaire. Depuis ce tems-là je le reçûs plus favorablement qu'à l'ordinaire, & je me faiſois quelque plaiſir de ſa converſation, parce qu'il étoit le ſeul qui eût connoiſſance de mon amour, & que je pouvois lui parler de Cloridon à cœur ouvert. Mais ma Mere s'apercevant que j'avois pour Antonio plus de complaiſance

ſance qu'auparavant, s'étonnoit qu'il ne me parlât point de Mariage. Elle m'en dit ſa penſée, & me fit penſer à de nouveaux moyens, ſoit pour éviter ſa colére, ſoit pour congedier Antonio avec honneur. Je ſentis qu'il traverſoit tous les expédiens que je pouvois inventer, & ſouvent il me demandoit ſi j'avois réſolu de ne me marier jamais, & quelles raiſons je pouvois avoir de ne le pas faire. Cela me fit croire que ſon changement n'étoit pas tel qu'il paroiſſoit, & j'aprehendai que cette afaire ne me donnât de la peine.

Il m'avoit dit qu'étant encore fort jeune, ſon Pere l'avoit fiancé avec une de ſes parentes, qui demeuroit avec la Famille, qui avoit beaucoup de bien, & qui avoit, diſoit-on, de l'eſprit & de la beauté; mais qu'il étoit ſorti de la maiſon pour aller vo-

yager avant qu'on pût connoître ce qu'elle ſeroit, & qu'il ne l'avoit jamais aimée. J'avois grande envie de dire cela à ma Mere, car je ſavois qu'elle étoit ſcrupuleuſe ſur ces ſortes de choſes, & qu'elle ne conſentiroit pas que je me mariaſſe avec un homme qui étoit déja dans des engagemens de mariage avec une autre. Mais il me fâchoit d'en venir là ſans le conſentement d'Antonio, tant parce qu'il avoit eu la ſincerité de m'en faire confidence, que parce que je craignois de l'irriter. J'eus beaucoup de peine à l'y faire conſentir. Je lui dis que ma Mere ne pouvoit pas avoir pour cela plus mauvaiſe opinion de lui, puiſque cela s'étoit fait dans ſa jeuneſſe. Et afin que rien ne l'empêchât de faire la choſe, je lui répreſentai, qu'il n'avoit alors aucune penſée pour moi, & que quand même il y penſeroit je trouverois moyen de rendre tous

ſes

ſes ſoins inutiles, & que tout ce qu'il pouroit m'en coûter ſeroit peut-être un peu plus de peine & d'embaras. Il ſe rendit enfin avec beaucoup de dificulté. Je le dis donc à ma Mere, & je la trouvai dans les ſentimens que je ſouhaitois. Antonio l'ayant apris, il fit un profond ſoûpir, & ſe contenta de dire, *j'ai donc perdu toute eſperance, Madame?* & puis il ſe retira fort déconcerté.

Quelque tems aprés il vint prendre congé de nous, & dit que ſon Pere lui avoit écrit de revenir au plûtôt en Province; mais il me dit en particulier, qu'il lui étoit impoſſible de demeurer plus long-tems dans un lieu où il devenoit tous les jours plus malheureux, qu'il étoit réſolu de s'en éloigner, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire qu'il n'avoit juſqu'ici que caché ſon Amour en vûë de m'inſpi-

rer pour lui des ſentimens plus favorables, & dans l'eſpérance qu'il trouveroit quelque choſe qui lui donneroit ſujet d'eſpérer. Mais que puiſque je le dépoüillois de tout, il vouloit, s'il étoit poſſible, ſe rendre moins malheureux en ſe dérobant aux yeux de ſa cruelle Maîtreſſe & de ſon heureux Rival, objets de ſon amour & de ſon averſion. On m'a dit qu'il étoit fils unique, & que ſon Pere le preſſoit extrémement de ſe marier, mais qu'il avoit reculé juſqu'ici.

Je croirois vous avoir fait la deſcription d'une conſtance exemplaire, d'autant plus merveilleuſe qu'elle s'eſt ſoutenuë malgré les rigueurs & l'abſence, n'étoit que dans le ſiécle où nous vivons l'on ne peut mieux guérir l'amour que par les faveurs; malheureux expedient, puiſque celles qui ont ce deſſein ne s'en ſer-

ſervent pas ſans répugnance. Mais vous voyez que j'ai trouvé, ou la Fortune pour moi, un moyen moins dangereux pour me tirer d'afaires plus commodément que je ne pouvois eſpérer. Je croi qu'il eſt tems de finir cette Lettre, & de vous laiſſer un peu reſpirer. Je pourrai vous donner l'ordinaire prochain la ſuite de cette avanture. En attendant vous voulez bien que je vous diſe qu'il n'eſt pas ſûr de s'embarquer dans des intrigues de cette nature. L'Amour reſſemble à un ſable mouvant, où l'on n'a d'abord l'eau que juſqu'à la ceinture, & puis on ſe trouve abîmé tout à coup. Ou ſi vous voulez une autre comparaiſon, il en eſt de l'amour naiſſant comme des petits Ours, qui ne reſſemblent d'abord qu'une piéce de chair informe, c'eſt ce qu'expriment aſſez

bien ces quatre vers, par où je finirai.

On peut dire que les amours
Naiſſent comme les petits Ours.
L'Amour n'eſt d'abord que foi-
bleſſe,
Mais la force lui vient ſi tôt qu'on
le careſſe.

Vôtre trés-humble &c.

OLINDE.

LET-

LETTRE VI.

CHER CLEANDRE,

Vous me feriez croire que l'amitié & l'amour ne peuvent ſubſiſter dans un même cœur, ſi ma propre experience ne m'avoit apris le contraire. Eſt-il poſſible qu'Ambriſie vous occupe ſi fort que vous ne puiſſiez penſer à autre choſe? Et ſe peut-il que dans la ſolitude où je ſuis j'aye ſû l'état de vos afaires par le canal de deux ou trois particuliers, avant que d'en avoir rien apris par vous même? On me dit que vous étes tous les jours avec vôtre nouvelle Maîtreſſe, & que vous en étes bien reçû.

Je

Je m'en réjoüirois si au lieu de trouver deux Amis je ne craignois d'en perdre un de l'amitié duquel je fais plus de cas que de toutes les autres choſes du monde. Vous me rendrez preſque jalouſe d'Ambriſie, ſi vous ne m'écrivez bien-tôt; car voici la quatriéme fois que je vous écris ſans que vous m'ayez répondu, Dites-moi je vous prie, Cleandre, vous qui examinez la nature des choſes, & qui connoiſſez les paſſions de l'homme, comment elles ſe forment dans l'ame, comment elles s'y fortifient & juſqu'où elles peuvent aller? Apre-nez moi comment je dois faire pour inſpirer cette crainte & ce reſpect dont j'entens ſi ſouvent parler, qui retiennent les hommes, & qui font qu'ils n'oſent dire à une femme qu'ils l'aiment. Sont-ce les œillades graves, les farouches, les fieres, ou les

mo-

modeſtes? Ou ſont ce des étres de raiſon qui n'ont de réalité que dans les chanſons ou dans les Romans? Pour moi je n'ai jamais rien trouvé de tel; & quoi qu'il y ait du plaiſir à être aimé, je ne puis ſoufrir qu'on me le diſe que par le langage des yeux, ou par cette crainte & par ce reſpect dont je viens de vous parler. Il n'y a rien de plus ennuyeux & de plus embaraſſant pour moi qu'un Amant déclaré. J'ai fait cette réfléxion à l'occaſion d'une avanture qui m'eſt arrivée il y a deux jours. Un jeune homme de dixhuit ans, dont le Pere & la Mere ont ſervi la Famille où je ſuis, dit à une perſonne du Logis, qui me le redit, qu'il avoit de l'amour pour moi, & il eût enſuite l'inſolence de me dire lui même qu'il aimoit; *mais vous ne ſavez pas qui, Madame*, ajouta-t-il. Heureuſement on l'apella dans le tems pré-

préciſément qu'il alloit achever ſa déclaration. Que peut-il y avoir de plus chagrinant? Aprenez moi de grace, Cleandre, ſi c'eſt de ce Garçon ou de moi-même que je me dois plaindre. Antonio étoit modeſte juſqu'à l'excés dans les autres choſes, & ſa modeſtie alloit même juſqu'à la timidité, mais ſur l'amour il ne craignoit pas de me dire tout ce qu'il penſoit, & peut-être même davantage. Cloridon qui me traitoit avec tout le reſpect imaginable, me déclara ſon amour auſſi-tôt qu'il s'en aperçût lui même. Et pluſieurs m'ont dit qu'ils étoient amoureux, qui ne l'ont jamais été, au moins de moi. Le dernier avoit ſujet à la verité de ne pas ſe repentir de ce qu'il avoit fait, & il avoit aſſez lieu de ne pas déſeſpérer d'obtenir tout ce qu'il pouvoit demander. Pendant deux ans il ſe contenta de mon amour;

amour; mais aprés cela il ſe réſolut de le mettre à l'épreuve, & commença à prétendre aux faveurs. Il ſe mit même en devoir de produire des raiſons, & d'en inventer autant qu'il lui fût poſſible, pour me faire accroire qu'il ne me demandoit rien qui ne fût innocent & legitime. Ces raiſons, comme vous pouvez croire, me firent rire, & me convainquirent que les grands hommes, lorſqu'ils ſont amoureux, ſont un peu plus fous que les autres. La Lettre qu'il m'écrivit pour me prêcher cette belle morale étoit mêlée de vers & de proſe. Les vers ſont ſi outrez qu'il ne méritent pas que je vous en faſſe part. Il ſe plaint en ſubſtance que mes paroles & mes yeux ne lui ont rien fait remarquer de tendre, qui puiſſe lui faire eſpérer que je revoque le fatal arrêt que je lui ai prononcé

en

en lui déclarant que j'avois de l'averſion pour lui. Il cherche la raiſon pourquoi une perſonne auſſi douce que je le ſuis naturellement traite avec tant de cruauté un homme qui l'adore, & il trouve que cela ne peut venir que des Lois ſeveres que l'honneur impoſe. Aprés cela il m'exhorte à le traiter plus humainement, & pour m'y porter il ſe ſert de cette comparaiſon, que tout le monde louë un Juge qui ne condamne pas volontiers, & qui balance long-tems la clémence avec la juſtice; mais qu'on blâme au contraire celui qui inſulte, quand même il auroit raiſon, & qu'on déclame hautement contre un Magiſtrat qui ſe déchaine plûtôt contre le criminel que contre le crime. Il me fait enſuite une eſpéce de reparation de m'avoir traité de cruelle, moi qui ſuis ſon Juge, &

ſe

ſe plaint encore de ce que je lui ai dit que j'avois de l'averſion pour lui, & que je ne voulois plus le voir; ce qu'il apelle prendre plaiſir à faire mourir l'Eſclave que mes yeux ont fait, & là deſſus il prend occaſion de me faire remarquer que les perſonnes les plus médiocres ne ſe font pas une afaire d'ôter la vie à leurs Ennemis, mais qu'à faire grace on imite la Divinité. Il ſuit ſa comparaiſon, & finit en diſant cavalierement, que comme la Divinité, je puis reſſuſciter d'un ſeul mot un homme qui ne peut vivre ſans moi, & que pour le rendre immortel je n'ai qu'à dire que je l'aime, & que je lui pardonne.

Je croi que ma langue fût l'interpréte de mon cœur, lorſque je lui dis que j'avois de l'averſion pour lui; je ſuis ſûre au moins que je le crûs, lorſque je vis que celui

celui que je croyois avoir de l'eſtime & du reſpect pour moi, agiſſoit comme n'ayant ni l'un ni l'autre. Je lui dis tout ce que je pûs m'imaginer de plus violent, & je le quittai ſans la moindre repugnance. Mais ma rage, ou ma haine ſe changea bien-tôt en une douleur tranquille & ſtupide qui accabloit mon ame, & qui m'ôtoit la force de me ſoulager par la voye ordinaire des larmes & des plaintes. Je voyois qu'il falloit ſe réſoudre à ne le revoir jamais, quelques ſoufrances qu'il m'en coûtât; & je prévoyois enfin tout ce qui pouvoit me rendre malheureuſe, ſans pouvoir eſpérer de remede; car quoi qu'il m'écrivît ſouvent pour me demander pardon, & qu'il m'eût proteſté mille fois, qu'il ne retomberoit plus dans la même faute, quand même il ſeroit aſſûré de réüſſir. Cependant

j'a-

j'avois pris mon parti, & je m'étois abſolument déterminée à ne le voir plus, avec une réſolution dont je ne me croyois pas capable. Car je conſiderois qu'il étoit dangereux de ſe fier en lui, quelques proteſtations qu'il fît, puiſqu'il avoit déja violé ſa parole. Peut-être auſſi avois-je quelque ſujet de me défier de moi-même aprés avoir été ſi loin, & lui avoir permis non ſeulement de me dire qu'il m'aimoit, mais auſſi de lui avoir fait connoître que je ne le haïſſois pas. Comme il vit que j'étois inébranlable, il eût recours à ſa maxime ordinaire, c'eſt à dire qu'il m'écrivit là deſſus. La Lettre étant tombée dabord entre mes mains, je la brûlai & n'en dis rien à ma Mere. Huit jours aprés un porteur vint me dire que la Comteſſe de..... me prioit de me rendre inceſſamment à ſon Hôtel

tel, & qu'elle avoit quelque chose de conséquence à me dire. Il ajoûta qu'il l'avoit laissée où elle avoit dîné, mais qu'elle étoit sur le point d'en partir pour se rendre chez elle. J'y allai donc, & lorsqu'on m'eût dit qu'elle n'étoit pas encore arrivée, je crûs qu'elle viendroit dans le moment, & je montai résoluë de l'attendre. Etant entrée dans la chambre j'y vis Cloridon, & je voulus me retirer, mais il m'en empêcha civilement, & me dit qu'il attendoit sa Cousine, (car la Comtesse étoit sa proche parente,) qui ne tarderoit pas à venir; mais que c'étoit un grand bonheur pour lui, & même plus grand qu'il n'auroit sû l'espérer, que je fusse venuë la premiere; car il voulut d'abord faire semblant que nous nous étions rencontrez par hazard. Mais comme il sentit que je ne prendrois pas le change,

& que

& que je pourrois m'en plaindre à la Comteſſe, il me dit qu'étant venu pour lui rendre viſite, & ne l'ayant pas trouvée, il lui étoit venu dans l'eſprit de m'envoyer quérir en ſon nom; car il ſavoit que j'avois accoûtumé de l'aller voir, & qu'elle me prioit ſouvent de lui faire compagnie lorſqu'elle ſortoit, ou qu'elle demeuroit au logis; qu'ainſi il avoit crû que cela lui réüſſiroit ſans être ſoupçonné. Je fus fort confuſe, & extrémement fâchée du tour qu'il m'avoit fait. Cependant je ne laiſſois pas de m'en faire une eſpéce de plaiſir. J'aimois à le voir, & j'étois ravie qu'il ſe preſentât occaſion de lui pardonner, ce que je fis auſſi, mais en lui proteſtant que je ne conſentirois jamais à aucune entrevûë particuliere. Il me la demanda à genoux une heure durant, & me dit qu'il ne ſe releveroit

veroit pas que je ne lui euſſe accordé ſa demande, mais je demeurai toûjours ferme. Je ſupoſe qu'il ne tint pas ſa parole; car je le laiſſai encore à genoux; & je ne lui dis point non plus en partant de ne plus m'écrire à l'avenir.

Cette entrevûë ne ſervit qu'à augmenter ma triſteſſe. Je m'abandonnai long-tems à mon chagrin, & je ne penſois qu'à ce qui le flatoit & qui l'augmentoit. Mais enfin conſiderant le ſujet de mon malheur, je me le repreſentai non ſeulement comme une extravagance, mais même comme un crime, & je concluois alors que ce ne pouvoit être qu'un crime de s'afliger de la perte d'une choſe qu'on ne pouvoit aimer ſans crime; de ſorte que je me déterminai à vaincre ma paſſion, ce que je tâchai de faire par raiſon & par diverſion. Si j'avois

eu

eu nôtre Ami, le secours de vos conseils, j'en serois venuë à bout avec beaucoup moins de dificulté. Mais il a falu que j'aye combatu toute seule la partie de moi-même la plus forte. J'ai souvent abandonné le terrain, & quelquefois je me suis laissée vaincre en me rapellant le plaisir charmant & l'incomparable satisfaction que je trouvois dans la compagnie, & les heureux momens que j'ai passez avec lui. Mais la raison étant venuë à mon secours, m'inspira des sentimens qui me remirent aux mains contre moi-même, & ce fut par ce second éfort que je remportai la victoire. J'apris alors par experience qu'une chose est à demi faite lorsqu'on l'entreprend avec tout le courage & toute la bonne volonté qu'il faut. Il n'y a point de passion, point de tentation si forte dont la résolution ne puisse

venir à bout. Toute la dificulté conſiſte à pouvoir réſoudre. C'eſt là le point; car avant que d'en venir là, il faut que la premiere ardeur ſe rallentiſſe un peu; & je ſuis perſuadée que pluſieurs ſe ſont perduës pour n'avoir pas eu le tems de raiſonner. Une vertu conſtante & générale ne ſufit pas pour ſe tirer d'afaires. Il faut des réſolutions particulieres pour une attaque particuliere. Il eſt aſſez aiſé de dire, un homme ne m'obligera jamais à rien faire contre mon devoir; la dificulté eſt d'empêcher qu'il ne le faſſe. Le cœur ſéduit aiſément la raiſon dans ces ſortes d'occaſions, & l'on ſe dit naturellement, c'eſt celui que j'aime, c'eſt celui auquel je ne ſaurois rien refuſer. J'ai donc triomphé de mon cœur, & mon eſprit s'eſt enfin trouvé dans une tranquilité

té dont j'ai toûjours joüi depuis auſſi parfaitement qu'on le peut eſpérer en ce monde, & que rien ne ſauroit troubler ſi vous continuez à me conſerver l'amitié que vous m'avez jurée, & dont vôtre ſilence me fait beaucoup douter. Mais il n'y a guére rien qu'on ne pût me perſuader plus aiſément, que de me faire accroire que Cleandre eſt infidelle & inconſtant. Ecrivez-moi promptement, car j'ai de l'impatience de ſavoir les raiſons qui vous en ont empêché.

Je croi que j'ai oublié de vous dire que Cloridon en m'envoyant les vers & la Lettre dont je vous ai parlé, y joignit une Deviſe qui me fit rire. Je ne ſai à quoi il la deſtinoit, & ce qu'il vouloit ſignifier par là. Vous en jugerez. C'étoit un Cerf

couru par des chiens avec ces quatre vers au bas.

Il faut courre le Cerf avant que de le prendre;
Les ſervices toûjours précédent les faveurs:
Des cœurs ſi tôt prêts à ſe rendre
Sont pour un ſage Amant de pitoyables cœurs.

Et ſur le revers on liſoit ces quatre autres.

Laiſſez ſouffler les vents, laiſſez gronder l'orage,
Le calme reviendra plus charmant & plus doux.
Pſiché qui de Venus ſentit toute la rage

Aprés

Aprés tous les malheurs retrouva ſon époux.

C'eſt trop vous tenir ſur la bagatelle ; je finis donc & demeure,

CHER CLEANDRE,

Vôtre trés-humble &c.

OLINDE.

LETTRE VII.

CHER CLEANDRE,

Ambrisie fait la cruelle, la prude, la dédaigneuse, & vous croyez qu'elle ne vous aime pas. Cependant elle prit occasion à la Comedie de vous imposer pour penitence de n'écrire d'un mois à une personne qu'elle croyoit que vous aimiez. S'il eût été question des intérêts d'un autre vous n'auriez pas manqué de remarquer qu'Ambrisie est jalouse. Croyez m'en, elle vous aime: sa jalousie m'en est le garant, & j'ai apris par experience qu'il n'est rien de plus vrai que ce qu'a dit un Poëte François sur ce sujet.

On

On ne peut bien aimer ſans être un peu jaloux.

Ambriſie vous aime, je vous le dis encore; & n'en déplaiſe à ſa ſincerité, vous ne devez regarder toutes les façons qu'elle fait que comme des déguiſemens que les femmes ont accoûtumé d'afecter. Permettez moi, Cleandre, de la juſtifier en cela, & de juſtifier en même tems tout le Sexe; car Ambriſie ſuit la route ordinaire, & ne fait rien que ne faſſent toutes les autres femmes en ſemblable occaſion. Vous vous étes rendus ſi ſavans dans l'art de faire les paſſionnez, lors même que vous n'étes rien moins que tels, qu'il eſt extrémement dificile de démêler l'art d'avec la nature. De ſorte qu'il eſt juſte qu'on nous permette de faire un perſonnage qui n'eſt pas moins

criminel que celui que vous faites, c'eſt à dire de cacher nôtre amour juſques à ce que nous ſoyons aſſûrées de la ſincerité de la vôtre. De plus nous ſavons qu'on n'eſtime les choſes qu'à proportion de ce qu'elles coûtent à aquerir, témoin le quatrain de Cloridon que je viens de vous raporter. Comme vous étes naturellement inconſtans nous avons raiſon de faire tout ce que nous pouvons pour vous obliger à nous eſtimer beaucoup. Vous nous obligez même à en uſer ainſi, car vous mépriſez une femme qui ſe laiſſe aiſément gagner, quoi que vous daubiez la diſſimulée. Et nous ne pouvons pas commencer d'aimer lors preciſément que vous le voudriez; de ſorte que pour nôtre intérêt & pour levôtre, il eſt quelquefois neceſſaire de vous duper. Je croi même que je puis ajoûter qu'il

y a des femmes naturellement modeſtes qui ont honte d'avoüer qu'elles aiment. Mr. Dryden dans ſon Traité *de l'état d'innocence*, donne à Eve nôtre premiere Mere un peu de cette modeſtie. Mais quelques uns ſont d'avis qu'elle tire ſon origine de vôtre infidelité, & qui ſoutiennent que ſi vous aviez toûjours été ſinceres, nous n'aurions jamais été cérémonieuſes. Si cela eſt ne croyez-vous pas que nous avous raiſon de marcher bride en main dans une afaire de cette importance? Mais qu'ai-je afaire de me donner tant de peine pour défendre cette cauſe, puiſque ce n'eſt pas ſur ce principe que j'ai agi, & que je n'ai manqué que pour avoir été trop facile à déclarer que j'aimois? Et pour dire la verité, de quelque diſſimulation dont on nous accuſe, je croi que cette faute eſt la plus générale.

Tant il eſt vray qu'il y a une extréme diference entre les principes & les actions. Il n'y a que celles qui ont autant de ſageſſe que vôtre Maîtreſſe, qui puiſſent avoir aſſez de pouvoir ſur elles mêmes pour ſuivre la premiere voye. Mais ſi elle vous connoiſſoit auſſi bien que je vous connois, elle ſauroit qu'elle n'a pas beſoin d'artifices, ni pour vous éprouver, ni pour s'empêcher de vous perdre. Quoi qu'il en ſoit ne deſeſpérez de rien. Vous vous épouvantez d'un Fantôme. Le maſque tombera bien-tôt, & vous aurez lieu d'être content.

Vous avez raiſon d'être ſurpris que j'aye rompu avec Oronte, ſur tout depuis que je vous ai dit que Cloridon n'avoit point eu de part à cette rupture. Mais ſuſpendez un peu vôtre ſurpriſe. Quoi que mes diſgraces ayent fini à dix-ſept ans, il n'en eſt pas

de

de même de mes avantures; car il m'arriva l'année d'aprés pluſieurs choſes que vous ne ſavez pas encore. Vous ne ſavez ni par où ont commencé mes liaiſons avec Oronte, ni par où elles ont fini.

Au commencement de l'Eté paſſé que je travaillois à me guerir de mon amour & de ma triſteſſe, j'allai voir un jeu avec une Dame de mes Amies. Elle ne fut pas d'humeur à s'ajuſter, & voulut que j'allaſſe avec elle *incognito*. Nous ne fumes pas plûtôt ſorties de la maiſon où le jeu ſe faiſoit, que deux Cavaliers nous ſaiſirent en jurant qu'ils ne nous quitteroient pas; que nous ſouperions avec eux, ou qu'ils iroient ſouper avec nous. Nous ne ſavions comment nous débaraſſer de ces impertinens. Nous voyions que ſi nous prenions un Caroſſe nous ne pouvions les

empêcher d'y entrer; de sorte que nous prîmes le parti de nous rendre à pied chez nôtre Tailleuse qui ne demeuroit pas loin de là. Aprés que nous fûmes entrées nous crûmes qu'ils s'étoient retirez. Mais un quart d'heure aprés ils monterent, & demeurerent assez long-tems malgré tout ce que nous pûmes dire contre une telle insolence, pour ne dire rien de pis. Celui qui s'étoit d'abord attaché à mon Amie s'empressoit fort de la connoître. Mais le mien s'assit precisément vis à vis de moi sans dire une seule parole, si ce n'est pour prier quelquefois son Ami de se retirer. Ce qu'ils firent aprés nous avoir tourmentées une demie heure. La semaine suivante j'allai avec ma Mere à Tumbridge, où la premiere chose que je vis ce fut ce Cavalier. Il nous aborda avec beaucoup de respect, & dit

& dit qu'il étoit bien aiſe de trouver occaſion de me demander pardon de l'inſolence dont il s'étoit rendu coupable, & qu'il eſpéroit que la Dame qui étoit avec nous dont il avoit l'honneur d'être connu intercederoit pour lui. Il arriva que celle qui étoit avec nous, & qui comme vous ſavez, eſt de nos intimes amies, le connoiſſoit trés-particuliérement; & lorſque nous fûmes arrivées au logis elle me dit qu'il s'apelloit Oronte; que c'étoit un Gentilhomme de peu de bien, qui avoit rétabli ſes afaires en ſe mariant à une riche Veuve qui avoit plus de ſoixante dix ans; que quelques mauvaiſes qualitez qu'il eût d'ailleurs il étoit le meilleur Mari du monde, mais qu'il ſe divertiſſoit quelquefois hors de chez lui, & que ſa vieille étoit extrémement jalouſe. Il vint voir cette Dame, & la pria

de

de l'introduire & de lui donner occaſion de me voir. Il lui témoigna qu'il étoit au deſeſpoir de l'afront qu'il m'avoit fait la premiere fois qu'il me vit; que ſa plus forte paſſion étoit de trouver l'occaſion de me rendre ſervice; qu'il ſe croyoit obligé de m'en aſſûrer, & de chercher les occaſions de le faire. Elle conſentit à cela. Oronte vint nous voir ſouvent, & en uſoit avec nous fort obligeamment. Je vous dirai ce que je penſois d'Oronte, parce que vous pouvez me dire ſi je penſois juſte, car il vouloit me faire accroire qu'il étoit tout autre avec moi qu'avec tout le reſte du monde. Je trouvois qu'il avoit aſſez d'eſprit, mais c'étoit un eſprit ſauvage & mal poli, n'ayant rien de ce dégagement qui rend un homme agréable dans la converſation. Aprés qu'on eût batu les lieux communs,

muns, & qu'on eût parlé du tems & des nouvelles, on proposa, cela s'en va sans dire, de jouër, ou d'aller à la promenade. J'ai ouï dire qu'ailleurs il étoit fort abondant dans la conversation, & avoit cent agréables Contes pour divertir la compagnie. D'où cela peut-il venir, je vous en prie? Je suis assûrée qu'il ne me craignoit en aucune façon, comme vous l'allez voir par ce qu'il fit depuis; & il m'a toûjours dit sa pensée librement & naturellement, sans l'accompagner de cet air de galanterie qui est nécessaire pour prendre les gens. Cependant ce ne pouvoit pas être faute d'éducation, car il étoit toûjours avec des gens de la premiere qualité. On prend souvent plus garde à la maniere de faire les choses qu'aux choses mêmes; & quoi que je sois la femme du monde la moins

for-

formaliſte, il y a cependant des choſes où la formalité eſt une partie eſſentielle. Il n'y a guére d'hommes dont j'ambitionne l'eſtime ou le reſpect. Mais ce que je ſouhaiterois eſt que l'on ne m'aprochât que comme on aproche ceux qu'on craint & qu'on reſpecte. Et c'eſt ce que je n'obtiendrai jamais, quoi qu'à vous dire vrai, Oronte eſt de tous les hommes celui qui m'a donné plus de ſujet de faire un ſouhait de cette nature. Un jour qu'il étoit chez nous, ma Mere parloit d'un voyage qu'elle ſe propoſoit de faire le lendemain à dix milles de là, où elle devoit paſſer la nuit. Il me demanda ſi j'en ſerois; je lui répondis que non, & je priai ma Mere de revenir le plûtôt qu'elle pourroit, parce que je ſerois ſeule juſqu'à ſon retour. Il ſemble, & il me l'a dit depuis, qu'il avoit rendez-vous avec un

de

de ſes particuliers Amis pour une afaire d'importance; mais comme il avoit long-tems ſouhaité de me voir ſeule, il n'en voulut pas perdre l'occaſion, & envoya à ſon Ami le Billet d'excuſe que vous allez voir.

Ma femme croit que je ſois avec vous, mais Olinde m'a dit qu'elle ſeroit ſeule aujourd'hui; & comme je ne ſai pas quand je retrouverai une occaſion ſi favorable, je vous prie de m'excuſer. Demain ſans manquer je vous verrai.

Sa femme qui ſoupçonne toûjours les Lettres qu'elle n'a pas lûës, fut elle même au Bureau de la poſte, & redemanda le Billet. On ne fit pas la moindre dificulté de le lui donner, parce qu'on ſavoit qu'il avoit été aporté par un de ſes Domeſtiques. Aprés qu'elle l'eût lû elle revint chez elle en diligence, & conduiſit ſon mari juſques chez nous

nous en lui disant des injures qu'une honnête Crocheteuse n'auroit pas voulu dire. Lorsqu'il fut entré il me dit, que la premiere fois qu'il m'avoit vûë il m'avoit trouvée à son gré, & que mon visage l'avoit tellement pris, qu'il n'avoit pas seulement osé me demander pardon pendant qu'il m'avoit vûë si en colére, & que depuis qu'il avoit l'honneur de me connoître mon humeur l'avoit si fort charmé, qu'il ne balanceroit pas à quitter tout le monde pour moi. En suite il me demanda en riant que si je pouvois demeurer avec lui il m'entretiendroit un Carosse, & ne me laisseroit manquer de rien quelque chose que je pûsse desirer. Je ris avec lui jusques à ce qu'il commença à parler plus serieusement, & ensuite je me plaignis de son insolence; mais cela ne fit aucune impression sur lui.

lui. Comme il vit donc que ni les promeſſes ni les ſuplications ne produiſoient rien, & que la conjoncture lui étoit favorable, il ſe réſolut d'eſſayer quelle violence je ferois. Il avoit envoyé nôtre ſervante à un mille de là querir du fruit qu'il diſoit être le plus beau & le meilleur de tout le païs, & nous étions dans une chambre de derriere détachée de la Maiſon; de ſorte que j'étois dans une peur extréme. Je fis tout le bruit & toute la reſiſtance que je pûs, & je fus heureuſement delivrée par ſa vieille bonne femme qui ſurvint fort à propos. Elle pouvoit s'apercevoir aiſément que nous étions tous deux en deſordre, mais je ne croi pas qu'elle en devinât la veritable cauſe, & je fus ſi bonne que de ne lui en rien dire. Nous ſoufrîmes ſes injures avec beaucoup de patience, & à la verité je fus

ſur

ſurpriſe de la moderation d'Oronte. Je crûs au pied de la Lettre qu'il ſoufriroit qu'elle me batît pour ſe venger; mais il n'étoit pas aſſez brute pour cela, car il l'en empêcha, & l'emmena fort civilement. Je le revis le lendemain, & pendant que la compagnie joüoit, il prit occaſion de me parler malgré les ſoins que je pûs prendre pour l'éviter. *Ne me faites pas mauvais viſage, Olinde, me dit-il, vous devez me pardonner. Dieu n'exige de nous que la répentance, & je puis vous aſſûrer que je n'ai jamais rien fait de ma vie qui m'ait cauſé tant de chagrin. Mais ſi vous n'étes pas aſſez bonne pour me pardonner en conſideration de ma repentance, je dois dire quelque choſe pour m'excuſer. Si je vous ai cruë vertueuſe avant ma faute, je l'ai fait par une foi implicite. Pour en être certain il falloit l'eſſayer.*

Je

Je l'ai fait, & j'admirerai toûjours une vertu que je n'ai pû vaincre. Pourquoi donc vôtre reſſentiment dureroit-il plus long-tems que ma faute? Quoi que je ne fuſſe pas prevenûë en ſa faveur, je trouvai qu'il parloit plus éloquemment & de meilleure grace, que je ne l'avois jamais oüi parler ci devant. C'étoit peut-être ſon intérêt qui le rendoit ſi éloquent. Mais tout cela ne lui ſervit de rien, car je fus inéxorable, & je lui répondis, que je ne le croyois pas digne de ma colére, & que je lui pardonnerois ſans peine à condition qu'il ne me vît jamais. *Non, Madame*, repliqua-t-il, *j'aime mieux vous voir en colére*, que d'être condamné à ne vous voir plus du tout. En éfet il nous rendit ſouvent viſite malgré moi. Mais je l'entretenois toûjours avec une froideur qui ne lui plaiſoit pas beaucoup, dont cependant

dant perſonne ne s'aperçût. Nous revinmes en ville au commencement de Septembre. Etant un jour venu chez nous, & m'ayant trouvé ſeule, il commença par me parler de la forte paſſion qu'il avoit pour moi. Mais je l'interrompis, & lui dis que ce n'étoit pas le diſcours qu'il devoit me faire, ni que je devois ſoufrir qu'il me fît. Je lui commandai de me laiſſer, & lui dis que s'il y revenoit jamais de ſa vie, on ne lui ouvriroit pas la porte. Le reſte du mois ſe paſſa ſans que je le reviſſe. Mais au mois de Novembre il revint en dueil, & me dit, qu'il avoit eu le malheur d'enterrer ſa femme. Il écrivit à ma Mere pour la prier de trouver bon qu'il me recherchât, & en eût une réponſe favorable. Depuis ce tems là il me vint voir comme un Amant déclaré. J'étois ſi accoûtumée à le recevoir

avec

avec colére & avec dédain, qu'encore que je neuſſe pas les mêmes raiſons alors, je ne laiſſai pas de le traiter de la même maniére. Ma Mere me laiſſa vivre à ma mode pendant quatre mois ſans me dire un ſeul mot d'Oronte, ſoit qu'elle voulût voir ce que je ferois de moi-même, ſoit qu'elle ne jugeât pas à propos de parler ſi-tôt de me marier à un homme qui n'étoit Veuf que depuis quelques mois. Mais lorſqu'elle vit que mon dédain duroit ſi long-tems, elle me dit un jour. Que penſez vous, mon cher Enfant, de recevoir avec une indiférence égale toutes les propoſitions qui vous ſont faites ? Avez-vous réſolu de ne jamais vous marier ? J'aprouverois vôtre chois ſi la Fortune vous avoit mieux partagée. Mais il faut que vous vous conformiez à vôtre état, & que vous conſideriez que je

n'ai

n'ai pas assez de bien pour vous entretenir. Si vous n'aviez pas de l'aversion pour Oronte je voudrois vous y marier. Il a donné tant de preuves qu'il est un bon Mari, que vous ne pouvez pas craindre qu'il change à vôtre égard. Il est assez bien fait, & de plus il a beaucoup de bien. Je suis persuadée qu'il vous aime, & j'espére que vous serez aussi heureuse avec lui que vous pourriez l'être avec aucun autre. Je vous prie donc de ne plus vous roidir opiniâtrement contre vôtre propre avantage. Oronte entra dans ce moment là, & apuya le commandement que ma Mere venoit de me faire de suplications & de plaintes. Je ne le haïssois point; & comme mon état m'obligeoit à me marier, & que je sentois que je ne pourrois jamais aimer un homme, je crûs qu'il étoit égal que je me mariasse

riaſſe à lui ou à un autre. De ſorte que je me rendis quelque tems aprés, & il fût arrêté que nous épouſerions le dix-ſeptiéme de Mai dernier. Comment croyez-vous qu'on puiſſe s'en dédire de l'heure qu'il eſt ? De la main à la bouche il y a encore du chemin à faire. Il faut vous dire que le bien d'Oronte n'étoit pas éloigné d'une belle Maiſon que Cloridon avoit à la campagne, où il ſe retiroit ſouvent pour ſe dérober aux embaras de la Cour, & pour goûter dans cette agréable ſolitude quelques heures de repos; de ſorte qu'ils ſe connoiſſoient & étoient ſouvent enſemble. Oronte donc étant allé à ſa Maiſon de campagne huit jours avant les nôces propoſées pour y faire quelques préparatifs, Cloridon lui dit qu'il étoit ravi de le voir, parce qu'il avoit fait une partie de chaſſe de

cinq ou ſix jours avec quelques uns de ſes Amis, qui ſouhaitoient qu'il en fût. Je ſuis obligé, Milord, répondit Oronte, de vous prier de m'en diſpenſer. Il m'eſt impoſſible de tant tarder, car j'ai une afaire qui m'obligeindiſpenſablement de retourner au plûtôt à Londres. Je vous prie de demeurer, repliqua Cloridon, ſi vôtre afaire n'eſt pas de grande importance. C'eſt une afaire, Milord, que je ne puis pas remettre, car je me remarie. Vous vous remariez, répondit Cloridon. Je vous trouve bien fou: Il n'y a que quatre jours que vous étes debaraſſé de femme, & vous allez vous embaraſſer d'une autre ſans néceſſité. A qui en voulez vous donc? Eſt-ce encore à une vieille Veuve riche & bizarre? J'ai fait un meilleur chois, répliqua Oronte: celle que je prens a, j'en ſuis ſûr, de la jeuneſſe

neſſe & de la bonté; & j'ai aſſez d'argent pour tous deux. Vous avez raiſon, dit Cloridon. Mais peut-on ſavoir ſon nom? Vous avez connu ſon Pere, Milord, répondit Oronte. Et là deſſus un Gentilhomme de la Compagnie dit à Cloridon de qui j'étois fille. Avez-vous des engagemens avec elle, réprit Cloridon? Elle m'a promis de m'épouſer le ſeiziéme de ce mois, dit Oronte; ainſi, Milord, j'eſpére que vous ne trouverez pas mauvais que je vous quitte pour une afaire ſi importante. Cloridon n'étoit pas d'humeur à complimenter beaucoup. Mais il lui fit mille queſtions ſur le commencement & ſur le progrés de ſon amour, auſſi bien que ſur la maniére dont j'en avois uſé avec lui depuis qu'il m'avoit ſervie. Il ne pût pas ſe vanter que je l'euſſe beaucoup favoriſé; ce qui plût fort à Cloridon, & l'en-

couragea à travailler à rompre le coup. Il dit à Oronte qu'il étoit obligé d'aller à Londres ce jour là; mais qu'il ſeroit de retour avant qu'il partît. De ſorte qu'il le quitta, & partit ſur le champ. Il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il vint chez nous, & nous trouva enſemble ma Mere & moi. Jugez de la ſurpriſe où je fus à cette vûë. Je crûs d'abord que c'étoit Oronte. Je ſoûpirai lorſque je vins à les comparer l'un avec l'autre, & j'eus mille penſées diférentes dont je ne ſavois que faire.

Cloridon s'adreſſant à ma Mere dit, je viens, Madame, vous demander une grace, que j'aurois de la peine à vous demander ſi hardiment, ſi tout le plaiſir & l'agrément de ma vie ne dépendoit de là. Ma Mere lui répondit qu'elle ne pouvoit rien réfuſer à une perſonne à qui elle

avoit

avoit de ſi grandes obligations; & qu'elle s'eſtimeroit bienheureuſe ſi elle pouvoit lui rendre ſervice dans une choſe qui le touchoit de ſi prés. Il rendit compliment pour compliment, & la pria enſuite de l'écouter avec patience; ce qu'elle lui promit. Il y a long-tems, dit-il, que j'aime & que j'eſtime Mademoiſelle vôtre fille; & j'aurois donné toutes choſes pour avoir le plaiſir de la voir ſouvent; mais elle n'a pas voulu m'accorder cette grace. Elle m'a traité rigoureuſement, & j'ai toûjours payé d'obéïſſance & de ſoûmiſſion dans l'eſpérance que le tems viendroit que je pourrois lui dire que je l'aimois ſans choquer ſa vertu. Mais je ne puis vivre depuis que j'ai perdu cette eſpérance, & c'eſt ce qui m'oblige de venir vous prier de ne pas marier Olinde. Car j'ai apris que vous aviez ce

deſſein. Je veux faire ſa Fortune mieux qu'elle ne ſauroit eſpérer de la faire avec Oronte. Comment, Milord, dit ma Mere en l'interrompant, quelle étrange propoſition eſt-ce que vous me faites? Ne vous emportez point contre moi, & ne vous allarmez point, continua-t-il, vous ne m'aurez pas plûtôt accordé la grace que je vous demande que je vous quitterai, & ne ſouhaiterai jamais de revoir Olinde tant que je ſerai dans l'état où je ſuis. Ce ſera un grand bonheur pour moi de penſer qu'un jour elle pourra être mienne, & de pouvoir compter qu'elle ne ſera jamais à d'autre. Et je puis vous aſſûrer qu'en cas qu'elle n'ait pas changé, où que je ne me ſois beaucoup équivoqué, elle ne ſera pas fâchée que vous me rendiez ce ſervice. Il avoit raiſon, car quoi que je ne me fuſſe jamais déclarée con-

contre le Mariage, j'avois toûjours beaucoup mieux aimé la qualité de fille que celle de femme, & je ſentois aſſez que ma flamme éteinte reſſuſcitoit, & me faiſoit faire les mêmes ſouhaits que Cloridon. Ma Mere voyant que j'y avois beaucoup de penchant, & ſachant que je n'avois conſenti à me marier à Oronte que par pure complaiſance pour elle, commença à regarder la propoſition de Cloridon comme une choſe qui pourroit ſe faire, ſi elle n'avoit pas donné ſa parole à Oronte, ou qu'elle eût quelque raiſon qui pût l'en dégager. Cloridon dit là deſſus qu'on n'auroit rien à lui reprocher pourvû qu'elle voulût profiter de l'occaſion qu'on lui donneroit de rompre avec Oronte ſans autre examen. Elle lui fit quelques objections; mais il répondit à tout, & jura que ſi je me mariois à Oronte ni lui ni

mon époux ne vivroient pas aprés le Mariage. De ſorte que partie par crainte de ce qui pourroit arriver, en partie auſſi par l'inclination qu'on avoit de l'obliger, & de lui faire connoître les égards qu'on avoit pour lui, ma Mere conſentit à tout. Cloridon demanda la permiſſion de me parler avant que de prendre ſon dernier adieu. Il l'obtint ſans peine, comme vous pouvez croire. Il me fit mille tendres reproches d'avoir pris la réſolution de me marier. J'y répondis avec plus de reſerve que je n'avois fait quelquefois; car il m'avoit écrit pluſieurs Lettres ſur ce ſujet.

Deux jours avant le tems marqué pour nous marier; Oronte devoit revenir en Ville. Et comme Cloridon en étoit averti, il envoya douze Soldats pour l'arréter au nom du Roi, comme étant ſoupçonné d'être Ennemi du

du Gouvernement. L'ordre fut executé, & Oronte fut arrêté. Les Soldats lui dirent qu'ils avoient ordre de le garder à vûë dans la Maison prochaine jusques à ce qu'on y eût autrement pourvû. Il vouloit fort écrire, mais ses Gardes ne voulurent pas le lui permettre, parce qu'ils avoient, disoient-ils, des ordres tout contraires. Il demeura là huit jours, & nous étions surprises de n'entendre point parler de lui. Comme nous ne savions ce qu'on faisoit pour empêcher que nous ne reçûssions de ses nouvelles, & que nous étions bien aises de nous délivrer des visites de nos Amis qui nous en demandoient la raison, nous jugeâmes à propos de nous retirer ici, qui est un lieu particulier & solitaire. D'abord que Cloridon eût apris que je n'étois plus en ville, il alla lui même le fai-

re mettre en liberté, & lui dit qu'on avoit mal repreſenté les choſes, & qu'on lui avoit fait tort; mais que pour le dédommager il lui procureroit la charge qu'il voudroit; ce qu'Oronte ne voulut pas accèpter.

Lorſqu'il vint à s'enquerir de moi, perſonne ne pût lui dire où j'étois. Mais un Ami à qui j'en avois donné ordre lui dit, que j'avois trouvé ſi mauvais qu'il m'eût tellement mepriſée que d'avoir été ſi long-tems ſans venir, ou ſans envoyer me voir; que quelque choſe qu'il pût dire pour s'excuſer, je ne lui pardonnerois jamais, & ne ſoufrirois ſeulement jamais qu'il voulût ſe juſtifier. Cette nouvelle l'afligea ſans doute. Mais comme il n'étoit pas homme à prendre les choſes fort à cœur, il y a aparence qu'il ſût ſe conſoler de cette diſgrace. Cloridon ſentant qu'il

u'il en avoit aſſez mal uſé avec Oronte étoit ravi de trouver occaſion de lui rendre quelques autres ſervices qui fiſſent oublier le mauvais tour qu'il lui avoit fait. En éfet peu de tems aprés il lui en rendit un trés-conſiderable, car il fut accuſé tout de bon auprés du Roi d'une conſpiration qui lui auroit coûté la vie ſans les peines que Cloridon ſe donna pour le tirer d'afaires. Et on peut dire qu'il le ſervit dans une afaire ſi épineuſe au delà de ce qu'il pouvoit eſpérer. Vous ſavez, Cleandre, qu'il eſt dangereux de paroître trop échaufé dans des choſes de cette nature: auſſi Cloridon penſa ſe faire ſoupçonner lui même pour ſoliciter trop ardemment en faveur de l'accuſé. Je croi ſans peine qu'il lui fit plus de plaiſir de lui ſauver la vie, qu'il ne lui avoit fait de chagrin de lui enlever ſa Maîtreſſe. Voi-

là, Cleandre, la veritable cauſe de ma retraite qui m'eſt extrémement agréable, & qui me le ſera toûjours pendant que je recevrai ſouvent de vos nouvelles, & pendant que Cloridon continuera à penſer en moi.

Je viens tout preſentement de recevoir des Lettres de Cloridon qui me mande, qu'Oronte eſt mort de la petite verole; ainſi je retournerai en ville plûtôt que je ne penſois. L'eſpérance que j'ai de vous voir me fait un extréme plaiſir, car quoi que je trouve beaucoup de ſatisfaction dans le commerce de Lettres que j'ai avec vous, cependant cette ſatisfaction n'eſt ni auſſi entiére ni auſſi parfaite qu'elle le ſeroit ſi j'étois avec vous. Eloignez comme nous ſommes je ne puis pas ſi bien vous dire mes penſées ni aprendre les vôtres. Une queſtion faite tout à coup, ou quelque-

quefois une œillade m'en aprendroit plus que vous n'en ſavez vous mêmes. Je ne voudrois pas ſeulement connoître quel jugement on fait de vous dans le monde, ou ce que vous en penſez vous mêmes, mais auſſi ce que vous étes veritablement. Car quoi que vous ſoyez plus ſincere que les autres hommes, on peut dire pourtant qu'il n'y en a aucun qui ne trompe le public en quelque choſe, & qui ne ſe trompe ſoi-même en pluſieurs. Ainſi pour être homme de bien il eſt abſolument néceſſaire d'avoir une veritable Amie. Et puiſque vous avez fait chois de moi, tout ce que je puis faire eſt de payer de fidelité, ſur laquelle vous pouvez toûjours compter, & de ſupléer par ce moyen aux autres qualitez qui me manquent. Lorſqu'on nous verra unis par une afection ſi tendre & ſi charmante

mante, ne ſera-t-on pas convaincu de cette vieille erreur, que deux perſonnes de diférent Sexe ne ſauroient être ſi intimes ſans s'aimer? Je ſuis aſſeurée qu'on ne peut pas dire cela de nous, ni même le ſoupçonner, voyant ſur tout que vous avez tant d'amour pour Ambriſie, & que je fais tout ce que je puis pour faire enſorte qu'Ambriſie en ait autant pour vous que vous en avez pour elle. Je ſouhaite que cet amour reciproque produiſe le bon éfet de guérir le Sexe à l'avenir des ſcrupules qu'il s'eſt fait juſqu'ici de témoigner ſon amitié à un honnéte homme, crainte que cela ne fût mal expliqué. Les deux Sexes y trouveroient leurs avantages. Le vôtre eſt plus capable d'inſtruire & de former nos eſprits que la plus ſage femme du monde; & le nôtre eſt plus propre à refrener la licence où les hom-

hommes s'excitent ordinairement les uns les autres. Quel bonheur ne ſera-ce point pour nous de voir que nous ſommes cauſe que tous les hommes ſont devenus bons, & que toutes les femmes ſont devenuës ſages? (Reformation plus extraordinaire que ne le fut celle de Luther.) Que nôtre Amitié donc ſoit tellement exemplaire quelle donne de l'émulation à tous, & les face ſouhaiter de vivre comme nous; & qu'en travaillant à le faire ils trouvent par experience qu'il y a une ſatisfaction plus pure & plus ſolide d'être un moment avec un Ami, que d'employer des ſiécles à la galanterie qui nous occupe ſi fort aujourd'hui, & qui nous dérobe les heures de la jeuneſſe. A Dieu, Cleandre, ayez ſoin de faire enſorte que vôtre Amitié reforme les erreurs de ma vie, & aimez

mez moi toûjours autant que je vous aime; car comme vous ſavez.

Plus on eſt aimé plus on aime,
L'amour comme le feu a beſoin de ſecours.
Si vous le négligez, il s'éteindra ſoi-même,
Si vous le nourriſſez il brûlera toûjours.

Ces quatre vers me font ſouvenir de quatre autres à peu prés de la force qu'une Dame de vôtre connoiſſance & de la mienne fit entrer dans un Billet qu'elle écrivoit à un indiférent qu'elle aimoit.

Aimez, Bêtes, aimez il faut que chacun aime,
Tout le monde y vient à ſon tour:

Nous

Nous n'avons tous contre l'Amour
D'autre secours que l'amour même.

La Comtesse de la Suse ne parle pas plus tendrement que cela.

Vôtre trés-humble &c.

OLINDE.

LET-

LETTRE VIII.

D'Olinde à Cloridon. En réponſe de celle qu'elle en avoit reçûë.

VOus étes un étrange homme. Il n'y a pas une heure que je croyois vous haïr. Je croi que j'aurois été capable de vous dire des injures, de vous apeller lâche, trompeur, traître, & de vous reprocher que ſous pretexte de m'aimer vous aviez réſolu de me perdre. Mais helas! les tendres excuſes que vous me faites m'ont fait bien-tôt connoître que je me trompois, & m'ont convaincuë que tous mes emportemens n'étoient qu'un éfet de mon amour. Ces tranſports ſont devenus à preſent une dou-

douleur ſi violente, qu'elle ne demande rien tant que de ſe ſoulager par des plaintes. Mais je ſuis ſi miſérable que je ne puis avoir cette conſolation toute triſte qu'elle eſt. Car à qui puis je me plaindre, puiſque je ne ſaurois déplorer mon malheur que je n'expoſe mon crime? Vous étes criminel, Milord, & vous m'avez envelopée dans vôtre crime. Les penſées & les actions qui étoient autrefois innocentes doivent être à preſent condamnées comme les cauſes de ces méchans éfets. Car ſi je ne vous avois jamais aimé, ou ſi je n'avois jamais dit que je vous aimois; ſi je n'avois jamais conſenti de vous voir, vous n'auriez rien ſouhaité de moi qui pût choquer ma vertu. Je ne puis maintenant penſer à cela ſans honte & ſans reſſentiment. Cette amour autrefois ſi pure & ſi vive me paroît aujourd'hui

d'hui la choſe du monde la plus noire ; & je me hais moi-même de ne vous haïr pas. J'avouë, je ne ſaurois le dire ſans rougir, que je vous aime encore ; & je croi même que je vous pardonne ; mais je ne dois jamais vous voir, malgré tous les ſermens que vous faites pour me perſuader de vôtre repentance, & nonobſtant toutes les aſſûrances que vous me donnez de ne retomber jamais dans le même crime, fuſſiez vous aſſûré d'y réüſſir. N'avez-vous point crû que je vous pardonnerois la violation de la promeſſe que vous me faites auſſi facilement que je vous ai pardonné celle de la derniére parole que vous m'avez donnée d'une maniére auſſi ſolemnelle? Ouï, Milord, vous avez crû, & vous me feriez dire des choſes auſquelles je n'ai jamais encore ſongé ; car les raiſons

ſons que vous alleguez ſont ce me ſemble ſolides & convainquantes; & je ſens bien que vous me feriez croire tout ce que vous voudriez. Maudite ſoit la fole credulité dont je fus d'abord la dupe en croyant que je pouvois vous aimer ſans crime. Ce ne peut pas être aſſûrement une faute impardonnable que d'eſtimer une perſonne qui mérite infiniment de l'être; que d'aimer, & de voir une perſonne dont la converſation eſt auſſi charmante que la vôtre, & que ſouhaitai-je de plus? Tout le monde ſait que vous faites la même choſe, d'où vient donc que je ſuis plus coupable? Ha! ſi vôtre flamme eût été auſſi pure que la mienne, nous euſſions été tous deux heureux & innocens, & tellement innocens, que celle qui a le bonheur d'exiger toute vôtre amour comme une choſe qui lui eſt dûë, n'auroit

pû

pû prendre la nôtre en mauvaiſe part, ſupoſé qu'elle eût connu le fond de nos cœurs. Mais dans l'état où ſont les choſes il n'y a point de perſonnes déſintereſſées qui ne nous condamnent; & les plus intereſſées ne peuvent nous excuſer; nous devons au contraire paſſer condamnation contre nous mêmes. Doù vient donc que vous m'importunez encore pour m'obliger à vous voir? Ne me demandez plus ce que je n'oſerois jamais vous accorder; & ſoyez perſuadé que..... Mais vous ſavez bien que je vous aime quoi que je vous refuſe ce que vous me demandez avec tant d'empreſſement. Vous ſavez ce que me coûte vôtre abſence. Cependant penſez que je ſuis contente & ſatisfaite ſi cela peut contribuer de quelque choſe à vôtre repos; ou plûtôt ne penſez pas en moi du tout. Rendons nous auſſi heureux que nous le pouvons.

vons. Je tâcherai de vous oublier. Ne m'écrivez plus, ſi vous m'aimez aſſez pour pouvoir vous empêcher, & ſi vous pouvez ceſſer de m'aimer ſans me haïr; car je ne me ſens pas aſſez de force pour ſoutenir une ſi cruelle diſgrace, la ſeule qu'on puiſſe ajoûter à celles ſous le poids deſquelles je ſuis déja preſqu'accablée. Je puis vous dire avec aſſez de raiſon,

Je ſoufre en vous aimant mille agréables peines.
Que mon cœur eſt ravi de ſentir tant de coups!
Plus l'amour me charge de chaînes,
Plus mon courage eſt grand, plus mon deſtin eſt doux.

Je ſuis,

Vôtre trés-humble &c.

La pauvre OLINDE.

LET-

LETTRE IX.

Aprés qu'Olinde ſe fut retirée à la campagne.

JE ne déſavoüerai pas, Milord, que je n'aye fait tout ce que j'ai pû pour vaincre l'amour que j'ai pour vous, & je vous dirai franchement que j'ai crû que j'en viendrois à bout. Mais je dois convenir auſſi avec la même ſincerité qu'il s'eſt trouvé que je n'avois qu'étoufé un feu que javois réſolu d'éteindre ; car je n'eus pas plûtôt vû vôtre derniere qu'il recommença à brûler comme auparavant. J'eus peur qu'il n'éclatât, & ce fut pour l'empêcher que je revétis la froideur que vous

vous me reprochez ; tant il eſt vrai que,

Le beau Sexe en amour diſſimule & raſine,
Ce Dieu, ſi l'on l'en croit n'eſt jamais ſon vainqueur.
C'eſt ainſi que Didon payoit de bonne mine
Quoi qu'elle eût le feu dans le cœur.

Je ne pouvois pas m'imaginer que j'euſſe rien à craindre d'une choſe que j'avois ſi long-tems étudiée ; & toute l'indiférence que j'ai pû vous témoigner a été le fruit d'une raiſon tranquille, qui ne m'a pas peu coûté. Cependant je n'oſois me fier à une paſſion ſubite & violente. Pardonnez-moi cet artifice, Milord, puiſque c'eſt le ſeul dont je me ſois jamais ſervie à vôtre égard. Si je vous avois moins aimé, j'aurois

fait ſemblant de vous aimer davantage. Mais j'ai bien de la peine à vous pardonner l'accuſation maligne que vous me faïtes de ne vous traiter cruellement, pour parler comme vous, que parce que vous m'avez enlevée à mon Epoux. Vous ſavez, Milord, que vous me faites injuſtice. Oronte même vous a dit que j'avois conſenti à me marier avec lui par obéïſſance, & non par inclination. Et ſi je pouvois vous dire avec combien de joye je vis paſſer le jour que nous devions épouſer, vous ne douteriez pas le moins du monde de ma fidelité. La nouvelle mariée, la plus heureuſe que l'amour ait fait, n'a jamais été ſi aiſe au milieu des plaiſirs & des ſolennitez de ſes nôces, que je le fus ce jour là, que je regarde comme un jour heureux, puiſqu'il me délivra d'un eſclavage que je craignois

ex-

extrémement, & qu'il me donne une preuve de vôtre amour, qui fut, je le dirai ſans rougir, la choſe du monde qui me ſatisfit le plus. Car je voyois que vous m'aviez non ſeulement conſervé toûte vôtre afection, malgré le tems & la longue abſence, mais auſſi qu'elle ne devoit rien à la mienne, ni pour la pureté ni pour l'ardeur. Il me ſemble donc que nous ſommes à preſent comme les Amans Platoniciens. Ne craignez pas que je vous oublie, mon cher. Lorſque je me ſuis miſe en devoir de le faire, & que je me ſuis ſervie de tout, je n'ai pû en venir à bout, combien moins le pourrois-je à preſent que je me fais un plaiſir de penſer en vous, & que je croi ma flamme autoriſée? Ma vie vous eſt toute conſacrée; je ne penſe qu'en vous, & je n'ai pas de plus grand plaiſir dans ma ſolitude que de

mettre quelquefois par écrit les circonſtances de nôtre amour. Je ſuis à preſent mille fois plus heureuſe que lorſque je ne croyois avoir pour vous que de l'indiférence, & non ſeulement pour vous, mais même pour tout le monde. La vie étoit alors pour moi quelque choſe de triſte & d'ennuyeux. J'étois dans une indolence & dans une inſenſibilité perpetuelle. Mais à preſent tout ce que vous m'écrivez de tendre me tranſporte, & je ſens une joye qui ne ſe peut exprimer, & que j'ai raiſon de dire!

Que le monde ſeroit un étrange ſéjour,
Si l'amour n'en faiſoit les charmes?
La nature aux abois ſans ſecours & ſans armes
Se verroit périr chaque jour.

Soyez

Soyez donc content, Milord, je ne reviendrois pas à ma premiére inſenſibilité quand même je le pourrois, dût-il m'en revenir un Empire, & comptez que vous ne devez pas craindre que je change jamais pour aucun autre.

L'amour ne veut point d'artifice:
Soyez routier, ſoyez novice;
Mais ne jouëz jamais le rôle d'un trompeur.
Que toûjours vôtre langue explique vôtre cœur.

Vous avez tout ce qu'on pourroit ſouhaiter pour compoſer un homme. Et j'en ai tant rebuté & mépriſé qu'il n'en faut pas davantage pour conclurre que mon cœur n'a été fait que pour vous. Comptez là deſſus: & dites moi que vous étes perſuadé que je vous aime, & que je n'en aime-

rai jamais d'autre. Je ſouhaite que vous puiſſiez ajoûter que je ſuis la ſeule qui aye jamais touché vôtre cœur. Mais, Milord, ce que je louë en vous eſt cela même qui me fait craindre de vous perdre.

A la crainte l'Ame eſt ouverte,
Quand on aime un objet charmant,
Plus le bien d'un Amant eſt grand,
Plus il en redoute la perte.

Mais, Milord, ſouvenez vous que

Le veritable amour ſe vante
De braver le plus rude ſort,
Et la plus éfroyable mort,
Ne peut lui donner d'épouvante.

Mais

Mais d'où vient que mon cœur a été ſi fidelle à une perſonne qui doit le ſien à une autre? Je ne veux pas, Milord, murmurer contre la deſtinée. Soyez équitable à ſon égard autant que vous le devez; & donnez lui tout ce que vous pouvez lui donner ſans être ingrat à

OLINDE.

LETTRE X.

Ecrite à Cleandre dans le même tems qu'il reçût les ſuivantes.

NOus..... (Vous croyez ſans aller plus loin que ce ſtile ne peut-être que d'un grand Prince qui vous écrit. Mais vôtre orgueil ſera bien mortifié de voir que ce n'eſt qu'une ſocieté de femmes qui vous ſalüent.) Nous, dis-je, avons apris par hazard, que vous alliez faire imprimer les avantures d'Olinde écrites par elle même; & nous avons crû que vous ne ſeriez pas fâché que nous vous envoyaſſions

ſions les Lettres ſuivantes pour achever le volume ; car comme dit un Auteur, on ne juge pas toûjours du mérite d'un écrivain par les choſes qu'il écrit, mais quelquefois par la groſſeur de ſon ouvrage. Nous avons fait ſur cela les conſiderations que nous devions. Et comme nôtre ſocieté eſt compoſée de perſonnes bonnes & charitables, nous avons mieux aimé expoſer nos folies aux yeux du public, que de ſoufrir qu'on accuſât de ſterilité l'eſprit de nos Amis. Peſtez contre vôtre deſtinée, & dites tant qu'il vous plaira que vous aimeriez mieux que quelque Prince que ce fût de l'Europe vous eût envoyé une ſentence qui vous condamnât pour crime de Leze-Majeſté, & qu'une telle troupe de cauſeuſes n'eût pas éventé vôtre ſecret. Mais je vous prie alte à la colére, & ſur tout point

d'imprecations ici, ſi vous voulez que je face tout ce que je pourrai pour vous plaire; & en cela je ne ſuivrai pas mes ordres, car une Dame de nôtre ſocieté, (qui eſt, pour vous le dire en paſſant, tout ce qu'il y a de malicieux parmi nous, mais qui pour vous conſoler ne ſait qui vous étes) m'a prié de vous chagriner un peu. Cependant ma réſolution eſt priſe, & je veux vous dire la verité. Sachez donc, qu'il n'y en a aucune de nous qui puiſſe deviner qui eſt Olinde, & qu'il n'y en a que deux qui ayent l'honneur de vous connoître, mais elles ſont réſoluës toutes deux de faire voir pour la gloire de nôtre Sexe qu'il y a deux femmes dans le monde qui peuvent garder un ſecret; & vous verrez vous mêmes que nous le pouvons faire. Car la maniére

étran-

étrange dont nous avons découvert vôtre secret est un secret elle même; & si nous vous le disions, vous auriez raison de douter que nous eussions sur vôtre chapitre la fidelité requise. Vous devez donc vous contenter de ce qu'on vous en dit sans vous rompre la tête pour en savoir davantage, & quoi que vous vous divertissiez de nôtre folie, vous devez nous tenir compte des égards que nous avons pour vous.

Si les avantures d'Olinde sont finies, nous pouvons vous en fournir autant qu'il vous en faut pour faire un Volume complet.

Il est bon d'avertir ici les Lecteurs que s'ils veulent se donner la peine de lire un Livre qui

a pour titre Lettres & Poëmes d'Amour & de Galanterie, *ils comprendront beaucoup mieux quelques endroits des Lettres ſuivantes, qui ne ſont proprement que des réponſes qui ont été envoyées à l'Auteur.*

LET-

LETTRE XI.

Réponse à la huitiéme Lettre du Livre dont on vient de parler par une Dame qui s'étoit déclarée contre l'Auteur.

MONSIEUR,

Vous étes bien malheureux de tirer tant de coups en l'air, & de vous donner tant de peine pour me persuader que vous étes un homme d'un grand esprit, pendant que vous vous apellez fou vous mêmes. Et ce que je trouve encore pour vous de plus déplorable, est que tout l'avantage qui vous en revient ne consiste qu'à me convaincre mieux

que

que jamais que l'orgueil qui vous entête eſt une maladie incurable. Car comme un entêtement ſuperſtitieux de Religion eſt une marque infaillible de mauvais cœur, de même rien ne fait mieux connoître un ſot qui croit être habile qu'une modeſtie afectée. Et vous m'avez ſi bien perſuadée de la verité de ce que vous dites de vous mêmes, mais non pas de ce que vous en penſez, qu'il n'y a perſonne au monde, ſupoſé qu'il s'en trouvât quelqu'une de raiſonnable, qui fût capable de l'entreprendre, qui pût me faire prendre le change, & m'obliger à avoir de vous de meilleurs ſentimens. Je vous avouë pourtant qu'avant que de m'embaraſſer de l'impertinente paſſion dont vous me menacez, j'aimerois mieux faire vôtre panegirique avec auſſi peu d'eſprit & de verité que l'a fait depuis

depuis peu un ridicule Auteur dans une Epître Dedicatoire qui ſent la gueſerie de cent pas. Et plûtôt que d'être vôtre Rivale en rien, je renoncerois à ces deux qualitez, & les regarderois comme l'objet éternel de mon averſion. Mais je ſai que la nature ne vous a pas été moins ingrate pour l'une que pour l'autre. Et quelque bonne mine que vous faciez, il eſt certain que vous ne me regardez de mauvais œil, que parce que j'ai dit de vous ce que tout le monde en penſe à la reſerve de vous ſeul. Mais pardon, Monſieur, je vous prie. Je devois au moins en excepter ces deux femmes pour leſquelles vous avez bien voulu me dire que vous aviez de l'afection. Je ne doute pas qu'elles ne ſimpatiſent extrémement avec vous, & qu'elles n'admirent en vous leur ſemblable. Je croi veritable-

ment,

ment, Monſieur, que vous étes extrémement redevable à la nature de vous avoir ſi richement partagé pendant que des gens modeſtes, des gens d'eſprit & de jugement le ſont ſi mal, & ne ſe trouvent que rarement avec une femme qui ſait le cas qu'elle en doit faire. Mais il dépend de vous de vous partager comme vous l'entendez, & de quelque côté que vous vous tourniez vous trouvez tant d'images de vôtre cher & agréable vous même, que vous ne pouvez jamais manquer de donner du plaiſir & d'en recevoir. Je puis vous aſſûrer que c'eſt par là que vous avez ſi longtems conſervé les bonnes graces des Dames, & que tant que vous continuerez à faire le fat, l'entendu & le ridicule, c'eſt à dire tant que vous vivrez, vous ne manquerez pas de trouver des gens qui vous aplaudiront dans

les

les viſions où vous donnez naturellement. Mais comptez, Monſieur, que vous ne devez rien attendre de moi, qui ai pour vous des ſentimens plus déſintereſſez, qui vous connois mieux que perſonne, & qui ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble &c.

LETTRE XII.

Réponſe d'une Dame maſquée à la neuviéme Lettre du même Livre.

J'avouë que ma conquête ſeroit fort extraordinaire, ſi elle étoit auſſi entiére que vous le dites. Mais il me ſemble qu'une ſolitude, ou ſi vous voulez, une priſon, pour parler comme vous, où

où s'eſt confinée une femme qui n'eſt pas cruelle, ſent bien plus la liberté qu'il ne ſeroit neceſſaire à la condition d'une captive. Il faut donc que vous ſoyez encore Maître de vous même, ou que je ſois un vainqueur fort généreux. Le dernier ne peut être, car je voudrois volontiers vous reſſerrer davantage. Ainſi, autant que j'en puis juger, ma victoire ou ma défaite ſont encore bien incertaines; & le pis eſt que je ne ſai comment m'y prendre pour réüſſir dans cette conquête. Car vous vous étes formé une ſi grande idée de ma puiſſance, que je crains fort que vous dédaignerez de vous rendre lorſque vous verrez qu'il s'en faut bien qu'elle n'aille auſſi loin que vous l'avez crû. D'ailleurs comment puis-je eſpérer de réüſſir ſi je prens le parti de vous cacher ma foibleſſe, puiſque juſqu'à preſent

j'ai

j'ai ſi mal réüſſi par cette voye? Je croi donc que ne pouvant vous vaincre par ma propre force, je dois me ſervir de quelque Dalila qui me faſſe connoître la vôtre, ou plûtôt qui m'aprenne vôtre foible (car chacun a le ſien) afin que je puiſſe vous attaquer par là. Je ne veux pourtant pas le faire en traître comme elle, car vous voyez que je vous en avertis en femme de cœur. Et je veux encore vous dire à l'avance que vous n'aurez d'autre Ennemi en tête que moi, ainſi vous n'avez pas beſoin de vous tenir beaucoup ſur vos gardes. Comptez donc, pour quitter l'alluſion, que ſi je pers un Amant conſtant faute de ſavoir les moyens de le rendre tel, c'eſt un crime que vous devez vous reprocher. Juſtifiez-vous en donc au plûtôt, & vous verrez que lorſque j'aurai veritablement

fait une conquête, j'en ſaurai auſſi triompher : car une femme & un conquerant ſans vanité ſont des Miracles qu'on ne voit point aujourd'hui. Juſques là je demeure donc aſſûrée que vous ne ſavez qui je ſuis, & lorſque vous me connoîtrez vous n'aurez peut-être pas grand ſujet de vous faire honneur d'avoir été vaincu par,

Vôtre &c.

LETTRE XIII.

A un Amant ſur ſon départ pour l'Armée.

AMour ! cruel amour ! à quels tourmens ne m'expoſes-tu point ? Quels maux & quelles tortures ne me fis-tu point ſou-

ſoufrir l'an paſſé, & quelles miſéres ne me prepares-tu point encore aujourd'hui, qu'Alcidon vient prendre congé de moi pour ſe rendre à l'Armée? Je crains à tout moment de perdre un ami ſi aimable, qui me quitte pour aller peut-être ſe faire tuër. Je ſuis afligée à la verité, mais je n'ai pas pour une vie ſi chere cette peur qui eſt pour moi la torture du monde la plus cruelle. Pourquoi s'expoſe-t-il à tant de perils? Que peut-on ajoûter à la Fortune ou à la Gloire d'Alcidon? Eſt-il juſte qu'il expoſe ſi ſouvent une vie dont tant d'autres dependent? Et n'avons-nous pas raiſon de conſerver les choſes dont la perte eſt irreparable, & de ne les hazarder jamais, bien loin de les expoſer continuellement? Ha, mon cher Alcidon! Vous ne faites jamais ces réfléxions, & lorſque je vous les propoſe,

poſe, elles ne font nulle impreſſion ſur vôtre eſprit. C'eſt une marque infaillible que vous n'aimez pas ceux qui vous aiment. Vous n'aimez point Daphné qui vous aime ſi tendrement; & vôtre cœur n'a que de l'indiférence pour ma tendreſſe. Vous n'avez aucune compaſſion de mes ſoufrances, mes ſoûpirs & mes larmes ne ſont plus capables de vous émouvoir. Auſſi-tôt que l'honneur vous apelle vous mépriſez mon amour, & vous comptez pour rien toute ma paſſion. Ha! ſi vous m'aimiez vous ne pourriez jamais vous reſoudre à m'expoſer à une ſi cruelle douleur, & à me plonger tous les ans dans des inquiétudes mortelles. Le peu de cas que vous faites de vôtre vie me dégoûte de la mienne, & les tourmens que je ſoufre en vous aimant ſont ſi grands, que je ſouhaite que la mort m'en délivre. *L'a-*

L'amour ne vit jamais en paix,
Il eſt toûjours dans les allarmes ;
Les maux, les ſoûpirs, & les lar-
mes
Ne le quittent jamais.

L'ambition eſt le défaut des belles Ames ; mais, Alcidon, il eſt dangereux de la pouſſer trop loin ; & que la moderation eſt ici une vertu neceſſaire ! & qu'un de nos Poëtes a bien rencontré lorſqu'il a dit !

A ſuivre le milieu jamais on ne s'ex-
poſe :
Moins on a d'ambition, plus on a
de repos.
Icare perit dans les eaux,
Et ſon audace en fut la cauſe.

Que je ſouhaiterois pour mon repos, Alcidon, que vous fuſſiez moins avide de gloire, & que je ſerois

ſerois heureuſe de vous entendre dire tout de bon

Je me fais un plaiſir extréme
D'être toûjours deſſous vos yeux.
Où peut-on jamais être mieux
Que dans les lieux où l'on voit ce
qu'on aime?

Mais vous partez, Alcidon. Mon amour n'eſt pas capable de vous retenir. Vous ſacrifiez tout à la gloire; & vous ne donnez rien à l'amour. Ne ſeroit-ce point une marque que vous ne reconnoiſſez pas encore ſon pouvoir? Si cela eſt je ſuis preſque conſolée de vôtre départ, & pour vous dire adieu je me ſens obligée de vous donner ce ſalutaire conſeil

Ne fuyez point l'amour, on ne peut
l'éviter;
Contre un ſi grand pouvoir nôtre
défenſe eſt vaine.

On s'épargne beaucoup de peine
Lorsqu'on se rend sans resister.

LETTRE XIV.

A un homme qui chantoit mieux qu'il n'écrivoit.

MONSIEUR,

Vous m'avez écrit une ennuyeuse Lettre que vous commencez par, *Madame.* Lorsqu'en matiére de Galanterie on ne m'apelle pas par mon nom de Cleore cela me met dans un étrange embaras. En lisant vôtre longue Lettre j'espérois au moins de trouver quelquefois Madame Cleore, puisque je ne voyois point de ma chere Cleore, ce

qui m'auroit été beaucoup plus agréable. Mais aprés l'avoir lûë juſqu'au bout, je n'y ai trouvé ſimplement que Madame, & les mots d'amour, de reſpect, de paſſion, de tendreſſe, &c. En verité, Monſieur, vous auriez mieux fait de vous en tenir à vos chanſons. Je vous permets d'être mon Amant en vers, mais je vous ſuplie de ne l'être pas en proſe. Vous n'avez pas profité des vers que je vous ai entendu dire,

Un Amant éclairé fait plus d'un perſonnage,
Il ſait s'accommoder au goût d'une beauté,
Il parle le même langage,
Il a la même volonté.

Vous y penſerez à loiſir; & afin que vous ſachiez que c'eſt moi qui vous écris, je ſigne

CLEORE.

LET-

LETTRE XV.

A son Amant sur son procés.

MONSIEUR,

Croyez-vous que je sois quelquefois assez fole pour souhaiter que vous perdiez vôtre procés? Cela n'empêche pas que je ne sois aussi fidele que je vous ai promis de l'être; & j'aurois en ce cas la satisfaction de vous convaincre par une conduite aussi généreuse que la mienne, que j'aime seulement vôtre personne, & que je prefere cette satisfaction à vôtre bien. J'aprens par vos Lettres que l'amour vous inspire des pensées aussi déraisonnables que

les miennes. Cependant je ne pourrai m'empêcher de ſuivre ce ſentiment ſi vôtre afaire ne réüſſit pas ſelon vos ſouhaits. J'eſpére que vous me pardonnerez le ſouhait que je fais, puiſqu'il procede d'une cauſe que vous ne pouvez deſaprouver, & que vous me ferez la juſtice de croire, que ſi je vous aimois moins mes penſées ſeroient peut-être plus conformes à vos deſirs. Adieu, mon cher, il eſt juſte que je vous diſe quelque choſe de tendre puiſque vous m'en avez tant dit durant vôtre abſence. Adieu encore un coup, diligentez vous de revenir, je vous en conjure, & ſoyez bien perſuadé que je ſuis toute à vous.

LETTRE XVI.

De remercîmens, ou plûtôt de reproches amoureux.

MONSIEUR,

Vous me cajolez extrémement dans vos vers. Cependant je dois vous dire qu'ils ne me plaisent point. Aprés m'avoir apellé Lucrece, qu'elle necessité y avoit-il de m'apeller Venus? Est-ce que Lucrece n'étoit pas assez belle? Je croi que je suis aussi vertueuse qu'elle quoi que je ne sois pas aussi belle. Soyez, je vous prie, une autre fois plus regulier dans vos figures. J'ai un Maître qui m'enseigne la Rhétorique

tous les matins; ainsi à moins que vous n'écriviez mieux à l'avenir, vous qui prétendez d'être éloquent, je vous jure que je vous remetrai encore à vôtre Rudiment la premiere fois que vous me viendrez voir. Adieu.

LETTRE XVII.

Sans sujet.

JE ne vous ai pas encore écrit, & je serois ravi de ne jamais vous écrire, puisque je ne le ferois pas si vous n'étiez absente; & vôtre absence me cause un sensible chagrin. Pour moi je ne croi pas que les Lettres soient d'un si grand secours qu'on s'imagine. Si vous me faisiez par exemple l'honneur de m'écrire, je

je verrois, sans contredit, vôtre esprit dans vos Lettres ; mais je n'y verrois pas vôtre personne, ni ces manieres engageantes qui accompagnent tout ce que vous faites & que vous dites. Beaucoup moins y verrois-je ce charmant je ne sai quoi qui fait qu'on ne peut vous voir sans beaucoup de plaisir, & vous quitter sans beaucoup de regret. Cela fait voir qu'il y a un extréme diférence entre vous voir & vous écrire ; aussi, à vous parler franchement, je ne suis pas fort satisfait de vous écrire, & je le suis aussi peu que vous m'écriviez. Je demanderois pour l'être des impossibilitez. Je voudrois avoir vos Lettres aussi long-tems que vos conversations, & je voudrois que vous m'écrivissiez aussi souvent que je vous entretiendrois si nous demeurions ensemble. Tout cela encore ne me satisfe-

roit pas; car enfin, comme je vous ai déja dit, je verrois vôtre esprit dans vos Lettres, mais je n'y verrois pas vôtre personne, qui est la chose qu'on desire le plus lorsqu'on aime aussi passionnément que je fais, & lorsqu'une Maîtresse est aussi charmante que vous l'étes. Je suis.

MADAME,

Vôtre trés-humble &c.

LETTRE XVIII.

Au sujet d'un present de perdrix.

JE remercie de tout mon cœur l'aimable Diane des Perdrix qu'elle m'a envoyées, & qu'elle a tuées de sa propre main. Si elle avoit fait ce present à J.

B. il lui auroit dit mille jolies choſes ſur l'honneur & ſur la ſatisfaction qu'il y a d'être tué de ſes belles mains; & il auroit pouſſé cette penſée à la gloire & au bonheur de ces Perdrix. Pour moi qui n'ai pas tout ce brillant, je me contenterai de les manger avec N. & de boire à la ſanté de l'aimable Diane.

LETTRE XIX.

A un Ami abſent.

NE nous reverrons nous jamais, mon cher Philandre? Ne voulez-vous jamais venir en ce païs? ne retournerai-je jamais où vous étes, & n'avons-nous contracté l'amitié la plus tendre & la plus veritable, que pour nous expoſer à la cruelle rigueur d'une

éternelle abſence ? Je me hais moi même de vous avoir quitté, vous me rendez heureuſe ſans le ſecours de la Fortune, & la Fortune ne ſauroit me rendre heureuſe ſans vous.

LETTRE XX.

En ſtile de Roman.

J'Ai toûjours crû que l'illuſtre Theodoline ſe marieroit un jour au généreux Cleodamas, & qu'une Heroïne n'étoit deſtinée qu'à un Heros. Quelque heureuſe que puiſſe être vôtre vie, l'envie même ſera forcée d'avouër que vous avez ce que vous meritez ; & quoi que vôtre bonne Fortune ne réponde pas à vôtre vertu, vous pouvez être le plus heureux Prince du monde. Vueille le Ciel, qui

qui par vôtre Hymen a donné des preuves signalées de sa providence, vous conserver longtems l'un pour l'autre, & vous conserver tous deux pour le bien de l'Europe.

LETTRE XXI.

Par un autre main.

MONSIEUR,

Vous avez raison de me dire que pour s'ériger en railleur perpetuel, il faut, comme dit le Chevalier Courtly, pouvoir vaincre son foible. Ce reproche est à brûle-pourpoint. C'est un avantage que je vous ai donné, & dont vous n'avez pas manqué de

profiter. Qui fera dificulté aprés cela de m'apeller femme, & comme telle de me traiter de ridicule, puiſque j'aime mieux m'expoſer de cette maniere que de manquer à dire un bon mot, lorſqu'il ſe preſente. Mais puiſque vous avez aſſez de patience, & que vous voulez bien perdre tant de tems à lire des bagatelles & à y repondre, je veux bien de mon côté avoir la complaiſance de vous donner deux ou trois de mes Lettres pour autant des vôtres; car il ne vous en faut pas davantage pour être las, j'ai, penſé dire honteux, de vôtre correſpondance.

Pour ſuivre donc vôtre Methode, je vous dirai à l'égard d'Uranie qu'elle n'eſt rien moins qu'une beauté. C'eſt une perſonne qu'on accuſe de faire le bel eſprit, ainſi elle doit demeurer *incognito*. L'eſprit eſt une choſe

ſe dont le Sexe eſt fort entêté, & à dire vrai il ne ſait guére bien s'en ſervir. Il ſied ſi mal à une femme de faire le bel eſprit, que je ne trouve rien de plus ſcandaleux. De plus cet entêtement eſt toûjours ſuivi de quelque choſe de fâcheux. J'ai connu bien des femmes dont l'eſprit faiſoit grand bruit, mais je puis dire que pour une belle ſaillie d'eſprit, pour un beau feu d'imagination qu'elles ont eu quelquefois, il leur eſt arrivé de faire mille folies & mille impertinences, auſquelles des perſonnes d'une capacité ordinaire n'auroient pû penſer ſans rougir. A mon égard je puis vous aſſûrer que je ſuis ſincere, & tellement ſincere, qu'à peine ſai je ce que c'eſt que ſubterfuge, & fuſſe-je ce que Mr..... voudroit vous faire accroire que je ſuis, les femmes ne trouveroient pas en moi de protecteur

de

de l'heure qu'il eſt; car au lieu d'employer ma plume à leur ſervice, je prendrois l'épée, & j'irois ſervir mon Prince Heroïque qui mérite que toute la terre le ſerve.

Je vous dirai auſſi que mon cœur eſt un Fort que j'eſpére avoir mis hors d'aucune atteinte; car je le croi inexpugnable pour tout autre que pour un Phenix, s'il y en peut avoir un, c'eſt à dire pour un homme doüé de ma qualité favorite, qui hait l'ingratitude, la diſſimulation, & l'hipocriſie par raport à ſoi-même, auſſi bien que par raport aux autres, qui a l'Ame grande, un eſprit veritablement noble, beaucoup de généroſité, & un grand fond de bonne humeur, en un mot un homme dont on peut faire un Ami ſincere & ſolide, & non un Amant langoureux. Mais pour un fat qui fait le grave, qui ne ſe remuë que par Machine,

& qui a tant de ſoin de la ſereni-té de ſon eſprit, qui dépend de ce ſerieux ridicule, qui n'oſe ſe remuer de peur de troubler l'or-dre de ſa Perruque & de ſa Gar-niture; ou pour ces Damoiſeaux qui font grand bruit & qui ſont toûjours en action, qui ne ſentent que le Tabac en poudre & le Mer-cure, qui vont tous les jours ca-pricieuſement d'un lieu dans un autre pour s'y faire voir & pour s'y faire entendre, & qui font enfin autant de diférens mouvemens qu'il y a de diférens lieux de ren-dez-vous. Je déteſte tous ces gens là, & quand je ſerai ce que vous apellez un Animal inconcevable, je ne voudrois pas me rendre à l'un de ces mépriſables vainqueurs. Mais pour le coup vous en ſavez de celle qui eſt,

Decembre 30. 1693. *Vôtre ſervante.*

URANIE.

LET-

LETTRE XXII.

Par la meſme.

JE voi que le Carême vous ennuyoit extrémement, puiſque vous n'avez pû vous empêcher de faire la veille de Pâque une débauche, qui méritoit une peine plus rude que celle que vous avez ſouferte. Une Maîtreſſe ne ſeroit pas mal recompenſée d'écrire des choſes belles & tendres à un Cavalier auſſi négligent que vous l'étes, quoi qu'une inconnuë comme Uranie n'y ait pas couru grand riſque. Quoi qu'il en ſoit je ſuis aiſe que la Brébis perduë ſoit retrouvée. Je n'en ai aucune idée que celle que vous me redonnez, car je ne retiens

point de copies de choſes auſſi inutiles que le ſont mes Lettres. J'ai auſſi pluſieurs raiſons de me réjouïr beaucoup de ce que mes Lettres ne doivent pas paſſer par les mains de vôtre Frere, & en cela vous & Uranie étes de bon accord. Mais il n'en eſt pas de même lorſque vous venez à défendre la diſſimulation, car je vous avouë que je ne ſuis ni aſſez ſage ni aſſez Politique pour la regarder comme une vertu, & je ne ſaurois dire de la ſincerité ce que vous dites de la généroſité, *que ça été mon vice & ma peine tout enſemble*, quoi que j'aye ſouvent ſoufert pour m'y être trop attachée. Mais ce qui eſt opoſé à la généroſité eſt ſi contraire à mon naturel, que quand même je travaillerois à le mettre en pratique, je le ferois ſi mal adroitement, que le plus idiot s'aperçevroit que mon cœur ne ſeroit pas d'accord

cord avec ma langue. Je ne voudrois pas non plus faire un auſſi gros ſoleciſme contre les bonnes mœurs, que de dire à Madame l'Antiquité, que toute ſon induſtrie n'a pû aplanir les rides de ſon viſage. Cependant je ne voudrois pas tellement flater ſa vanité que de lui faire accroire qu'elle reſſemble à ſa grande petite fille de quinze ans. Et comme je ne voudrois pas apeller fole & impertinente la jeune Dame éveillée & pleine de feu, je ne voudrois pas non plus lui donner ſujet de s'imaginer que je la croi un eſprit, ou que je trouve ſa converſation tout à fait plaiſante & agréable. Elle pourroit, ſi elle vouloit, égayer ſa langue & la faire promener ſans que j'y priſſe aucun intérêt. Je n'aime d'un amour extrême que ceux dont les vertus ou les vices me frapent, & avec leſquels j'ai la liberté

berté de dire franchement & à cœur ouvert ce que je pense de leurs actions bonnes ou mauvaises. Je suis neutre pour tous les autres, & je ne prens nulle part à ce qu'ils font.

Il n'est que trop vrai que la pratique du monde dégenere extrémement de la Magnanimité & de la grandeur d'Ame. Tout ce que je pourrois dire sur ce sujet n'obligeroit personne à changer de sentiment. C'est ce qui m'oblige, outre que je ne suis pas Philosophe, à ne pas entreprendre de définir ces deux vertus. Je me contenterai de vous dire que ceux qui vivent & qui agissent comme s'ils n'étoient nez que pour eux mêmes, qui ne se mettent nullement en peine dequoi deviendra tout le reste, lorsqu'ils peuvent avancer leurs propres afaires, quoi qu'il s'agisse d'un intérêt de rien ; ceux qui

ſont aſſez lâches pour cajoler par des qualitez magnifiques des gens qui n'ont aucun mérite, ou qui ſont en quelque maniére au deſſous d'eux, & qui ſont capables de s'abandonner à mille petits artifices quelque lâcheté & quelque baſſeſſe qu'il y puiſſe avoir, pourvû qu'ils y trouvent leurs avantages particuliers, tous ces gens-là ſont ſelon moi diametralement oppoſez à ceux qui ont de la magnanimité & de la grandeur d'Ame. Et en un mot ceux qui ne ſont pas prêts à riſquer & à ſacrifier tout ce qu'ils ont, & même leur propre vie pour le ſervice de la Patrie en général, ou d'un Ami en particulier, ne répondent pas à l'idée que j'ai de la veritable grandeur d'Ame. Pour ce qui eſt de la bonne humeur, quoi que je n'entende pas par un homme de bonne humeur, le ſot enjoüé,

dont

dont vous avez fait le portrait, je croi pourtant que ce qui compose cette bonne humeur est quelque chose de plus que le bon naturel, à prendre ce mot dans le sens qu'on lui donne ordinairement, c'est à dire, pour une Epithete qu'on aplique d'ordinaire à certaines gens. Je suis persuadée qu'un homme d'aussi bon sens que vous l'étes ne se soucie pas beaucoup d'être mis dans ce Catalogue.

Si je ne vous accorde pas ce que vous me demandez de vous faire connoître Uranie plus particulierement, ce n'est pas que je craigne aucune surprise pour mon cœur, qui ne se prend pas aisément, & qui est à present en de bonnes mains. De plus comme je n'ai pas les qualitez qu'il faut pour faire la conquête du vôtre, je suis assûrée que je ne commencerai jamais; car je suis entiere-

tierement incapable d'aimer beaucoup ; & je puis vous dire hardiment qu'un amour violent ne s'accommodera jamais à mon temperament, ni mon temperament à un amour violent. Ce que je souhaite beaucoup est de conserver l'estime que vous m'avez témoignée, & pour y réüssir je ne trouve point de meilleur moyen que de ne pas vous dire encore, qui est

URANIE.

LET-

LETTRE XXIII.

Sur un revers.

CHER PHILANDRE,

Des accidens inopinez traversent souvent nos meilleures résolutions. Je m'étois flatée que nôtre derniere entrevûë devoit couronner nos desirs ; mais helas ! je voi bien que j'avois mal compté. La violence de ma passion m'a donné des ailes pour m'y rendre dans l'espérance d'embrasser mon amour. Dans le tems que nous croyions n'avoir rien à craindre, & que nous nous regardions comme des gens heureux, c'est alors que nous avons été

été traverſez par une cruelle parente: cela s'apelle un malheur, un contretems qui pouſſe la patience à bout. Auſſi je n'ai pû cacher mon reſſentiment & ma douleur, mes yeux & tous mes mouvemens ont fait connoître l'un & l'autre. Mais vôtre ſageſſe & vôtre preſence d'eſprit l'ont empêchée de me remarquer, & par conſequent de découvrir le foible de mon Ame. Je croi que vôtre langue a démenti vôtre cœur en ce que vous lui avez dit, & je ne puis m'empêcher de vous avouër qu'elle le merite tout à fait. Je n'ai pas fait un mauvais jugement de vôtre cœur, quoi qu'à vous dire vrai, la tranquilité d'eſprit que vous avez fait paroître en cette occaſion eſt ſelon moi une marque de peu d'amour. Vôtre généroſité m'a obligé de défendre l'innocence outragée de Mada-

me

me N. qui eſt malheureuſement l'objet de la cenſure de ſon Sexe. Il n'eſt rien de plus injuſte ou de plus incertain que de juger des choſes par les apparences ou ſimplement par ce qui s'en dit. Je ſai qu'elle eſt innocente, & qu'on doit préferer l'innocence au bonheur. Ma cruelle Couſine ſait que nous nous aimons; ainſi elle n'a pû demeurer ſans barbarie. Il eſt impoſſible qu'elle ne ſache que l'amour ne veut point de Témoins. Il y a long-tems qu'elle me dit qu'elle avoit ouï parler de nôtre amour. Quelles paroles tendres! quelles douces expreſſions! dit-elle, ces plaiſirs derobez ne ſont-ils pas fort doux? Je me trouvai fort embaraſſée à lui répondre. Cependant je lui dis, que ſi c'étoit une faute, c'étoit celle de la plûpart des jeunes gens. Il me vint d'abord en penſée que le meilleur parti que

je pouvois prendre étoit de lui confier tout le ſecret, & de l'engager par cette confidence à ne rien dire. Mais aprés y avoir un peu mieux penſé je craignis qu'elle n'en fît un mauvais uſage. De ſorte que je me déterminai à ne lui découvrir que ce que je ne pouvois lui cacher. En cas que ſon mauvais narurel la porte à éventer l'afection que nous avons pour le vieux Gentilhomme, elle ſent bien que je ſai les moyens de m'en venger. Cependant, cher Philandre, eſpérez de l'amour & de moi une occaſion plus favorable. Souvenez-vous des quatre vers que vous m'avez recité ſi ſouvent.

D'un vent impetueux la violence
extréme
Un Arbre grand & fort bat inutile-
ment:

Ainſi

Ainſi le veritable Amant
Malgré mille revers paroît toûjours le même.

Il y a long-tems que je ſai, cher Philandre, que

Si l'amour nous donne des chaines
Il eſt aiſé de les porter;
Les plaiſirs qu'il nous fait goûter
Adouciſſent toutes les peines.
A ce Dieu rien n'eſt impoſſible,
Tout cede à ſon activité:
Lui parler de difficulté
C'eſt lui faire un afront ſenſible.

Je vous vis hier à l'Egliſe, où vous occupâtes tout mon eſprit & toute ma dévotion. Vôtre chere image ne laiſſe aucun vuide dans mon cœur. Adieu, que je vous voye ſouvent. L'amour & vôtre prudence triom-

pheront de toutes les difficultez qui traverſent nôtre bonheur. Adieu encore un coup, je meurs ſans vous, & je ne puis & ne veux vivre que pour vous.

BILLETS D'UNE JEUNE DAME A SON AMANT.

BILLET I.

Pour lui demander ſon cœur pour étrennes.

SI vous n'avez pas déja diſpoſé de vôtre cœur, je vous prie de me le donner pour étrennes

nes, puiſque c'eſt le ſeul preſent que je puiſſe agréablement recevoir de vous. S'il eſt donc encore en vôtre poſſeſſion, faites moi le plaiſir de l'envoyer ou de l'aporter vous-même; & comptez que je ne ſaurois borner la reconnoiſſance que j'aurai d'un préſent que j'ambitionne ſi fort.

BILLET II.

Pour lui témoigner ſon chagrin de ne s'être pas trouvée au Logis.

JE ſuis extrémement fâchée d'avoir eu le malheur de n'avoir pas été hier au Logis lorſque vous me fites l'honneur de me venir voir. Ce n'eſt pas le moyen de profiter de la premiere marque d'Amitié que vous m'avez donnée;

née; car ſi vous avez la moindre paſſion pour moi, vous ne pouvez jamais vous empêcher de le prendre en fort mauvaiſe part. Je ne ſerai jamais en repos que je ne vous aye ſatisfait là deſſus; & ce ne ſera jamais ſi-tôt que je le ſouhaite.

BILLET III.

Sur ce que ſon Amant loüoit ſa belle maniére d'écrire.

JE ne ſaurois plus écrire depuis que vous m'avez dit que j'écrivois un Billet aſſez bien. J'ai été plus d'un quart d'heure à faire celui-ci, & plus je tâche de mériter les loüanges que vous me donnez, plus je m'apercois que j'en ſuis indigne. Cette expreſ-

sion est assez jolie; & je continuerois si je n'étois pas obligée de vous aprendre que mon voyage est rompu. Ne croyez pas que vous m'en ayez l'obligation. C'est un éfet du pur hazard. Je serai bien contente si vous vous en réjouïssez. Ecrivez ou venez.

BILLET IV.

Pour lui aprendre qu'elle s'en va à la Campagne.

JE ne sai si je dois être fâchée ou non de ne m'être pas trouvée au logis lorsque vous vintes me voir. Comme vous étes d'une humeur insuportable pour tout ce qui me regarde, je croi que je n'ai pas sujet d'être fâchée de

de ne vous avoir point vû quoi que je quitte demain la ville. Vôtre Billet fera le même éfet que vôtre preſence; & quoi qu'il ne ſoit pas trop Galant, il ne laiſſe pas d'être plus gentil que vous. Souvenez-vous de vôtre promeſſe, ou plûtôt de ce que vous me faites eſpérer que j'apelle donner à l'avance. Et en cas que cela ne ſoit pas tout à fait dégagé de la perſonne qui le poſſede avec moins de juſtice que moi, penſez à le faire pendant mon abſence, & comptez que je ſai fort bien le prix de toutes choſes, & que je ne ſuis pas capable d'être ingrate.

BILLET V.

A ſa Rivale qui veut lui voler ſon Amant.

JE ne vous écris ce Billet que pour vous faire un défi. Quelle que vous puiſſiez jamais être je ne ſaurois vous aimer. Et quoi que nous ayons la même vûë, il n'y a pourtant pas entre nous la moindre ſimpathie. Je ſuis belle, j'ai beaucoup d'eſprit, & je ſuis fort dangereuſe. Ainſi ne vous croyez pas trop aſſûrée quoi que nôtre Juge ſoit prévenu en vôtre faveur. Ceux qui ont le courage & l'envie de vaincre ne manquent preſque pas de moyens.

BILLET VI.

A son Amant pour lui aprendre qu'elle s'en va en Province.

JE pars demain pour la Campagne sans aucun regret que celui de vous quitter. La personne chez qui je vais n'est guére capable de me dédommager de vôtre absence. Et si j'ai quelque satisfaction dans mon voyage, je n'en serai redevable qu'à vos soins & à vôtre assiduité. Adieu souvenez-vous de moi, & n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

BILLET VII.

Au meſme pour s'excuſer de ne lui avoir pas écrit plûtôt.

NE vous imaginez pas que je vous aye oublié, quoi que jaye été trois ſemaines ſans vous écrire. Mon cœur me juſtifie ſi bien ſur cela, que je ne vous en ferai pas ſeulement d'excuſe. Sachez ſeulement que je me divertis autant que je le puis faire ſans vous. Je deviens fort graſſe, & fort belle. Iris verra à mon retour qu'il n'y a point d'enchantement qui ſoit à l'épreuve de mes charmes. Dites-lui que je conſens que vous l'aimiez encore un Mois, à condition que vous ne l'aimerez plus aprés cela. Je ne ſuis pas aſſez

fole pour croire que vous le lui direz, mais je ſuis aſſez vaine pour croire que vous le ferez auſſi tôt que vous me verrez. Je viens de me regarder au Miroir, & jamais je n'ai été plus contente de moi-méme. Malheur à ceux qui me verront aujourd'hui.

BILLET VIII.

Où elle marque à ſon Amant de l'amour & de la jalouſie.

IL eſt trés dificile de demeurer dans un lieu lorſque ſon eſprit eſt ailleurs. Si j'étois Maîtreſſe de moi même je ſerois où vous étes. J'ai des momens de mélancolie qui ſont ſi fort à vôtre avantage, que ſi vous me faites juſtice vous devez m'aimer

plus

plus que toutes les choſes du monde. Iris m'inquiéte plus que je ne puis vous dire ; & je ſuis perſuadée qu'il eſt impoſſible de faire ſans amour des vers auſſi paſſionnez que le ſont ceux que vous avez fait pour elle. Contentez-moi ſur ce point, je vous prie, ou plûtôt dites-moi que vous ne l'aimez pas, mais dites la verité. Je ſuis bien fole de vous dire ainſi ce que je penſe. Que cela ne vous donne point de vanité, & ménagez les avantages que vous en devez tirer, à proportion de l'afection que vous voulez avoir pour moi. Vous étes Gentilhomme, mais je crain bien que vous n'agiſſiez pas en Gentilhomme. Adieu ne m'écrivez pas.

BILLET IX.

Pour le prier de lui écrire tendrement.

JAi été fâchée contre vous de ce que vous ne m'avez pas écrit. Quoi que vous ayez ſuivi en cela l'ordre que je vous avois donné, je ne laiſſe pas de me plaindre de vous, car un Amant ne doit pas obéïr ſi ponctuellement. Je pardonne volontiers un coup hardi lorſque le ſuccés en eſt agréable. Ecrivez-moi par la perſonne que vous ſavez. Et puiſque je ſuis encore privée pour quelque tems du plaiſir de vous voir, ne perdez pas l'occaſion de m'en dédommager par vos Lettres. Faites-les avec ces expreſſions tendres & paſſionnées

qui

qui ne vous coûtent rien pour d'autres que vous apellez un Animal équivoque. Trompez-moi plûtôt que de m'écrire autrement, ou bien figurez-vous que je ſuis Iris lorſque vous m'écrivez. Un Seigneur de ce Païs témoigne avoir quelque inclination pour moi. Mais une perſonne de vôtre air & de vôtre mérite ne doit craindre aucun Rival. Les Pages & les poſtillons ſont des Animaux incapables de m'ébranler. Je vous dirai tout à mon retour. Adieu cher Ami, & plus cher peut-être que vous ne penſez.

BILLET X.

Pour le prier de lui écrire sur ses Amours.

MOn absence a presqu'occis le pauvre Comte, & cependant elle ne vous touche presque point. Je serois bien aise d'aprendre par vous-même quelle impression elle fait sur vous. Mais je me défie de tout le monde; ainsi plûtôt que d'être dupée je me priverai de cette satisfaction. Nous allons dans peu de jours à..... pour y passer le reste de l'Hiver. Dites-moi, nôtre Ami, comment vous vous proposez de passer le Carnaval, & si vôtre Iris, cette insuportable Iris, a encore le même ascendant sur vous. Adieu je suis toûjours

jours dans les mêmes ſentimens à vôtre égard, & mon cœur vous eſt fidelle par tout. Mes yeux ſont auſſi ſcrupuleux pour ce qui vous regarde, que ſi vous étiez préſent, & ſi vous m'aimez autant que vous le devez, vous ne pouvez avoir aucun ſujet de vous plaindre.

BILLET XI.

Sur l'envie qu'elle a de le revoir.

ON parle de retourner à Londres, & je borne toutes mes penſées à retourner dans les lieux où vous étes. Vous ne devez pas douter que je ne ménage le deſſein de nôtre retour avec toute l'adreſſe dont vous ſavez que les femmes ne manquent preſque jamais en ſemblables

bles occaſions; & c'eſt ce que j'eſpére vous faire connoître à quelque heure aux dépens de vôtre Iris. Qu'elle invective les innocens tant qu'il lui plaira, pourvû qu'elle ne s'en prenne pas à ceux qui ſont veritablement coupables de ſa diſgrace, c'eſt à dire à mes yeux, c'eſt dequoi je ne me mets guére en peine. Je ne crains pas d'être découverte, mais je crains bien que vous ne m'écriviez pas comme je voudrois. Quoi qu'il en ſoit, que cela ne vous empêche pas de m'écrire. Faites-moi ſoufrir le moins que vous pourrez. Et qu'il paroiſſe que vous étes tel que mes charmes devroient vous faire. Adieu, je fais tous les jours enrager le pauvre Comte, & je reſerve toute ma compaſſion pour les premiers tourmens que vous ſoufrirez en m'aimant.

BILLET XII.

Pour lui reprocher ſon peu de Galanterie.

VOus étes le plus ridicule & le plus inſuportable de tous les hommes. Quoi! eſt-il poſſible que vous me croyez ſi ſtupide que de ne voir pas vôtre diſſimulation? Vous étes indigne de la moindre bonne Fortune, & c'eſt la derniere fois que je veux vous écrire. Revenez mes Billets, revenez tous entre mes mains! Je ne retournerai point à Londres dans trois Semaines, & ſi je pouvois faire pis je le ferois. N'avez-vous point de honte de m'avoir écrit avec tant de négligence, & de m'avoir traitée comme vous méritez

de

de l'être. A moins que vôtre Iris n'y ait contribué je ne vous le pardonnerai jamais, & il n'y a que cela ſeul qui puiſſe vous excuſer. Ne manquez pas de m'en faire ſavoir la verité. Ou plûtôt profitez des moyens que je vous donne pour vous juſtifier, & ne me donnez pas ſujet de vous haïr avec juſtice.

BILLET XIII.

Pour le ſoliciter à lui écrire tendrement.

IL n'y a rien de plus cruel que ma deſtinée. Nous partons ſans retourner à Londres, & nous allons voir des lieux qui me paroîtront au prix de vous d'horribles Déſerts. Ce malheur eſt ſi étrange & ſi mortifiant que

vous auriez de la peine à me reconnoître; & à moins que vous ne m'écriviez quelque choſe d'agréable je ne vous répons pas que je n'y ſuccomberai point. Quoi que je riſque tout en recevant vos Lettres, je ne m'en mets pas en peine. Je ne puis plus craindre aucun danger, mais je dois eſpérer de la joye. Faites-les donc longues, ſans équivoque, paſſionnées, & dignes d'une perſonne qui ſoufre pour vous. Adieu, je crains une ſurpriſe.

BILLET XIV.

Pour lui faire le recit de ſa vie.

VOus me demandez ſeulement un Billet. Le voilà. Mais l'eſprit de Galanterie ſe perd où il n'y a point de Galans. Cependant je plais à une

une infinité de gens qui me déplaiſent. Le bruit d'un Ruiſſeau qui coule doucement au travers d'un bois eſt l'objet du monde qui me charme le moins; & ſi tout cruel que vous étes vous n'occupiez ſouvent mon eſprit je paſſerois de déſagréables momens. Voilà la vie que je fais. Vous ne me dites rien de la vôtre. Mais je ne veux pas cenſurer vôtre conduite. Vôtre crime fait ma vengeance. Elle durera autant que vôtre faute, & j'ai plus de ſujet de vous plaindre que de vous haïr. Je vous croi aſſez malheureux de vous être rendu vous mêmes indigne de mon amour.

LETTRE.

Sur l'abſence & ſur l'oubli.

C'Eſt quelque choſe de triſte que ma deſtinée. Je me flatois que vous m'écririez tous les ordinaires, & que la douceur de vos Lettres, les aſſûrances réïterées de vôtre fidelité, & l'eſperance de vôtre prompt retour m'aideroient à ſoûtenir la cruauté d'une abſence qui eſt quelque choſe de pis pour moi que la mort même. Jugeant de vos ſentimens par les miens, & par l'affliction que je remarquai dans vos yeux lorſque vous partites, je me préparois à ſoufrir pour vous autant que pour moi-même, & pour vous dire quelque

que choſe, de plus l'idée de ce que vous ſoufriez me faiſoit preſqu'oublier le ſentiment de mes peines. Mais vôtre cruel ſilence a guéri mon premier mal pour rendre l'autre d'autant plus grand & plus ſenſible. Je n'ai pas reçû de vos Lettres depuis vôtre départ, quoi que je vous aye ſouvent écrit. Et j'aprens que vous ne ſongez qu'à vous divertir à la Haye pendant que je me conſume ici en chagrins inutiles. Ingrat! eſt-il poſſible que la plus violente paſſion qui fut jamais ne faſſe pas plus d'impreſſion ſur vôtre eſprit? Que vous ai-je fait pour employer ainſi tous vos ſoins & toute vôtre adreſſe à me rendre la femme du monde la plus malheureuſe? Je ſens à preſent que vous n'avez jamais eu de veritable amour pour moi, & que vous ne vouliez que me perdre. Ha! vos vœux, vos ſermens, vos larmes hipocrites, vos ſoû-

pirs & vos gémiſſemens n'étoient que des piéges que vous tendiez à mon cœur ſans précaution. Vous ne regardiez ma paſſion que comme une victoire. Elle flatoit vôtre vanité, mais elle n'a jamais touché vôtre cœur. J'ai ſenti trop tard que vous ne ſavez ce que c'eſt que d'aimer; car ſi vous le ſaviez vous ſentiriez que le plaiſir d'une paſſion mutuelle eſt infiniment préferable à la lâche ſatisfaction de tromper une femme credule & amoureuſe. D'un état trés-heureux, ſi tant eſt que l'indiférence puiſſe avoir un veritable bonheur, vous m'avez reduite dans la condition du monde la plus déplorable, tout eſt pour moi deſeſpoir, torture, & tourment. Je ſouhaiterois quelquefois de ne vous avoir jamais vû, mais je me repens incontinent d'avoir fait ce ſouhait, & je m'en veux mal à moi-même. Non, j'étois née pour vous aimer, & malgré vôtre infidelité

& vôtre ingratitude, j'aimerois mieux ſoufrir en vous aimant, que d'être heureuſe avec l'indiférence que j'avois autrefois. Je n'ai pas eu un moment de repos ou de ſanté depuis vôtre départ. Tout eſt à preſent pour moi une nuit profonde & obſcure; pendant que toute la nature eſt tranquille je ſuis dans une afliction & dans une agitation perpetuelle. Pourquoi vous adreſſez vous à moi pour me rendre ſi malheureuſe? Vous en auriez aiſément trouvé de plus belles que moi, & qui auroient mieux fait vôtre afaire, puiſque vous n'en vouliez qu'aux plaiſirs brutaux; vous en auriez trouvé, dis-je, d'auſſi lâches & d'auſſi inconſtantes, que vous auriez pû abandonner ſans cruauté. Mais vous en agiſſez d'une maniére barbare à l'égard d'une femme qui vous adore & qui meurt pour vous. je ſuis perſuadée de vôtre infidelité, cependant je fais tout ce que je puis

pour me faire illuſion à moi même afin de trouver dequoi vous excuſer. Aſſûrément vous devez me plaindre, mais je n'ai que du mépris pour vôtre pitié. Il n'y a que vôtre cœur qui puiſſe me rendre heureuſe, & je ne veux en être redevable qu'à vôtre choix & à vôtre inclination. Si vous aviez été auſſi froid la premiére fois que je vous vis, que je vois que vous l'étes aujourd'hui, vous m'auriez épargné bien des ſoûpirs & bien des larmes. Vos ſoins & vos aſſiduitez engagerent mon cœur, vos tranſports m'enflamerent, vos maniéres me charmerent, vos ſermens & vos proteſtations me perſuaderent, & mon penchant me ſéduiſit; je m'abandonnai tout à fait à ma paſſion, & je ne penſai qu'à mon amour. Je vous aime encore mille fois plus que ma vie; ouï mon cœur, mon foible cœur, qui mépriſe vôtre lâcheté adore encore vôtre perſonne. Adieu, j'ai plus de peine à finir

nir ma Lettre que vous n'en eûtes à me quitter. Ne m'écrivez plus; que dis-je ne m'écrivez plus, écrivez-moi encore, ce me ſera une eſpéce de plaiſir d'être encore vôtre dupe. Je ſuis outrée, & je ne ſai ce que je dois ſouhaiter. Vous m'avez rendu miſérable & je ne ſouhaite pas de me venger. Je me contente de me plaindre, & je dis trop tard pour les autres & pour moi-même.

Beautez, déplorez vos malheurs,
Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous étes chagrines:
Si l'amour quelquefois vous diſpenſe des fleurs,
Il vous en fait ſentir les cruelles épines.

Mais lorſque l'amour nous obſede,
De quoi ſert le bon ſens? de quoi ſert la raiſon?
Les plaintes, les ſoûpirs ne ſont plus de ſaiſon?
L'amour a fait le mal, lui ſeul a le remede.

Vivez heureux si vous le pouvez. Oubliez que je vous aime, & je tâcherai d'en faire autant. Je trouve déja mille défaus en vous que je n'avois pas remarqué. Je commence à sentir que vous ne méritez pas que je vous aime, & pour ne pas troubler mon repos renaissant, je ne veux pas savoir ce que produira cette Lettre. Mais je réve. Ma passion me fait perdre l'esprit. Mon amour ne dépend pas de vôtre maniére d'agir. Ma destinée est de vous aimer malgré moi, & de mourir pour vous.

Le moyen de cacher une amoureuse
flâme,
Elle trouve toûjours quelque endroit
pour passer:
Aussi-tôt que l'amour a sû toucher
une Ame,
Fort dificilement peut-elle déguiser.

O malheur qui me desespére,
Je chéris un ingrat qui trahit mes
amours:

Le

Le perfide qu'il est mérite ma colére,
Mais enfin tel qu'il est je l'aimerai toûjours.

LE PORTRAIT DE MADAME T.

MADAME,

Quoi que je ne sois pas capable de vous faire un portrait fidele de l'aimable personne à laquelle Monsieur vôtre Frere va se marier, je tâcherai de contenter vôtre curiosité, & de ne lui faire que le moins d'injustice que je pourrai. Elle a un air grand & noble accompagné d'une douceur trés-charmante; ses traits sont de la derniere régularité; son visage est tourné d'une maniére incomparable; sa bouche n'est pas des plus petites, mais elle est parfaitement bien faite, & ses levres sont du plus beau vermeil du monde; elle a les dents fort blanches & fort égales; ses yeux sont noirs & pleins

de feu, & il eſt extrémement difi-cile de ſe défendre de leurs coups. Elle a le nez tourné d'une maniére tout à fait charmante. Son teint eſt incomparable, & c'eſt un ſi beau & ſi parfait compoſé de blanc & de vermeil qu'il n'y a point de Peintre qui pût l'imiter, & ſur le tout elle a certains charmes auſquels je ne ſaurois donner de nom. Ses cheveux ſont d'un brun clair, & elle en a en abondance. Son col eſt un abregé de perfections. Ses bras & ſes mains répondent au reſte. Elle eſt grande; ſon air eſt majeſtueux & dégagé. Elle eſt plûtôt graſſe que maigre, ſa démarche, ſon air, & tous ſes mouvemens ſont charmans. La beauté de ſon Ame répond parfaitement bien à celle de ſon corps. Elle eſt naturellement généreuſe & obligeante. Elle aime ſes Amis juſqu'à l'excés. Elle eſt civile à tout le monde, & dégagée de tout ce qu'on apelle afectation. Elle eſt d'une

d'une humeur fort agréable & fort égale; son jugement est grand & solide; elle est dégagée dans la conversation, & son esprit second sait également diversifier & plaire. Elle est fort constante, & ne trahit jamais le secret de ses Amis. Elle aime la Musique & la Poësie, & juge fort bien de l'un & de l'autre. En un mot elle participe plus de la nature Angelique que de la nature humaine. On ne peut l'aprocher qu'on ne l'adore, mais elle a en même tems un certain air modeste & reservé qui décourage tous ses Amans. Je sens bien que ce Portrait fera douter de ma capacité; mais je m'en consolerai pourvû qu'il vous convainque du respect & de la soûmission avec laquelle je suis,

MADAME,

Vôtre trés-humble &c.

Avis à un Amie qui se marioit.

J'Aprouve la résolution que vous avez prise de vous marier, parce que je sai que c'est là, quoi qu'on en puisse dire, l'entêtement de la plûpart des gens, pour ne pas dire de tous. Mais vous voulez bien que je vous dise en amie & avec ma sincerité accoûtumée que je ne suis pas contente de vôtre chois. Ce n'est pas que Philandre ne soit assez bien tourné pour le goût du monde; il est jeune, il a bonne mine, il est gai, il chante, il danse, il est leste, &c. C'est ce qui prend fort les Dames aujourd'hui. La solidité, l'esprit, le jugement, & la sagesse sont des vertus qui ne sont plus à la mode. Je croi même de bonne foi qu'il vous aime plus que toutes choses, ou si vous voulez presqu'autant que son cher soi-même, & il se peut faire que son amour durera autant que vôtre argent.

gent. Mais comme tout le monde eſt un compoſé de bien & de mal, conſiderez, je vous prie, que pour être gueux il n'en eſt pas moins orgueilleux, peché originel de la gueuſerie. Il afecte un certain air de qualité qui ne convient pas trop bien à l'état de vôtre fortune, qui ſufiroit pour faire vivre heureux un honnête Gentilhomme de la Campagne, mais qui ſufiroit difficilement à l'ajuſtement & aux autres ingrediens neceſſaires à un homme qui veut faire le Damoiſeau. Son orgueil & ſa vanité conſumeront bien tôt vôtre bien, & vous verrez que ſon amour ne durera qu'autant que vôtre bien. Croyez-m'en, j'ai quelque experience pour ces ſortes d'afaires, l'amour & la néceſſité ſont incompatibles, & quelques idées de bonheur que nous puiſſions nous former, il n'y en a point de veritable à moins que l'on ne ſoit à ſon aiſe. Cette gayeté, cette joye, cette bon-

ne humeur, & cette complaiſance, ces ſoûpirs, ces extaſes, & ces tranſports qui nous charment dans un Amant, s'évanoüiſſent auſſi-tôt qu'il prend le nom de Mari. L'amour ſe plait dans la joye & dans l'abondance, & par conſequent elle hait mortellement l'indigence & le chagrin. La maiſon lui étant inſuportable, il la fuira comme la peſte, & cherchera ailleurs ſes plaiſirs accoûtumez, pendant que vous demeurez au logis ſans conſolation, maudiſſant vôtre deſtinée & l'entêtement qui vous aura fait faire une ſi funeſte démarche. J'aprens en ſecond lieu qu'il eſt terriblement jaloux, comme le ſont la plûpart des Damoiſeaux; mal horrible qui fera de vôtre maiſon un Enfer perpetuel. Vous qui étes jeune, belle, qui avez de l'eſprit, & qui avez été élevée dans les compagnies, qui étes gaye & libre, avec quelle mortification & quel creve-cœur ne ver-

rez

rez-vous point contrôler toutes vos actions, & même toutes vos œillades? Quel dépit n'aurez-vous point de voir vôtre vertu ſoupçonnée, de n'oſer ni parler ni ſourire de peur de choquer vôtre cher époux, & d'empirer ſa tête malade? Ce ſera pour vous une ſoufrance pire que la mort même. Alors cet eſprit de méchanceté, de bizarerie, & d'aigreur, qui ſuit cette furie décharnée qu'on apelle la jalouſie, ne vous donnera que trop tôt ſujet de vous repentir de vôtre amour mal placé. Vous n'aurez pas une heure de joye; les jours & les nuits ſeront pour vous une ſcene perpetuelle de malheurs. Penſez donc bien à ce que vous faites avant que de vous engager pour toûjours. Le mariage eſt un terible aprentiſſage à moins que l'aiſe & l'abondance ne l'accompagnent, & qu'il ne ſoit exempt du terrible malheur de la jalouſie. Conſervez un peu plus long-tems vôtre liberté,

té, & ne vous en défaites pas que pour de grandes conſiderations. Il vaut mieux ronger ſon frein quelque tems que d'avoir ſujet de peſter éternellement contre ſa deſtinée. J'en puis juger, car j'en ai fait une triſte experience. Je me mariai par amourette, ſans le conſentement de mes Amis, à mon premier mari, qui étoit un Cavalier du caractére de Philandre; mais les duretez qu'il eut pour moi lorſqu'il m'eut en ſa poſſeſſion, malgré les ſermens qu'il me faiſoit auparavant de m'aimer plus que toutes choſes, me guérirent bien-tôt de cet amour, mais cela n'empêcha pas que je ne demeuraſſe dans l'embaras. Dieu, qui eut pitié de ma jeuneſſe & de mes ſoufrances, me délivra de mon Tyran. Aprés ſa mort mes Parens m'obligerent d'entrer dans de nouveaux engagemens, & de me remarier à un homme que je n'aimois ni ne haïſſois, dont la généroſité & la bonté gagnerent bien

tôt

tôt mon cœur aprés que nous fumes mariez, & m'obligerent à l'aimer beaucoup plus que je ne faisois d'abord; & je croi que je suis à present la femme du monde la plus heureuse. Je ne voudrois pas absolument que vous vous mariassiez pour du bien, mais je ne voudrois pas non plus vous conseiller de suivre aveuglément vôtre inclination, ce sont deux écueils dangereux qu'on doit également éviter. Choisissez un homme d'honneur, de sens, de jugement, un homme en un mot qui ait autant de bien que vous, puisque celui que vous avez n'est pas sufisant pour vous rendre tous deux heureux. Ne vous laissez pas prendre par une jeunesse sans experience, par un esprit brillant, par l'ajustement, par les soûmissions, par les reverences, &c. Les fous n'aiment qu'eux mêmes, & ne savent mettre à leur juste prix ni le mérite ni la beauté; & sur toute chose évitez le

mal

mal de la jalousie. Il est bon qu'un Amant soit un peu jaloux; cela sert souvent à ranimer une flame mourante; mais la jalousie est la peste des maris. Adieu, songez-y encore une fois avant qu'il soit trop tard, & ne vous perdez pas par une inclination inconsiderée.

LETTRE

A un Gentilhomme sur le bruit qui couroit de son mariage.

JE ne fais point de doute que cette Lettre ne vous surprenne autant que m'a surprise le nouvel engagement où l'on dit que vous étes entré avec N. Je n'aurois jamais crû qu'un homme qui a tant d'esprit & d'experience que vous en avez, eût cessé de rechercher une fille dont vous prétendiez que le réfus décideroit de vôtre bonne ou mauvaise fortune. Vous connoissez trop bien nôtre Sexe pour ne savoir pas, que la coûtume a introduit parmi nous la maxime de faire semblant

de

de ne vouloir pas ce que nous déſironsle plus paſſionnément, de peur d'être trompées par une feinte paſſion que vous ſavez pour la plûpart parfaitement bien révêtir, ou de perdre vôtre eſtime en vous faiſant connoître trop tôt nôtre foibleſſe ou nôtre penchant. Pourquoi nous reduiſez-vous à ces extremitez par vôtre diſſimulation? Cependant nos yeux, les fideles interpretes de nos Ames, ne vous informent que trop ſincerement que ce que nous diſons & ce que nous penſons n'eſt pas la même choſe. Vous ne vous étes pas aſſûrément donné la peine d'examiner ce que je penſois, lorſque j'ai fait ſemblant de refuſer un cœur qui s'étoit trop tôt rendu. Vous euſſiez vû que vos paroles avoient fait ſur mon Ame tout l'éfet que vous en pouviez eſpérer, & & je crains même plus que vous ne ſouhaitiez. Mon réfus étoit ſi moû, & je parlois d'une maniére, qu'il étoit tout viſible que je ne voulois pas qu'on me crût. Je ne

ſens qut trop à preſent que nos cœurs n'étoient pas de la partie, moi en refuſant, & vous en feignant une paſſion qui ne l'étoit qu'en parole. Si elle eût été dans vôtre cœur vous y auriez perſiſté: vous vous ſeriez flaté que ſi je fuyois vôtre rencontre aprés la déclaratiot. que vous m'aviez faite, c'étoit ſeulement par un éfet de modeſtie. Vous m'auriez convaincuë par vôtre perſeverance & par vôtre aſſiduité que vous m'aimiez veritablement, & vous m'auriez déſarmée par là de la modeſtie afectée & des petits artifices que vous nous reprochez injuſtement, puiſque c'eſt vous qui nous forcez d'en uſer ainſi. Vous étes ſi peu ſinceres & ſi peu généreux, qu'il faut malgré nous que nous en agiſſions de cette maniére, qui eſt à preſent ſi fort à la mode que vous ne goûtez point celles qui ne mettent pas en pratique ces ſortes d'afectations. Pourquoi donc m'avez vous cruë? ou plûtôt pourquoi

quoi vous ai je crû? Mon cœur, mon cœur passionné ma trahi. J'ai crû qu'un homme si fort au dessus du commun ne pouvoit jamais avoir le moindre défaut, & moins encore celui de la dissimulation, qui est l'un des plus grands. Je m'étois fait une idée incomparable de vôtre merite. Vos yeux m'avoient souvent dit qu'ils m'aimoient, & je les crûs parce que je le souhaitois. Ainsi j'avalai le poison à longs traits. Ha! pourquoi n'examinates vous pas les miens avec le même soin? Je dis, non, j'en conviens; mais je ne le fis que pour avoir la satisfaction de vous entendre confirmer vos vœux, & d'avoir un pretexte plus plausible de rendre un cœur qui n'y avoit déja que trop de penchant. Mais helas! qui fut jamais plus surprise que je le fus lorsque revenant de la campagne où j'avois vaincu tous les scrupules qui m'avoient empêché jusqu'ici d'avouër la conquête que vous aviez fait sur moi, j'apris que

vous alliez vous marier à la trop heureuſe N. ſi vous ne l'étiez déja. Je ne puis m'empêcher de vous aprendre l'extréme douleur que j'en ai bien que je craigne que cela ne fera pas grande impreſſion ſur vous. Jugez, cruel, jugez de la violence de mon amour par ſes éfets. Il n'y a abſolument que le deſeſpoir qui ſoit capable de me faire ſortir des bornes de la modeſtie, & de me forcer à vous dire, comme je fais, que je meurs ſi vous pouſſez plus loin ce fatal mariage. Ma Rivale n'a pas plus de droit que moi au bonheur que vous lui deſtinez. Je vous ai aimé la premiére; ma naiſſance, mon bien, ma beauté, & la violence de ma paſſion me mettent en droit de prétendre la préference. Et vous ne ſauriez vous empêcher de me rendre juſtice ſans vous rendre coupable de la plus haute & de la plus criante des ingratitudes. Ce n'eſt pas que je veuille rien anticiper ſur les droits d'autrui; non, j'aimerois mieux

mou-

mourir. Mais ſi vous n'étes pas trop avant engagé, reſouvenez vous que vous m'avez donné vôtre cœur, & que je le demande comme une choſe qui m'eſt dûë. Reſouvenez-vous auſſi qu'il y va de ma vie. Mais je commence à réver. Adieu, faites-moi ſavoir la ſentence que vous me prononcerez. L'incertitude me déſole, & je ne puis plus la ſoufrir. Uſez-en franchement avec moi, & ne craignez rien de ma vengeance. Si vous étes marié, ou que vous en ſoyez venu ſi avant que vous ne puiſſiez pas vous en dédire, je me ſequeſtrerai du monde pour jamais, & laiſſerai ma Rivale jouïr tranquilement de la douceur de vos embraſſemens.

LETTRE

Pour répondre à l'une des précédentes.

Quelle néceſſité y-a-t-il de ſoliciter mon procés, puiſqu'il ne m'importe que je le gagne ou que je le perde? La généreuſe Nerée m'aſſûre qu'encore que je le perde, elle ne laiſſera pas de me prendre pour

pour ſon époux. Fuyons donc l'ennuyeuſe chicane des Loix, & renonçons à la Fortune pour contenter les déſirs de l'amour. C'eſt une penſée, ma chere Nerée, qui ſe preſente ſouvent à mon eſprit, & qui m'entraine ſi fort que je ſuis quelquefois ſur le point de partir & de tout abandonner; mais une ſeconde réflexion m'arrête. Eſt-il juſte que la généroſité de Nerée l'empêche d'être heureuſe. Qu'aprés lui avoir ofert un Amant ſans mérite, je lui donne un époux ſans bien? Et qu'au lieu de la mettre dans un état qui ne ſoit pas tout à fait indigne de ſa naiſſance & de ſa vertu, j'abandonne la ſeule eſperance que la Fortune me donne de la rendre heureuſe. C'eſt cette réflexion qui m'arrête, ma chere Nerée, & qui me fait réſoudre à pourſuivre mon procés. Cependant quelque ſujet que j'aye d'en eſpérer un bon ſuccés, je ſoûpire continuellement & je ſuis malheureux, parce que je ſuis éloi-

gné de vous. Je ne puis m'empêcher de vous faire part du deſſein qu'a eu un Amant malheureux & maltraité par une belle des plus cruelles. L'expedient eſt un peu ſingulier, & il achevera de vous convaincre qu'on n'agit pas toûjours ſelon le bon ſens lorſqu'on eſt amoureux. C'eſt une belle qui fait l'eſprit fort, & qui ſe pique d'une grande indiférence. Il vouloit donc la faire peindre au naturel, & l'expoſer pour ſe venger dans le lieu le plus public & le plus frequenté qu'il pourroit trouver avec ces quatre vers au bas de ſon Portrait, & au deſſous d'un Moulin à vent arrêté qui en faiſoit la décoration.

Un cœur ſans amour eſt ſans charmes;
C'eſt à parler plus net un Cadavre vivant,
C'eſt un Moulin ſans mouvement,
Un Arcenal ſans Armes.

Ne

Ne trouvez-vous pas qu'il avoit trouvé là un admirable moyen pour se venger, ou pour la faire venir à raison? Cela me fait souvenir d'un conte que Milord *** me fit aprés son retour d'Italie d'un Neapolitain, qui avoit songé que sa Maîtresse le favorisoit. Il ne manqua pas de lui écrire le songe qu'il avoit fait, & aprés plusieurs Galanteries à l'Espagnole, & autant de petits traits sur le peu de solidité du plaisir qu'il avoit eu, il finit par ces quatre vers.

Un Amant qui se flate étendu dans
ses draps
Se croit cent fois heureux au milieu
de ses songes,
Il s'imagine avoir sa belle entre ses
bras.
Qu'est-ce que tout cela d'agréables
mensonges?

FIN.

Lisa Leonard Baskin.

LED
1980